

8° Y

2001

Sup.

ACHILLE MILLIEN

LES

CHANTS ORAUX

DU

PEUPLE RUSSE

CHANTS DES FÊTES ET DES SAISONS

CHANTS HISTORIQUES — COMPLAINTES — LÉGENDES — BALLADES

DANSES — JEUX — CHANSONS D'AMOUR ET DE MARIAGE

CHANTS DES FUNÉRAILLES, ETC.

PARIS

HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE

9, QUAI VOLTAIRE, 9

1893

16°

10470





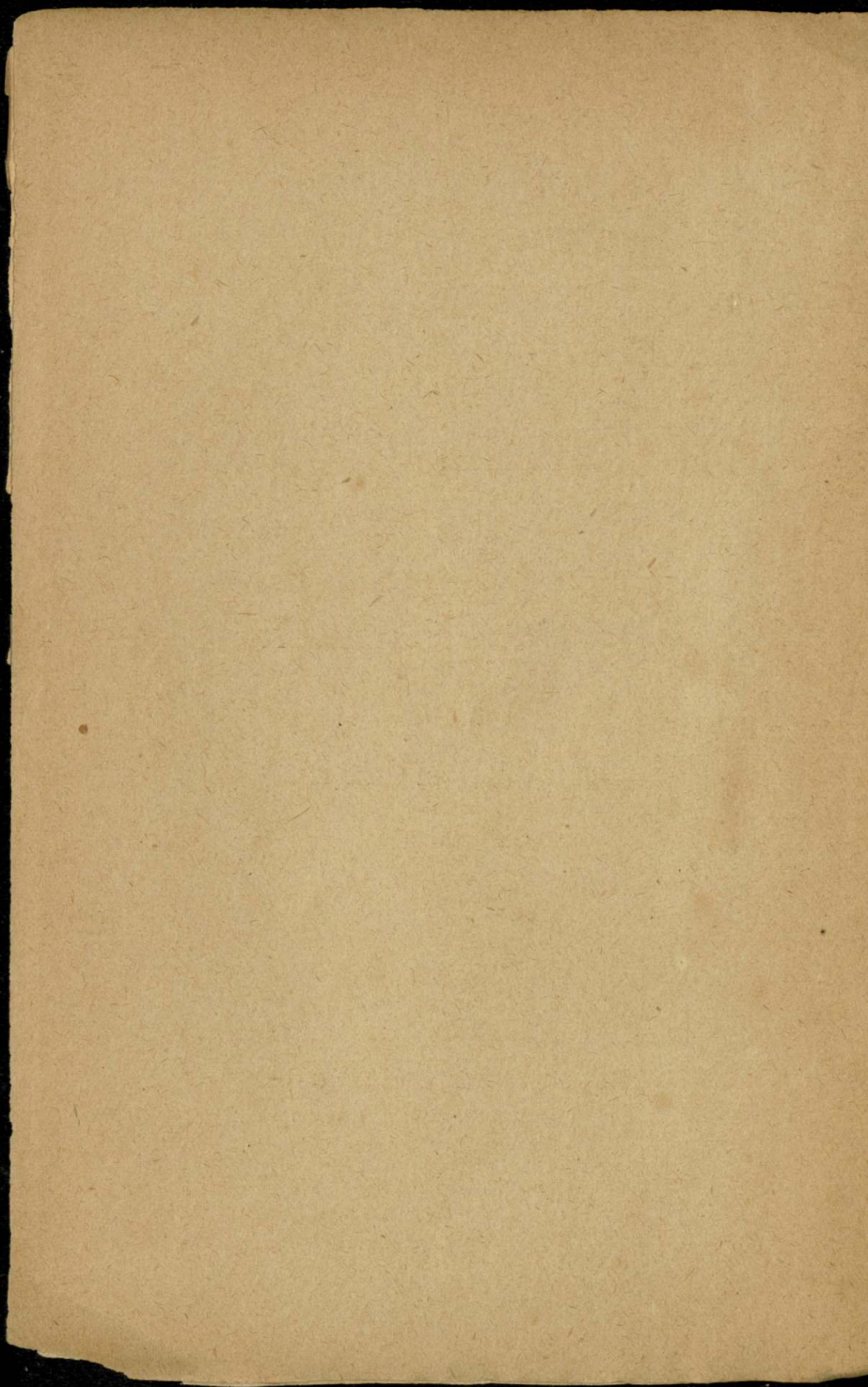
LES
CHANTS ORAUX
DU
PEUPLE RUSSE

BIBLIOTHEQUE SAINTE - GENEVIEVE



D

910 463898 8



X 8° SUP 2001

ACHILLE MILLIEN

LES

CHANTS ORAUX

DU

PEUPLE RUSSE

CHANTS DES FÊTES ET DES SAISONS

CHANTS HISTORIQUES — COMPLAINTES — LÉGENDES — BALLADES

DANSES — JEUX — CHANSONS D'AMOUR ET DE MARIAGE

CHANTS DES FUNÉRAILLES, ETC.

PARIS

HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE

9, QUAI VOLTAIRE, 9

1893



BSe

ppn 064041921

39336

THE NEW YORK

LIBRARY

10

OF THE CITY

OF NEW YORK

1851



INTRODUCTION

Il n'y a guère plus de quarante ans que de zélés chercheurs entreprirent de récolter, aussi bien dans l'Ukraine que dans la Grande-Russie et la Russie-Blanche, les chants oraux dont quelques fragments, antérieurement publiés, avaient attiré l'attention des érudits. La tâche n'était pas facile. Rybnikof raconte au prix de quels efforts persévérants il décida les paysans des gouvernements du nord à lui révéler les trésors de leur littérature traditionnelle. Le succès le dédommagea grandement de sa peine. Il acquit bientôt la preuve que la Russie possédait une mine incomparable de chants héroïques. C'est par centaines que d's lors se recueillirent les épiques cantilènes, les *Bylines* dont l'ensemble constitue toute une histoire légendaire de la Russie, en remontant à l'époque préchrétienne. M. Alfred Rambaud, dans son bel ouvrage : *la Russie épique*, nous a fait connaître ces

chants nationaux auxquels il n'a manqué qu'un Homère pour les condenser et les fondre au creuset de son génie en quelque puissante épopée. M. Alex. Chodzko, de son côté, a publié un choix des *doumy*, chansons historiques de l'Ukraine. Mais, à notre connaissance, les chants lyriques de la Russie n'ont fait l'objet d'aucun travail en France et les personnes qui veulent en prendre une idée, sans être familières avec les dialectes russes, sont obligées de recourir au livre écrit, dans une langue plus accessible au public français, par le regretté M. Ralston ⁽¹⁾, du *British Museum*.

En attendant qu'un de nos érudits ⁽²⁾ nous donne un ouvrage plus complet sur ce sujet, nous essaierons de présenter dans ce petit recueil (qui comprend environ cent cinquante morceaux, la plupart traduits en français pour la première fois) un groupe de chaque série de chants populaires, épiques et surtout lyriques, empruntés tant à la Grande-Russie qu'à la Russie-Blanche et à l'Ukraine.

*
* *

Les peuples de l'Europe n'ont conservé que de menus

(1) *The songs of the russian people*, (Londres, 1872). Nous avons beaucoup emprunté, avec l'autorisation de l'auteur, à l'excellente et substantielle étude de M. Ralston; nous lui devons une grande part de nos documents.

(2) Nous souhaiterions que ce fût M. Louis Léger, qui a déjà publié de si savants travaux sur la mythologie, l'histoire et la littérature des Slaves.

fragments de leurs chants héroïques : seule, la Russie peut montrer fièrement un ensemble de cantilènes nationales transmises oralement de génération en génération. Les *Bylines* les plus anciennes, que les savants font remonter au XI^e Siècle, mettent en scène des personnages mythiques appartenant moins à l'humanité qu'à un panthéon primitif ; ces héros, survivants des croyances païennes, possèdent une stature gigantesque, une force formidable. Voici par exemple Volga qui, dès sa naissance, fait trembler la terre et fuir les animaux féroces. Il sait l'art de se transformer en loup, en faucon, en fourmi. Avec sa force, il a toutes les ruses, rien ne lui résiste. Il finit pourtant par trouver son maître : c'est un laboureur, Mikoula Selianinovitch. Celui-ci engage Volga et tous ses compagnons à soulever sa charrue. Vains efforts ! elle est inébranlable. Mais Mikoula, d'une seule main, la saisit et la lance jusqu'aux nues : symbole du pouvoir suprême du laboureur, sans lequel la terre se refuserait à produire ce qui fait la vie.

Un autre héros légendaire, c'est Svyatogor : sa force est telle qu'il en est accablé ; il soulèverait la terre s'il savait comment se poser. Un jour il rencontre un homme qui porte un sac, dans lequel est le poids de la terre. Svyatogor veut lever le sac, mais il n'y réussit pas et n'aboutit qu'à s'enfoncer dans le sol. L'homme au sac n'est autre que Mikoula le laboureur, toujours en première ligne avec le rôle d'honneur dans les souvenirs légendaires du peuple russe.

Après ces Titans apparaît dans les *Bylines* une autre génération de grands aventuriers, paladins du cycle héroïque de Kief, où Vladimir tient la place d'un Arthur ou d'un Charlemagne. Voici les merveilleuses entreprises d'Ilya de Mourom, le fils du paysan, de Dobryna et des autres *Bogatyr*s. Puis viennent et se succèdent de siècle en siècle les chansons qui célèbrent les princes, les fastes, les hauts faits de la sainte Russie, histoire traditionnelle qui n'est pas souvent d'accord avec l'histoire écrite, mais dont toutefois la base repose sur des personnages réels et des événements positifs.

A côté des *Bylines*, se classent les chants religieux, les cantiques que vont dire de foire en foire les *Kaliéki*, pauvres mendiants souvent boiteux ou aveugles.

Les chansons de la Russie du Nord s'accompagnent avec la *balalaïka*, mais les chants épiques, ces *Bylines* où l'on sent passer un grand souffle, se déclament aujourd'hui sans accompagnement d'aucun instrument. Il n'en est pas de même des *Doumy*, chants de l'Ukraine célébrant des faits historiques. Les chanteurs ambulants qui les colportent à travers le pays sont appelés *Kobzars* ou *Bandouristes*, du nom de l'instrument sur lequel ils s'accompagnent : la *kobza* ou *bandoura*, sorte de grande mandoline aux sons très doux. D'autres se servent de la *lyra*, espèce de vielle, plus bruyante que la *kobza* et qui est d'usage pour les jeux et les danses ⁽¹⁾.

(1) Les *lyrniks* chanteurs de cantiques et de ballades ne se confondent pas avec les *lyrniks* ménétriers. Les premiers croiraient profaner leur *lyra* s'ils y jouaient des airs de danse.

Les paysans de la Russie-Blanche ont une musette qu'ils nomment *douda*.



Le peuple russe, comme tous les Slaves, est éminemment chanteur. La femme qui file au fuseau, le maçon qui bâtit un mur, le laboureur à la charrue, tous chantent sans cesse en travaillant, et, après leur journée de rude labeur, tous se reposent par le chant, auquel les jeunes gens ajoutent la danse. Le Russe a des chansons pour toutes les fêtes de l'année, pour tous les anciens usages conservés encore aujourd'hui, pour toutes les circonstances de la vie. Mais ces chants populaires disparaissent peu à peu ; là comme ailleurs, le flot montant de la civilisation moderne submerge progressivement ce qui reste des vieilles coutumes et des chansons des ancêtres. Les fragments les plus antiques, où se retrouvent les traces de la religion primitive avec les noms des divinités d'autrefois, sont devenus de simples cantilènes enfantines. Ce qui fait la sauvegarde des chants russes, ce sont le *Khorovod*, la ronde nationale, et les *Posidyelki*, qui correspondent à peu près à nos veillées d'autan. Dans ces occasions ordinaires de divertissement, on ne cesse de chanter que pour chanter encore.

Nous résumerons, d'après Tereschenko et Rybnikof, la description qu'ils font des *Khorovod* et des assemblées du soir.

Dès qu'a pris fin le long hiver russe, un grand désir de réjouissances en plein air appelle hors de leurs chaumières tous les habitants des villages et les chants de *Khorovod* ne tardent pas à se faire entendre dans la campagne pour se prolonger jusqu'à l'automne. Les jours de fête, le hameau prend un aspect joyeux. Devant leurs maisons de bois, les vieillards sont assis, devisant gaie-ment ; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, assemblés par groupes, s'entretiennent de leurs familles, de leurs champs, de leurs troupeaux. Le long de la rivière, ils voient leurs chevaux paître dans les prairies; au-dessus du taillis s'élève la coupole bleue de l'église. Au delà des maisons, la route déroule son ruban qui se perd derrière les bois semés dans la plaine ou bordant l'horizon. Par la rue du village, les filles en leurs plus beaux atours se promènent et se dirigent vers l'endroit ordinairement assigné au *Khorovod* : elles chantent quelques-unes des chansons que nous donnerons plus loin. Arrivées au lieu marqué, elles forment un cercle, se tenant par la main, et commencent à danser. Si le village est grand, il s'organise un second *Khorovod* à l'autre extrémité de la rue et les deux troupes joyeuses se meuvent l'une vers l'autre en évolutions diverses, puis finissent par se mêler. Quelquefois lasses de danser entre elles, les jeunes filles invitent les garçons à prendre part à leurs divertissements, en chantant :

Les brillants faucons se sont assemblés dans la forêt de chênes,
Dans le bois vert se sont envolés les blancs jeunes cygnes,

Voltigeant de buisson en buisson

.....
Considérant, réfléchissant :

Comment ferons-nous nous-mêmes nos nids ?

Comment construirons-nous nous-mêmes nos nids chauds ?

Dido, Lado ! Dido, Ladushko !

Comment nous, jeunes filles, formerons-nous notre *Khorovod* ?

Comment nous, belles filles, commencerons-nous de nouvelles chansons ?

On remarquera dans ce chant le souvenir des anciens dieux du printemps et de l'amour : Dido, Lado.

Après la ronde, on passe aux jeux, toujours accompagnés de chansons, jeux mimés, curieuses petites scènes, telles que le *Bonnet Mourman* et diverses autres qu'on trouvera dans ce recueil.

Après les chansons de danse de printemps, viennent les chansons d'été et d'automne ; le *Khorovod* reste le même, mais la chanson varie. (1).

Pendant toute la belle saison, ces chansons de *Khorovod* retentissent d'un bout à l'autre de la Russie. Elles cessent dès qu'est arrivé le sombre mois de septembre qui correspond pour la Russie septentrionale à notre triste et brumeux novembre. La moisson est terminée, les soirées commencent de bonne heure : c'est l'époque des *Posidjelki* ou *Besyedi*. Aussitôt après souper, les filles portent leur ouvrage à une chaumière désignée, passent

(1) On ne chantera pas en hiver des chansons de moisson, ni au printemps des chansons de veillée. « Chaque mois a son cycle propre, c'est comme un rituel, nous dit M. le professeur VL. Lévitky (de Jaroslav). Il m'est arrivé plusieurs fois de demander à un paysan telle ou telle chanson. — Non, répondait-il, pas celle-là, ça ne convient pas, ce n'est pas l'époque. »

des heures à filer, à peigner le lin, le chanvre ou la laine, et Dieu sait quel caquetage ! De temps en temps, elles chantent alternativement ou en chœur quelques chansons. Puis les jeunes gens arrivent et bientôt quenouilles et fuseaux sont mis de côté. On danse alors soit au son d'une flûte de roseau ou d'une *balalaïka*, soit simplement aux chansons.

Dans le tableau qu'il fait des assemblées du soir chez les paysans du gouvernement d'Olonetz, un de ceux qui ont le mieux gardé les anciennes coutumes et les vieilles chansons, Rybnikof donne d'intéressants détails que nous lui empruntons en les résumant :

Octobre venu, dit-il, les jeunes gens du village choisissent une *izba* propre et spacieuse pour s'y réunir tous les soirs de l'hiver, à partir de sept heures jusque vers minuit. Chacun paie au propriétaire de la chaumière deux ou trois kopecks par nuit ou un loyer fixe pour toute la saison. Quand on demande des musiciens, on les rétribue au moyen d'une quête. Les filles sont exemptes de toute taxe, excepté dans quelques villages. Voilà donc l'*izba* à la disposition des jeunes paysans. A gauche de la porte se trouve le poêle en briques ; tout le long des murailles, des bancs. Un des côtés du mur est percé de trois fenêtres, celle du milieu un peu plus grande que les autres.

A l'angle, *le coin d'honneur*, où sont les Saintes Icônes avec une lampe allumée. Des chandelles ou des éclats de

sapin enduits de résine éclairent la salle. A la porte, le propriétaire perçoit le droit d'entrée des arrivants.

La chambre s'emplit. Les jeunes gens des villages voisins viennent par groupes, même d'assez loin. Les filles occupent les bancs qui s'étendent depuis le poêle jusqu'à la fenêtre du milieu ; la plupart sont habillées de chemises légères avec manches courtes et de *sarafanes* rouges avec une ceinture de ruban. Au cou un foulard de couleur qui laisse voir un collier de perles de verre ; des boucles d'oreilles, longues, en verroterie ; sur leur tête, une résille ornée de dentelle et de perles : plusieurs y ajoutent une sorte de parure, toujours en perles de verre. Les gens mariés et les vieillards sont assis près du poêle. En face des jeunes filles, les garçons vont et viennent, en castans bleus ; quelques-uns, nouvellement arrivés de la ville, portent le long surtout des *bourlaks* ⁽¹⁾.

Les amusements commencent, jeux, danses, se succédant avec accompagnement de chansons, dont le choix est subordonné à des règles établies : il y a des chansons de *Posidyelki*, comme il y a des chansons de *Khorovod*.

Ce que nous venons de dire s'applique surtout à la Russie septentrionale, mais les assemblées du soir existent de même dans la Petite-Russie sous le nom de *Dosvitki*, aussi bien que dans la Russie-Blanche.

En dehors des *Khorovods* et des *Posidyelki*, chaque

(1) Villageois qui vont chercher du travail à la ville pendant la saison d'hiver.

saison de l'année a ses chants particuliers, rattachés à des coutumes dont l'origine remonte aux temps les plus reculés.

Il est difficile d'assigner une date précise aux chansons dont nous parlions plus haut. Pour la plupart, Terreschenko les rapporte, dans leur forme actuelle, à la période qui va du XVI^e au XVIII^e Siècle. Quant aux chants des saisons, ils présentent souvent un caractère mythique qui les fait remonter à l'époque païenne ; quelquefois, tronqués et défigurés, ils gardent dans leurs débris les noms des dieux primitifs. L'Eglise les christianisa en substituant les Saints aux premières divinités ; mais derrière le nom nouveau, apparaît clairement la figure ancienne.

Ces traces d'une antique religion se constatent surtout dans les chants relatifs aux fêtes de l'année qui coïncident avec les phases solaires. Les changements des saisons, d'une si haute importance pour les laboureurs du sol, furent, dès les premiers jours, l'occasion de solennités et de sacrifices. Au solstice d'hiver, la grande fête chrétienne de Noël a, dans toute la Russie, ses chants particuliers, connus sous le nom de *Kolyadki*. Le nom de *Kolyada* qui sert à désigner cette époque de l'année, est celui d'une divinité solaire (1). Les fêtes de la nativité du Christ se célébraient jadis, à ce moment du solstice, en

(1) Le soleil est un être femelle et le mot russe qui le désigne est du féminin.

l'honneur du soleil, apportant une vie nouvelle à la terre: Kolyada, assise dans sa *téléga*, poussait ses chevaux sur la route de l'été. Aujourd'hui les *Kolyadki* ou *Kolendki* ⁽¹⁾ sont devenues de simples chansons que les enfants débitent de porte en porte comme nos *chants de quête* du premier janvier, des Rois, etc. Mais naguère encore, dans certaines régions, il était d'usage de représenter Kolyada par une jeune fille vêtue de blanc, assise dans un traîneau et conduite de maison en maison par des jeunes gens chantant les *Kolyadki* et recevant divers cadeaux, dernier souvenir peut-être des dons autrefois destinés aux sacrifices ⁽²⁾. Plusieurs de ces chansons célèbrent un dieu porte-foudre et une autre divinité, Ovsen, qui semble être la personnification masculine du soleil faisant mûrir les fruits de la terre.

L'époque de Noël, comme celle de la St-Jean, est propice aux divinations. Le Russe aime à consulter le sort et dans ces journées d'amusements de tout genre, de réjouissances, de travestissements, qu'il nomme *svatki* et qui durent depuis Noël jusqu'à l'Épiphanie, il ne manque pas d'interroger l'avenir par les cartes, par l'eau, par les grains de blé cherchés dans le chaume battu, etc. En Russie-Blanche, il s'est conservé une singulière coutume. Voici le nouvel an : qu'apporte-t-il à chaque homme ? Infortune ou bonheur ?... La veille du

(1) En Petite-Russie.

(2) Ralston.

dernier jour de l'année, les paysans promènent de porte en porte deux jeunes garçons: l'un appelé le riche Kolyada, vêtu d'habits de fête, couronné d'épis de seigle; l'autre, le pauvre Kolyada, habillé de guenilles, avec une couronne de paille battue. En arrivant devant chaque chaumière, on les recouvre de longues couvertures. Le propriétaire doit alors choisir l'un ou l'autre. Si son choix tombe sur le riche, on chante une chanson qui lui promet abondance de toutes choses; s'il désigne l'autre, une chanson différente lui prédit misère et calamité.

Ces cérémonies du solstice d'hiver sont suivies de plusieurs autres moins importantes, avant d'arriver aux réjouissances du *Sémik* (1) et de *Koupalo*, la vraie fête du printemps. Saint Jean-Baptiste porte le nom d'Ivan Koupalo. La veille de sa fête, en Russie, comme en beaucoup d'autres contrées, de grands feux sont allumés; on les franchit d'un bond, on y fait passer le bétail. Quelquefois on brûle une image de Koupalo, le tout avec accompagnement de nombreux chants dont le sens mythique n'est pas toujours facile à saisir.

Du reste, au printemps, presque chacune des dates du calendrier est un jour de remarque pour les villageois russes. Le 9 mars arrive l'alouette: les paysans font avec de la glaise des images de cet oiseau, les ornent de clinquant, les enduisent de miel et les portent en disant des chansons de printemps où revient sou-

(1) Septième semaine après Pâques.

vent le nom de Lada, la déesse de l'amour et de la fertilité. Le 1^{er} mars, la marmotte des steppes, sortie de son sommeil d'hiver, commence à jeter ses cris. Le 4, arrive la grolle. Le 17, la glace des rivières devient si molle et si tendre qu'un *brochet peut passer sa queue au travers*. Le 25, l'hirondelle descend du Paradis, apportant la chaleur à la terre. Le 5 avril, les grillons s'agitent ; le 12, l'ours quitte sa tanière (1). C'est le moment où le coucou fait résonner les bois de sa monotone lamentation.



Conservées avec des nuances propres à chaque région, les fêtes du mariage russe sont aussi variées que pittoresques. Elles durent trois jours, dont chaque heure est marquée par une nouvelle cérémonie. Des seuls chants qui s'y rapportent, on composerait sans peine un gros volume. Plusieurs de ces chansons survivent aux coutumes qui leur ont donné naissance, celles par exemple qui parlent de la fiancée vendue, livrée par ses parents. Il est d'usage que la mariée ne quitte pas la maison paternelle sans pleurer longtemps sur son malheureux sort, « abandonnée pour toujours, expatriée en pays étranger chez des gens inconnus ; mieux eût valu que son père lui tranchât la tête que de la condamner à la

(1) Ralston.

dure captivité qui l'attend. » Ses compagnes chantent avec elle les chansons qui disent ses adieux à la libre et joyeuse condition de jeune fille, qui parlent de ses nouveaux devoirs et font du mariage un tableau triste ou ironique : souvenir d'une époque où la jeune femme russe n'était considérée que comme un *balai vivant*, suivant l'expression populaire rapportée par Ralston.

Après les noces, les funérailles : le rapprochement est naturellement indiqué dans certains pays, en Petite-Russie par exemple, où la mort d'une jeune fille donne lieu à des coutumes qui rappellent celles du mariage. La jeune morte est habillée de vêtements nuptiaux et les amis de la famille viennent à ses funérailles comme à une noce. On voit encore des pleureuses aux enterrements russes ; on déclame sur le cadavre des lamentations quelquefois improvisées, le plus souvent reçues traditionnellement des ancêtres. Il y a des chants pour toutes les circonstances de la mort, comme il y en a pour toutes les cérémonies du mariage.

Nous devons assigner une date très ancienne aux chants usités pour détourner les mauvais esprits et les sorciers. Ces conjurations et incantations, fréquemment employées, révèlent sous la forme chrétienne dont l'Eglise les a revêtues, un fonds originel assurément païen. Les épidémies du bétail donnent lieu à d'étranges cérémonies, pendant lesquelles sont chantées les conjurations. Parmi les êtres malins toujours prêts à jouer de vilains tours au pauvre monde humain, les *Roussalki*

figurent en première ligne. Ce sont des esprits des eaux, habitant les lacs et les rivières, belles filles au sein blanc comme neige, aux yeux bleus, au visage pâle. On les voit tantôt sur le bord d'un étang, peignant leurs longs cheveux couleur de l'herbe, tantôt dansant en rond à la surface des eaux. On les trouve ailleurs filant assises au pied des arbres, demandant doucement du lin aux gens qui passent. Elles apparaissent souvent pendant la semaine qui précède la Pentecôte ! A cette époque, dans la Petite-Russie, les forêts sont hantées par des femmes et des enfants nus : malheur à qui les rencontre et n'a pas le soin de leur jeter son mouchoir ou quelque lambeau d'étoffe ! On les a vues encore danser dans les prés, où l'herbe qu'elles foulent devient plus grasse et plus drue. Quelquefois elles proposent des devinettes aux jeunes filles et chatouillent jusqu'au supplice celles qui ne peuvent y répondre.

Dans le gouvernement de Saratof, on les représente sous la forme de méchantes bossues, sales, hideuses, harponnant les passants avec un croc de fer. Se baigne-t-on sans leur avoir adressé une prière ? On se sent tiré au fond de l'eau. Le voyageur entrant dans une forêt sans avoir de l'armoise à la main, n'est pas en sûreté. Elles peuvent l'arrêter et lui dire : « Qu'as-tu dans la main ? de l'armoise ou du persil ? » S'il répond : « De l'armoise » (*poluin*), elles lui crient : « Cache-toi sous la haie » (*tuin*) — et il en est quitte pour la peur. S'il répond : « Du persil » (*petrushka*), elles poussent

un cri de joie : « Ah ! mon *dushka* ! » et se mettent à chatouiller l'infortuné jusqu'à le rendre épileptique. ⁽¹⁾

Les Roussalki sont les âmes des femmes suicidées, étranglées, étouffées, mortes de mort violente et privées de la sépulture chrétienne.

Il en est d'une autre catégorie, semblables à des petites filles, âmes des enfants morts sans baptême. Pendant sept ans après qu'elles ont quitté la terre, à chaque jour de Pentecôte, on les entend crier, demandant à être baptisées. Alors on peut les sauver en leur disant : « Je te baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Si non, au bout de la septième année, elles deviennent aussi des Roussalki.



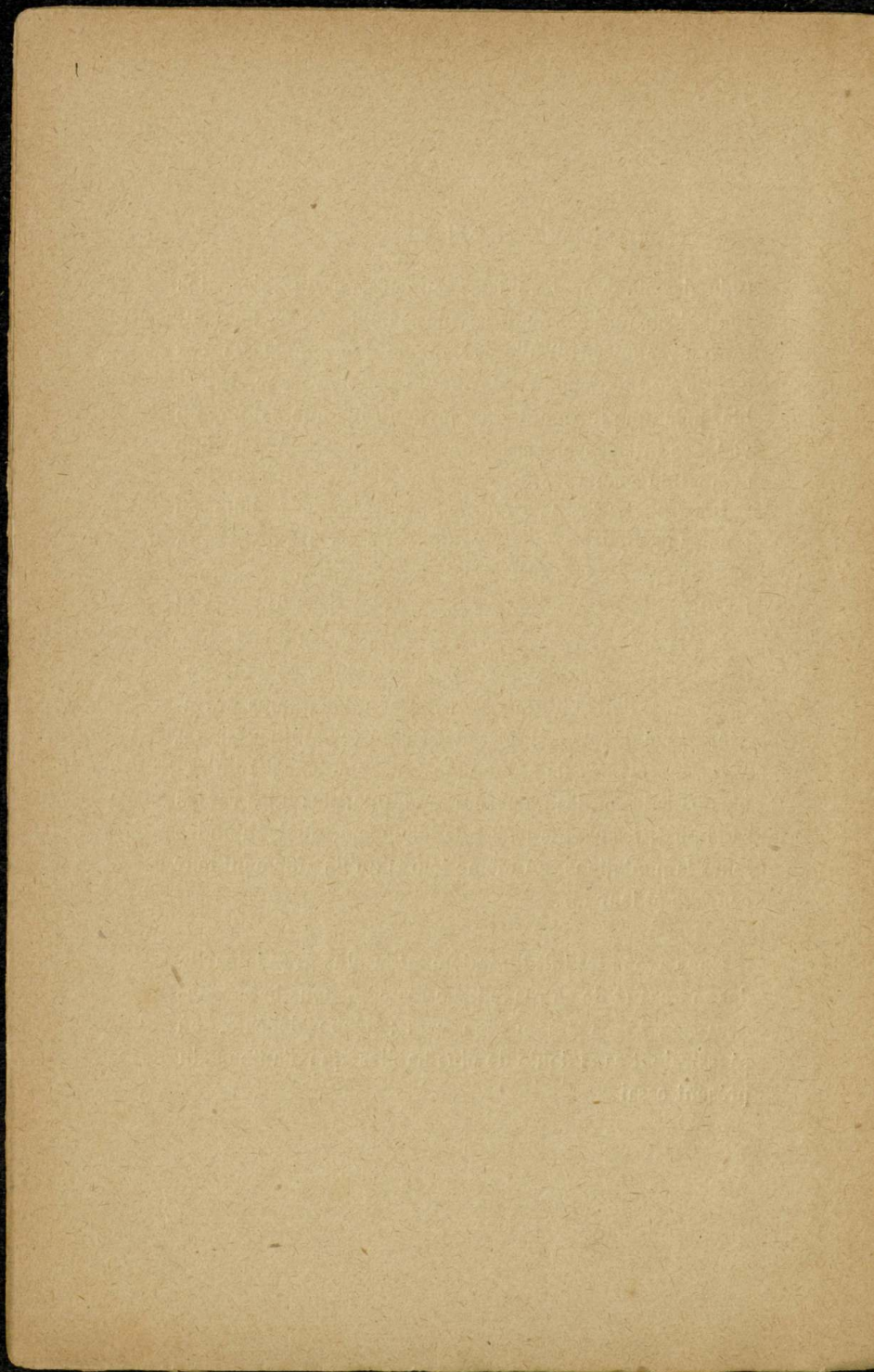
Quelle est la note dominante dans les chansons lyriques de la Russie ? Il s'y trouve un humour *sui generis* qui met le badinage à côté de la pensée grave, le rire à travers les pleurs ; quelquefois de l'enjouement porté à l'excès. Mais la mélancolie s'y fait surtout sentir : les paysans chantent plutôt les tristesses que les joies de l'amour. Il s'en dégage aussi une vive et profonde impression de la nature, un sentiment communicatif de ses harmonies, de la rude poésie que respirent l'infinie soli-

(1) On voit, dit Ralston, que la rime n'est pas sans influence sur les Roussalki.

tude des steppes, les neiges immenses et durables, les vents déchainés secouant les massifs de pins et de bouleaux avec un bruit d'orage. Dans l'ensemble de ces chants traditionnels, on devine un peuple rêveur, sensible, mystique même et résigné, non sans une flamme de violence intérieure, vers lequel on est porté par une sympathie spontanée.

Il est des séries de chansons particulières à telle ou telle région : les *Bylines* épiques ne se trouvent que dans la Russie du nord. La Petite-Russie a en propre les chants des *Tchoumaks*, ces marchands cosaques qui s'en allaient par caravanes aux pays musulmans faire provision de sel et de poisson, au prix de mille dangers. Cette terre de l'Ukraine, si fertile et si longtemps ravagée, dépeuplée depuis le XIII^e siècle par les incursions, a fixé le souvenir de ses longues misères dans d'admirables ballades où les guerriers mourants, les filles ravies sans pitié, les captifs jetés à la chiourme, font entendre leurs lamentations, en même temps qu'ils affirment leur courage et leur foi.

Nous avons traduit littéralement la plus grande partie des morceaux de ce recueil. Le reste — nous le pardonnera-t-on ? — a été mis en vers : tâche délicate, où réussiraient sans doute de plus habiles que l'auteur du présent essai.



Les publications françaises relatives au Folk-lore de la Russie ne sont pas nombreuses. Après les ouvrages des écrivains cités dans l'*Introduction*, MM. Alf. Rambaud, Al. Chodzko, Louis Léger (1), nous avons à mentionner :

Contes populaires de la Russie, par Ralston, traduits par Loys Brueyre ;

Contes russes, traduits par Léon Sichler ;

Quelques contes recueillis par M. Xavier Marmier et divers articles dans les périodiques, de MM. A. Sinval, L. Sichler, J. Fleury, Michel de Chrouschow.

Il y a trente-cinq ans, Thalès Bernard, le premier sans doute, appela l'attention du public français sur les belles chansons populaires de la Russie (*Revue contemporaine* et *Revue française*). A cette époque, avaient seulement paru le recueil de Sakharof, les *Bylines* éditées par Sréznevski et l'ouvrage de Koulich pour la Petite-Russie. Rybnikof n'avait pas commencé ses recherches. M. Bezsonof n'avait encore publié ni sa riche collection de chants des *Kaliéki*, ni l'importante récolte de Kiriéevski ; on ne connaissait pas les chansons des *Tchoumaks* de M. Routchenko et les savants travaux de MM. Maïkof, Buslaef, Oreste Miller, etc., n'avaient pas établi devant l'Europe lettrée la grande valeur des chants russes.

(1) Le nom de M. le vicomte E.-Melchior de Vogüé ne peut s'omettre dès qu'il s'agit des choses littéraires de la Russie.

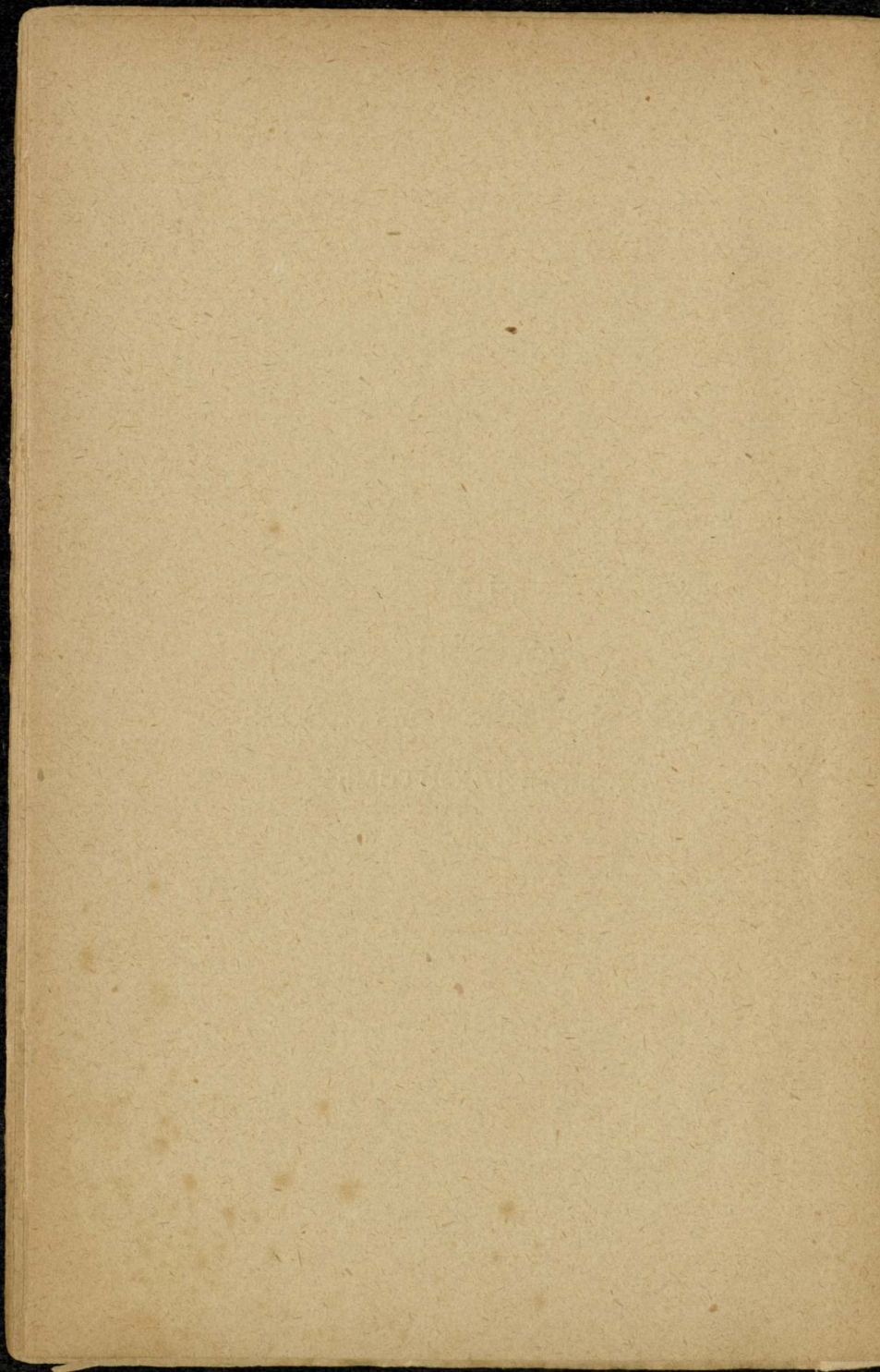
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

I

KOLYADKI

CHANTS DES FÊTES & DES SAISONS

ANCIENNES COÛTUMES





KOLYADKI

(Chants de Noël)

I

Kolyada est arrivée

Kolyada ! Kolyada !

Kolyada est arrivée

La veille de la Nativité.

Nous avons marché, nous avons cherché

La sainte Kolyada

A travers toutes les cours, dans toutes les allées.

Nous avons trouvé Kolyada

Dans la cour de Pierre.

Autour de la cour de Pierre, il y a une clôture de fer ;

Sur le milieu de la cour, il y a trois chambres :

Dans la première est la lune brillante ;
Dans la seconde le rouge soleil
Et dans la troisième maintes étoiles.

La lune (du genre masculin en russe), c'est le maître de la maison ; le soleil (féminin en russe), c'est la maîtresse ; les étoiles ce sont les enfants... A tous, le chant souhaite, en terminant, bonne santé et longues années.

II

Les dons

- « Ouvrez, portiers, ouvrez la porte ! »
- « Qui parle ainsi d'une voix forte ? »
- « Ce sont les serviteurs du chef. »
- « Dites quels dons leur troupe apporte ? »
- « Un essaim d'abeilles. »

— « C'est bref !

Oui, c'est vraiment trop peu de chose... »

— « Eh bien ! faut-il doubler la dose ? »

— « Dites ce que vous donnerez. »

— « Une jeune fille au front rose,

Au beau front ceint de fleurs des prés. »

Chant de quête de Noël, chanté par deux groupes, l'un à la porte, l'autre à l'intérieur de la maison.

III

Le bouc

Quelques Kolyadki rappellent les sacrifices de l'époque païenne
telles que la suivante :

Au delà de la rivière, de la rivière rapide,
O Kolyadka !
Là, sont d'épaisses forêts.
Dans ces forêts des feux sont allumés,
De grands feux sont allumés.
Autour des feux sont posés des bancs,
Sont posés des bancs de chêne.
Sur ces bancs, les jeunes gens,
Les jeunes gens, les belles jeunes filles
Chantent les chants de Kolyada.

Kolyadka ! Kolyadka !

Au milieu d'eux est assis un vieillard ;
Il aiguise son couteau d'acier.
Un chaudron bout vivement.
Près du chaudron se tient un bouc :
On va abattre le bouc.

Frère Ivanushko,
Sors, saute !

— Avec plaisir je sauterais,
Mais la pierre ardente
M'attire vers le chaudron ;
Les sables jaunes
Ont sucé à sec mon cœur.

O Kolyadka ! ô Kolyadka !

IV

Le pin

La veille du nouvel an, les enfants vont de maison en maison, semant sur leur passage diverses graines, surtout de l'avoine, et chantant la Kolyadka suivante. Ovsen semble être une divinité solaire, un jeune dieu se manifestant avec le renouvellement de l'année et portant la lumière et les fruits de la terre.

Dans la forêt, dans la forêt de pins,
Il y avait un pin
Vert et branchu.

O Ovsen ! ô Ovsen !

Les boyards sont venus,
Ont abattu le pin,
L'ont scié en planches,

Ont construit un pont,
L'ont couvert de toile,
Y ont planté des clous.

O Ovsen ! ô Ovsen !

Où donc, où donc irons-nous
Le long de ce pont ?
Chez Ovsen nous irons
Au nouvel an.

O Ovsen ! ô Ovsen !

V

La gardienne de la vigne

La montagne escarpée exhalait, exhalait un gémis-
Sur elle ne croît pas encore le gazon soyeux ; [ment :
Seule a poussé la vigne au vin vert.
Une belle dame gardait la vigne,
Gardait la vigne ; elle s'est profondément endormie.
Alors sont venus les oiseaux du ciel,
Ils ont becqueté la vigne au vin vert
Et réveillé la belle dame.
Aussitôt elle entend

Et les repousse de sa manche :

« Eloignez-vous, oiseaux du ciel !

Moi-même j'ai besoin de vin

Pour le mariage de mon frère et de ma sœur ;

Moi-même, à un jeune homme je suis fiancée ! »

Dans cette belle dame, les mythologues voient l'*Aurore*, dont ce rôle de maître des cérémonies des noces est indiqué dans diverses chansons, telles que la suivante.

VI

La Lune et l'Aurore

La Lune allait errant dans le ciel,

Elle rencontra la brillante Aurore :

« Aurore, Aurore, où as-tu été ?

Où as-tu été ? où as-tu l'intention de t'établir ? »

— « Où j'ai l'intention de m'établir ?

Chez Pan Yvan,

Chez Pan Yvan, dans sa cour,

Dans sa cour, dans sa demeure,

Dans sa demeure ; il y a deux agréments :

Le premier, marier son fils ;

Le second, donner sa fille en mariage. »

Cet ancien chant qui représente l'aurore comme préposée aux mariages, est, ainsi que les précédents et les suivants, chanté aux

portes par les enfants qui y ajoutent, comme ils le font généralement aux Kolyadki, quelques vers particulièrement adressés aux gens de la maison :

Portez-vous bien, le père, la mère
Et tous les parents,
Avec notre Dieu, Jésus-Christ
Et la Sainte-Famille.

Un grand nombre de chants conservent le souvenir des astres, en tant que divinités du paganisme slave. Voici une *daina* lithuanienne qui met en scène un dieu (la lune) et une déesse (le soleil) :

La Lune se maria avec le Soleil
Dans le premier printemps.
Le Soleil se levait de bonne heure,
La Lune le quitta et s'en alla.
La Lune voyagea seule,
Courtisa l'Etoile du matin.
Perkouns, grandement irrité,
La pourfendit d'un coup de sabre :
« Pourquoi as-tu quitté le Soleil ?
Pourquoi errer la nuit, seule
Et courtiser l'Etoile du matin ? »
Plein d'amertume était son cœur.

Perkouns est le dieu supérieur, porte-foudre ; sa statue tenait à la main une pierre précieuse, qui brillait comme le soleil, dont elle était l'emblème ; devant elle brûlait sans cesse un feu de bois de chêne.

VII

Le départ pour la Horde

Peter est prêt à partir pour la Horde,

Koleda Tausen !

Alexandra à ses pieds le supplie,

Koleda Tausen !

« Ne va pas à la Horde ! ne va pas servir le roi !

Koleda Tausen !

Sers le Tsar blanc,

Koleda Tausen !

Sans toi sûrement je ne peux,

Koleda Tausen !

Manger le pain et le sel,

Koleda Tausen !

Ni reposer sur un lit,

Koleda Tausen !

Maintenant je dormirai dans le chagrin,

Koleda Tausen !

Sur les planches nues,

Koleda Tausen !

Sur le poêle chaud,

Koleda Tausen !

Sur la neuvième brique,

Koleda Tausen ! »

VIII

Les trois flûtes

La sombre montagne s'est obscurcie,
Sur elle s'étend un noir nuage
Et par derrière vient un fier jeune homme.
Il est ceint d'une ceinture de paille
A laquelle pendent deux ou trois flûtes.
 La première est de corne,
 La seconde de cuivre,
 La troisième de cornes d'aurochs.
Quand il souffle dans la flûte de corne,
Une voix passe à travers la forêt ;
Quand il souffle dans celle de cuivre,
Une voix monte jusqu'au sommet des montagnes ;
Quand il souffle dans celle d'aurochs,
Une voix s'élève jusqu'au ciel !

CHANTS DU NOUVEL AN

Le 1^{er} jour du nouvel an est consacré à Saint-Basile. Un chant petit-russien dit que *Elie vient le jour de Saint-Basile*. A cause du char de feu qui l'emporta au milieu des tonnerres, Elie fut substitué au dieu Peroun, le lumineux porte-foudre, par le peuple qui, récemment baptisé, attribua aux saints de la nouvelle religion les caractères de ses anciennes divinités païennes.

Elie vient
Le jour de Basile.
Il tient un fouet
De fil de fer
Et un autre d'étain.
Il flagelle ici,
Il flagelle là
Et le blé pousse.

Le soir du 4 janvier, les jeunes filles qui désirent être mariées sortent des maisons et adressent cette prière aux étoiles

O étoiles, étoiles,
Chères petites étoiles,
Vous êtes toutes, ô étoiles,
Les beaux enfants
Rouges et blancs
D'une même mère.

Envoyez, à travers le monde baptisé,
Des entremetteurs de mariage.

Le 6 janvier, a lieu le baptême du Dniéper, en mémoire du grand baptême collectif de 988. — Vladimir embrassant le christianisme détruisit toutes les idoles de Kiev. Il y avait élevé une superbe statue à Peroun ; il la fit attacher à la queue d'un cheval et jeter dans le Dniéper. Tout le peuple entra dans le fleuve, pendant que les prêtres disaient les prières du baptême. Mais le culte de Peroun ne disparut pas complètement avec sa statue ; beaucoup des nouveaux chrétiens pleuraient l'ancien dieu. On racontait que la statue, au lieu de couler à fond, avait nagé pendant quelque temps et pris terre... (1)

Il en fut de même à Novgorod. Les habitants de cette ville, en recevant le baptême, renversèrent l'idole de Peroun et la jetèrent dans le Volga.

« Elle remonta le courant, dit la tradition et près du pont une voix s'éleva : « Voici pour vous, gens de Novgorod, en souvenir de moi. » En même temps, une corde tomba sur le pont. Encore maintenant, à certains jours de l'année, on entend la voix de Peroun ; alors les habitants accourus se flagellent l'un l'autre avec des cordes : de là un tel tumulte que le gouverneur a grand-peine à l'apaiser. » (2)

(1) Chronique de Nestor.

(2) Ralston.

CHANTS DE LA SAINT-GEORGES

Le 23 avril est consacré à Saint-Georges et connu sous le nom de jour de *Yegory de printemps*, car une autre fête de Saint-Georges tombe le 26 novembre. Saint-Georges est invoqué, surtout ce jour-là, comme gardien et protecteur du bétail. A ce titre beaucoup de chants lui sont consacrés. Le caractère mythique de plusieurs de ces chants porte à croire que Saint-Georges a été substitué à quelque ancienne divinité porte-lumière ou porte-foudre, jadis honorée à la même époque.

Nous sommes allés par les champs,
Nous avons appelé Yegory...
O notre brave Yegory,
Sauve notre bétail,
Dans le champ et hors du champ,
Dans la forêt et hors de la forêt,
Sous la lune brillante,
Sous le rouge soleil,
Du loup rapace,
De l'ours cruel,

De la bête rusée !

Voici un chant de la Russie-Blanche :

Saint-Yury, le divin messenger,
Est venu vers Dieu.
Il a pris les clefs d'or,
Il a ouvert la terre humide,
Répandant la rosée pénétrante
Sur la Russie-Blanche et sur le monde entier.

Un chant Morave cité par Ralston représente aussi Saint-Georges dans ce rôle de porte-clefs :

Semaine de la mort (1)
Qu'as-tu fait des clefs ?
— Je les ai données au dimanche des Palmes.
— Dimanche des Palmes, qu'as-tu fait des clefs ?
— Je les ai données au Jeudi vert.
— Jeudi vert, qu'as-tu fait des clefs ?
— Je les ai données à Saint-Georges. Saint-Georges
S'est levé et a ouvert la terre, si bien que
Le gazon pousse, le vert gazon.

C'est le jour de Saint-Georges qu'on fait sortir le bétail des écuries et qu'on l'envoie à l'herbe. Dans le gouvernement de Smolensk on chante la conjuration suivante pour le préserver du loup :

(1) C'est le quatrième dimanche de Carême, où meurt l'hiver.

Sourd, sourd, entends-tu ?

— Je n'entends pas.

— Dieu veuille que le loup n'entende pas notre bétail !

Boiteux, boiteux, peux-tu nous attraper ?

— Je ne peux pas attraper.

— Dieu veuille que le loup n'attrape pas notre bétail !

Aveugle, aveugle, nous vois-tu ?

— Je ne vois pas.

— Dieu veuille que le loup ne voie pas notre bétail !

L'ARRIVÉE DU PRINTEMPS

En divers points de la Russie, le 1^{er} mars est le jour fêté, suivant les anciennes traditions, pour l'arrivée du printemps. Dès le matin, les femmes et les filles se rendent sur les hauteurs ou, à défaut de lieux élevés, grimpent sur le toit des granges en chantant :

Printemps, beau printemps,
Printemps, viens avec joie,
Avec grande bonté,
Avec du lin très long,
Des racines profondes
Et du grain abondant !

Les filles entrent dans l'eau ou, si les ruisseaux sont gelés, elles font un trou dans la glace et dansent en rond alentour. Elles chantent :

Eau salulaire du printemps,
Donne-nous la santé !

On porte même les malades sur le bord du ruisseau et on les as-

perge avec cette eau neuve. Ailleurs, ces pratiques s'exécutent à un autre moment de l'année, le Jeudi-Saint ou le 1^{er} mai. Dans le gouvernement de Toula, par exemple, c'est immédiatement après Pâques. Au déclin du soleil, la jeunesse du village monte au sommet de la plus haute colline, se tourne vers l'orient et dit à voix basse une prière ; puis commencent les rondes et les chansons de Khorovod. Un jeune homme tenant un pain d'une main et un œuf teint de rouge de l'autre, chante :

Beau printemps,
Comment es-tu venu ?
Quelle était ta monture ?
— Une charrue,
Une herse.

Puis tous en chœur commencent une chanson :

Toutes les filles sont dans la rue,
Toutes les belles filles sont dans la grand'rue ;
Une pourtant n'y est pas.
Elle est assise dans sa chambre haute,
Elle brode en or un bonnet,
Elle orne de rubans la bride.
Ah ! grand souci !
Qui l'obtiendra, ce bonnet ?
Qui ? — « Mon futur époux ! »

KOSTROUBONKO

Il était d'usage, en Petite-Russie, de célébrer, dans la quinzaine de Pâques, les funérailles d'une divinité de printemps nommée *Kostroubonko*.

Autour d'une jeune fille étendue comme morte sur le gazon, une ronde chantait :

Mort, il est mort, notre *Kostroubonko* !

Mort, il est mort, notre cher *Kostroubonko* !

Tout à coup la jeune fille se levait et le chœur chantait joyeusement :

Il revit, il revit, notre *Kostroubonko* !

Il revit, il revit, notre cher *Kostroubonko* !

Kostroubonko est devenu un jeu d'enfants.

KRASNAYA GORKA

Avec la première semaine après Pâques commence la fête de *Krasnaya Gorka* (1). Elle dure depuis le dimanche de Quasimodo jusqu'à la fin de juin. Ce qui la caractérise principalement, c'est le Khorovod, la danse orbiculaire accompagnée de chants en chœur.

Une femme tient un pain rond et un œuf rouge, deux emblèmes du soleil ; la face tournée vers l'orient, elle commence une des chansons de printemps, que le chœur continue. En diverses régions, la cérémonie se termine par la destruction d'une figure qui représente la Mort ou l'Hiver.

Beaucoup de ces chansons s'adressent à la déesse de l'amour, la divinité principale de la saison, ou du moins célèbrent son influence ; ça et là, on les chante sous les fenêtres des jeunes mariés.

Les morts ne sont pas oubliés dans ces jours de fêtes. Sur quelques points de la Russie, on les honore aujourd'hui comme le faisaient les païens d'autrefois. On célèbre en leur mémoire, en même

(1) *La rouge* ou *brillante petite montagne* : cette épithète (comme le *rouge* des œufs de Pâques) s'explique par la splendeur du printemps. Le nom de *petite montagne* rappelle qu'à l'origine la fête se célébrait ou du moins s'inaugurait sur un lieu élevé. (Ralston)

temps que la *Krasnaya Gorka* ou aussitôt après, la fête appelée *Radounitsa*. Dans divers districts, les femmes et les filles portent des provisions au cimetière et y poussent de longs cris sur la tombe de leurs parents et de leurs amis. Puis elles se mettent à manger et à boire gaiement, pensant que leurs morts prennent part à leur réjouissance. Après ce repas, elles offrent les restes aux mauvais esprits pour les empêcher de troubler le repos des morts ; dans ce but, elles vident aussi sur les tombeaux les bouteilles et les verres. De retour au logis, elles prennent leurs vêtements de fête et s'en vont à la *Krasnaya Gorka* commencer leurs chants et les jeux que ces chants accompagnent.

Plusieurs de ces chansons semblent avoir un sens mythique ; celle-ci par exemple :

Un jeune homme marche, les mains levées, au milieu du *Khorovod*. Le chœur chante :

Notre brillant prince est venu,
Est venu autour de sa ville,
Est venu autour de sa ville élevée ;
Notre brillant prince cherche
Sa brillante princesse...
Il vient, le prince vient,
Vient autour de la ville.
Il fend, il brise
Avec son sabre les portes.
Bientôt, ô brillant prince,
Trouverons-nous la belle jeune fille ?

Ici le jeune homme s'arrête, le chœur cesse et lui seul termine ainsi le chant :

Partout où je trouverai
La belle jeune fille princière,
A la jeune fille princière
Je donnerai un anneau d'or.

Suivant Oreste Miller, ce chant s'applique évidemment au soleil, semblable à un prince brillant, qui tranche avec ses rayons comme avec un sabre les remparts de glace, élevés par l'hiver pour l'écarter de sa belle fiancée, la Terre (1).

(1) Ralston.

LE SEIGLE EN ÉPIS

Voici une coutume du gouvernement de Vladimir. Le dimanche de la Trinité, quand le seigle d'hiver commence à montrer ses premiers épis, les paysans font une visite aux champs. Les jeunes gens du village se rassemblent sur deux lignes, joignant leurs bras de façon à former comme un pont sous lequel passe une petite fille tout enrubannée. Ceux devant lesquels elle a passé courent se replacer plus loin, de sorte que le pont se renouvelle sans interruption jusqu'aux champs de seigle. La petite fille y entre, prend une poignée d'épis, les emporte en courant au village et les jette à terre près de l'église. Les chants suivants sont de circonstance :

L'épi est venu au champ de blé,
Au blanc froment,
Poussez, poussez abondamment,
Seigle et avoine,
Froment et sarrasin !

*
* *

L'épi paraît au jeune blé,

Au blanc froment.
Où la reine est venue,
Le seigle est plus épais :
Un épi donne une mesure,
Un grain donne un gros pain,
Un demi-grain fait une tourte.
Poussez, poussez,
Seigle et avoine !
Prospérez richement,
Père et fils !

POUR LA PLUIE

Tombe, pluie,
Sur le seigle de la grand'mère,
Sur le froment du grand-père,
Sur le lin de la jeune fille !
Tombe à pleins seaux ;
Pluie, pluie, tombe encore,
Plus fort, plus vite !...

*
* *

Chère pluie, chère pluie,
Je te ferai cuire de la soupe ;
Je la mettrai sur un chêne ;
Trois pigeons viendront volant ;
Ils te prendront sur leurs ailes
Et t'emporteront en terre étrangère.

Ces formulettes pour la pluie sont nombreuses. La pluie de printemps est très salubre pour le corps humain ; on doit s'en laver, surtout si elle tombe accompagnée de coups de tonnerre.

LES ROUSSALKI

Nous avons parlé des Roussalki dans l'introduction de ce volume. Pendant la semaine qui précède la Pentecôte et qu'on appelle dans certaines régions *Semaine des Roussalki*, les parents de ceux qui ont péri de mort violente vont sur leurs tombeaux avec des crêpes, de l'eau-de-vie et des œufs teints en rouge. On casse les œufs, on répand l'eau-de-vie sur la tombe et on laisse là les provisions pour les Roussalki en chantant :

Reine Roussalka,
Belle jeune fille,
Ne fais pas de mal à l'âme,
Ne lui cause rien de nuisible
Et nous te ferons la révérence.

Oublier cette pratique, ce serait s'exposer à la vengeance des Roussalki.

CHANTS DU SEMIK (1)

La fête du *Semik* commence le jeudi de la septième semaine après Pâques ; elle dure jusqu'au lundi suivant qui est le lendemain de la Pentecôte. C'est la vraie fête russe du printemps. Encore aujourd'hui, sur divers points, la foule se rend dans les bois : on chante, on tresse des couronnes et des guirlandes de fleurs, on choisit un jeune bouleau pour le revêtir d'habits de femme et l'orner de rubans. On le porte ensuite au village avec des cris de joie et on le dépose dans une maison où les voisins vont comme en pèlerinage le visiter pendant deux jours. Le troisième, qui est le dimanche de la Pentecôte, on le porte à la rivière et on l'y jette avec les guirlandes.

Dans la Petite-Russie, les garçons chantent, en allant à la forêt, ce chant où se mêlent le christianisme et l'ancienne religion :

Bénis, ô Trinité,
O Mère de Dieu !

Nous allons dans la forêt,
Nous allons tresser des couronnes,
O Dido ! ô Lado !

(1) *Semik*, septième ; *Siem*, sept.

Nous allons tresser des couronnes
Et cueillir des fleurs.

Les couronnes faites, on les échange entre garçons et filles. Celles-ci les mettent sur leur tête, ceux-là sur leur chapeau. Le soir, après les rondes et les jeux, tous vont à la rivière et y lancent des couronnes, en chantant :

J'irai à la rivière du Danube,
Je me tiendrai sur le bord escarpé,
Je jetterai ma couronne dans les eaux ;
De loin je verrai
Si elle s'enfonce ou non,
Ma couronne, dans les eaux.

Si elle s'enfonce, le présage est mauvais. Si elle surnage, elle promet un mariage heureux et une vie prospère.

Voici une autre chanson que disent les jeunes filles en allant dans les bois chercher le bouleau du *Semik* et cueillir des fleurs pour faire les couronnes et les guirlandes :

Ne vous réjouissez pas, ô chênes,
Ne vous réjouissez pas, chênes verts !
Ce n'est pas vers vous que vont les jeunes filles,
Pas à vous qu'elles portent des galettes,
Des gâteaux, des omelettes.

Io ! Io ! *Semik* et *Troïtsa* !

Réjouissez-vous, bouleaux,

Réjouissez-vous, bouleaux verts !
C'est vers vous que vont les jeunes filles,
C'est à vous qu'elles portent des galettes,
Des gâteaux, des omelettes.

N'y a-t-il pas là un souvenir du culte des arbres, d'un sacrifice offert au bouleau, l'arbre du printemps ?

Citons encore un jeu spécial à ces jours de fête. Les filles forment une ronde en chantant :

Ah ! sur l'herbe, sur le vert gazon,
Autour de la grande ville,
Se promène un hardi compagnon.

Et une fille coiffée d'un chapeau d'homme, marche autour de la ronde avec un air provocant. Une autre, un mouchoir à la main, se tient au milieu de la ronde, tandis qu'on chante :

O Tour ! le hardi compagnon,
Sorti de la grande ville,
Provoque la belle jeune fille
A lutter avec lui sur le gazon,
O Dido, Lado ! à lutter.

Alors la fille au mouchoir sort de la ronde, enlève à l'autre son chapeau et fait semblant de la frapper :

La belle jeune fille est sortie,
Elle a vaincu le jeune homme,
L'a renversé sur le vert gazon,

O Dido, Lado ! l'a renversé.

Le vainqueur s'éloigne et le chant finit ainsi :

Le brave jeune homme se relevant
Cache son visage dans ses mains,
Verse des larmes brûlantes.
Dans son chagrin il n'ose pas
Dire un mot aux braves,
O Tour, Dido, Lado ! dire un mot.

CHANT DE LA SAINT-JEAN

Jean et Marie
Se baignaient sur la colline.
Où Jean se baignait,
La terre tremblait ;
Où Marie se baignait,
L'herbe poussait.

Ainsi chantent les paysans de la Russie-Blanche, le jour de saint Jean, au lever du soleil. Ce chant ne doit-il pas être rattaché à l'époque préchrétienne ? Jean et Marie ont été substitués à deux anciennes divinités. C'est Péroun et Lada, dit Afanasief, se baignant dans la rosée sur les collines du ciel : le dieu du tonnerre lançait la foudre et la terre tremblait ; elle, déesse de la fécondité, faisait croître le gazon dans les champs.

LE NID DU ROSSIGNOL

La nuit qui précède le jour de saint Pierre (29 juin), est une nuit blanche pour les paysans de certains villages qui la passent tout entière à jouer, à danser ou à veiller près d'un feu allumé sur une hauteur. Là, ils chantent jusqu'au point du jour, attendant impatiemment le lever du soleil. Ils sont persuadés que, ce jour-là, comme le dimanche de Pâques, le soleil danse au firmament. Dès que paraissent ses premiers rayons, tous se mettent à chanter :

O Lado ! ô Lado ! sur le Kourgan,
Le rossignol fait son nid,
Mais le loriot le défait.
Bâti ou non à ton gré, ô rossignol,
Ton nid ne sera pas terminé,
Tes petits ne viendront pas,
Ils ne voleront pas dans les bois de chênes,
Ils ne becquêteront pas le blé printanier,
O Lado ! ô Lado !

LA TALAKA

Dans la Russie-Blanche, la fête qui termine la moisson est connue sous le nom de *Talaka*, nom que porte aussi la jeune fille qui y joue le principal rôle, comme le montre le chant suivant :

Bonsoir, Talaka !
Reçois de nous
Cette gerbe de blé,
Couronne-toi

De cette belle couronne de fleurs.
Avec ces bonnes choses nous irons
Chez notre seigneur et maître;
Nous lui porterons
Ta bonne fortune dans sa maison ;
Lui, notre seigneur et maître
Nous fera préparer le repas de moisson.

Quand la *Talaka* arrive solennellement devant la maison, conduite par tous les moissonneurs, le maître et la maîtresse sortent à sa rencontre avec de grands saluts et lui offrent le pain et le sel. Ils l'invitent à entrer, lui cèdent la place d'honneur au festin qui suit et à la fin duquel elle ôte sa couronne pour la donner au maître de la maison.

LA SSOUIPCHINA

La moisson terminée, les paysans célèbrent diverses fêtes rustiques : la *Bratchina*, par exemple, le 6 septembre. Après l'office religieux où ils offrent un grand cierge, dans le but d'obtenir pour les biens de la terre les bénédictions du ciel, ils festoient entr'eux avec leurs amis des environs. Les restes du repas sont gardés pour les pauvres. Les miettes jetées au vent doivent rendre propices les esprits malins.

Une autre fête est la *Ssouipchina*, fête de pardon et de réconciliation. où doivent s'oublier toutes offenses de l'été passé ; on danse, on chante des chansons joviales :

La femme ivre

J'allai à la fête, à l'assemblée.
Ce n'est pas de l'hydromel que j'y bus, ni de la petite
Mais je bus du *vodka* délicieux, j'en bus [bière ;
Non pas dans une coupe, dans un verre,
Mais j'en bus dans un seau, dans un seau.
Je revins sans obstacle à ma maison ;

Mais une fois dans la cour, en titubant,
Je m'accrochai aux montants de la porte :
« O mes montants de porte en chêne,
Soutenez-moi, pauvre femme ivre,
Pauvre gaillarde prise de vin. »

Deux mois plus tard, cette fête se renouvelle.

PETITES CHANSONS DES POSIDYELKI OU BESYEDI

(Assemblées du soir)

File, ma fileuse,
File, ne fainéante pas.
— Volontiers je filerais
Mais chez les voisins je suis appelée
A la *Besyeda* pour festoyer.

*
* *

Le vert taillis
Toute la nuit a gémi ;
Et moi, pauvre Dunya,
Toute la nuit j'ai veillé
Pour attendre mon ami !

*
* *

Souviens-toi, cher, souviens-toi,
Mon premier ami,

Comme, en nous promenant tous deux,
En nous tenant assis dans les sombres nuits d'automne,
Nous chuchotions de douces paroles secrètes :

« Toi, mon ami, tu ne dois pas te marier,

Moi, jeune fille, je ne me marierai pas. »

Bien vite, bien vite, mon ami a changé d'avis...

« Marie-toi, cher, marie-toi, moi je vais me marier. »

LA SORCIÈRE

La croyance aux sorciers est profondément ancrée dans l'esprit des populations russes. Les sorciers pullulent ; il y en a pour tous les emplois. Les paysans de certaines régions de la Petite-Russie croient que les sorcières ont la puissance de dérober non seulement la rosée et la pluie bien-faisantes, mais aussi la lune et les étoiles. Elles exercent ce pouvoir surtout à l'époque des fêtes de Kolyada et de Jean Koupalo, c'est-à-dire au temps des solstices, alors que se rassemblent de toutes parts les esprits impurs. La conjuration suivante s'applique à une jeune sorcière de cet acabit :

La belle jeune fille
S'en va à travers la forêt.
Elle murmure des paroles pernicieuses,
Cueille des herbes,
Arrache des racines.
Elle dérobe la lune,
Dévore le soleil...
Arrière, magicienne !
Va-t'en, sorcière !

Une légende rapportée par Afanasief raconte qu'autrefois, dans un seul bourg du gouvernement de Tchernigof, on eut compté plus de mille sorcières. La nuit venue, elles allaient sous le ciel étoilé et, un par un, les astres disparaissaient jusqu'au dernier. Dieu envoya saint André (un des remplaçants chrétiens de Péroun), il frappa d'un si fort coup de sa masse ce village pervers qu'il s'abîma dans le sol ; sur l'emplacement s'étend aujourd'hui un marais.

CHANTS D'ÉPIZOOTIES

Les paysans russes mettent les épizooties sur le compte des esprits malins dont l'intervention est due à des pratiques de sorcellerie. Ils les conjurent par des procédés bizarres et par des chants souvent peu intelligibles. En divers gouvernements, la femme la plus âgée s'attèle à une charue qu'elle traîne trois fois autour du village et toutes les autres la suivent en chantant. Le cercle ainsi tracé doit être infranchissable pour les mauvais esprits, ennemis du bétail, qui, pendant cette cérémonie, est tenu enfermé dans les étables.

Voici une des chansons usitées en pareil cas :

Les trois Anciens et les douze jeunes filles

De l'Océan, de la mer profonde
Sont sorties douze jeunes filles.
Elles sont arrivées par un long chemin
Jusqu'au sommet des montagnes escarpées,
Chez les trois Anciens...

« Apprêtez les blanches tables de chêne...
Aiguisez les couteaux d'acier,
Faites bouillir les chaudières ;
Déchirez, déchiquetez
Tout être vivant sous les cieux ! »

Les Anciens exaucent la demande des douze filles : tout être vivant est mis à mort. Alors

Dans ces chaudières bouillantes
Un feu inextinguible consume
Chaque être vivant sous les cieux.
Autour des chaudières bouillantes
Se tiennent les Anciens.

Les Anciens chantent
Sur la vie, sur la mort,
Sur toute la race humaine.
Les Anciens donnent
Au monde entier longue vie.

Mais sur l'autre, sur la Mort cruelle,
Les anciens jettent
Une grande malédiction.
Les Anciens promettent
Eternelle vie
A toute la race humaine.

Ces trois anciens, dit Oreste Miller, sont évidemment des divinités bien-faisantes, mais on ne voit pas clairement ce que peuvent être ces douze



sœurs que les exorcismes russes mentionnent plus d'une fois.

Veles, l'antique dieu slave, protecteur des troupeaux, a été remplacé à l'avènement du christianisme par saint Blaise (Vlas). — Dans le gouvernement d'Orel, une procession parcourt les villages en cas d'épidémie. Trois jeunes filles portent la statue de saint Blaise, avec lanterne allumée et encensoir fumant. Derrière elles marchent trois veuves qui chantent :

O toi, *Mort-des-Vaches*,
Va-t'en de notre village,
De nos étables, de nos cours.
A travers le village
S'avance saint Blaise
Avec flambeau, avec encens
Et braise ardente.
Nous avons le feu pour te brûler,
La raclette du four pour te racle,
Le balai pour te balayer,
Les cendres pour t'étouffer.
Va-t'en de notre village,
Ne touche pas à nos vaches,
Quelles qu'elles soient, sous poil châtain ou marron,
Avec une tache au front,
Avec le pis blanc, les tétines blanches,
Les cornes recourbées ou une seule corne.

Puis viennent toutes les femmes du village, l'une trainant une charrue qu'une autre dirige, une troisième à cheval sur un manche à balai, tandis

que les autres frappent sur des casseroles et des marmites. Si elles rencontrent un homme sur leur chemin, elles lui courent sus comme des furieuses et il ne s'en tire pas toujours à bon marché (1).

(1) Ralston, d'après Mezhof.

CHITSONI M. STAMPA

CHITSONI M. STAMPA

CHITSONI M. STAMPA

II

BYLINES

CHANTS HISTORIQUES — COMPLAINTES

LÉGENDES — BALLADES



SVYATOGOR ET ILYA DE MOUROM

Svyatogor est un géant, si lourd que la terre peut à peine le porter et d'une force telle qu'il en est lui-même accablé. Il s'en va chercher aventures :

Il selle son bon cheval

Et part pour la rase campagne ;

A Svyatogor personne n'est égal en force ;

La force dans ses veines

Circule avec violence ;

Il en est accablé comme sous un pesant fardeau.

Voilà que Svyatogor s'écrie :

« Si je pouvais la mettre en équilibre,

Je soulèverais la terre ! »

Svyatogor passant par la steppe

Trouve un petit sac.

Du bout de son fouet il le pousse ; le sac ne bouge pas.

Il essaie de l'ébranler avec un doigt ; il reste immobile,

Il le prend du haut de son cheval avec une main ; il ne
[peut le soulever ;

« Voilà bien des années que je cours le monde,
Mais jamais je n'ai rencontré chose si surprenante ;

Jamais je n'ai vu semblable merveille,

Qu'un tout petit sac

Résiste quand je veux le remuer, l'ébranler, le soulever. »

De son bon coursier s'élance Svyatogor,

De ses deux mains il saisit le sac,

Croit le soulever un peu plus haut que ses genoux,

Mais dans la terre, jusqu'aux genoux, c'est lui, Svyato-
[gor qui s'enfonce.

De son blanc visage coule un flot non de larmes, mais
[de sang...

Ilya de Mourom, le type d'une plus jeune génération de héros, a entendu dire par des personnages mystérieux, qui ont donné une force extraordinaire à son corps primitivement estropié, qu'il pourra lutter avantageusement avec tous les héros du monde, à l'exception de trois ou quatre, parmi lesquels Svyatogor. Ilya selle son bon coursier et s'en va par la vaste terre. Un jour, il trouve une tente dressée sous un grand chêne (c'est celle de Svyatogor) et, dans la tente, un lit immense. Il s'y couche, s'endort d'un sommeil qui dure trois jours et trois nuits :

Le troisième jour, son bon coursier

Entend un grand fracas du côté du nord.

La mère humide, la Terre en tremble ;

La sombre forêt est agitée,

Les rivières bondissent par dessus leurs rives escarpées...

Le bon coursier frappe le sol de ses sabots pour réveiller son maître, mais il n'y réussit qu'en prenant une voix humaine pour crier que Svyatogor revient à sa tente. Ilya saute sur ses pieds et, laissant son cheval en liberté, grimpe dans les branches du chêne. Alors

Il vient un héros plus grand que les arbres des bois ;

Sa tête touche aux nuages errants ;

Il porte sur ses épaules un coffre de cristal.

Le héros arrive au chêne vert,

Décharge ses épaules du coffre de cristal,

L'ouvre avec une clef d'or.

Il en sort une femme héroïque.

Quelle beauté ! dans le monde entier

On n'a jamais vu ni vanté la pareille.

Dès qu'elle a quitté le coffre, elle s'occupe à dresser sous le chêne une table somptueuse et Svyatogor mange et boit. Puis il entre dans la tente, se couche et s'endort. Sa femme, devant la tente, aperçoit Ilya sur l'arbre, lui ordonne de descendre et exige qu'il devienne son amant. Il lui obéit, puis

La belle femme, la femme du héros,

Le plaça dans la vaste poche de son mari

Et réveilla celui-ci de son profond sommeil.

Le héros Svyatogor s'éveilla,

Plaça sa femme dans le coffre de cristal

Qu'il ferma avec la clef d'or,

Enfourcha son bon coursier

Et partit pour les Saintes-Montagnes.

Comme son bon cheval commençait à trébucher,
Le héros frappa de sa cravache de soie
Ses flancs vigoureux.

Alors le cheval dit avec une voix d'homme :
« Auparavant je portais le héros et la femme du héros,
Maintenant je porte la femme du héros et deux héros :
Rien d'étonnant que je trébuche. »

Le héros Svyatogor tira
De sa poche Ilya de Mourom
Et se mit à lui demander
Qui il était et comment il était venu
Dans sa poche profonde.

Ilya dit ce qui lui est arrivé et Svyatogor, après s'être débarrassé de sa femme, se lie d'affection avec lui, l'adopte pour son *jeune frère* et lui apprend tout ce qu'un héros doit savoir. Puis les deux amis s'en vont vers les montagnes du nord et sur leur route trouvent un grand cercueil :

Sur le cercueil il était écrit :
« Celui qui doit dormir dans ce cercueil
Y restera couché. »
Ilya de Mourom s'y coucha ;
Mais le cercueil était pour lui trop long et trop large.
Alors le héros Svyatogor s'y coucha ;
Le cercueil lui allait très bien.
Ainsi parla le héros :
« Le cercueil est fait à ma mesure,
Soulève le couvercle, Ilya,

Couvre-m'en ! »

Ilya de Mourom répondit :

« Je ne lèverai pas le couvercle, frère aîné,

Je ne t'en couvrirai pas.

C'est une plaisanterie dangereuse que tu veux faire

En t'ensevelissant toi-même. »

Alors le héros prit le couvercle et ferma lui-même le

Mais quand il voulut le retirer, [cercueil ;

La chose lui fut impossible.

De toutes ses forces il essaya de le soulever ;

Il cria à Ilya de Mourom :

« Ah ! jeune frère,

Sûrement je subis ma destinée ;

Je ne peux pas soulever le couvercle du cercueil :

Essaie, toi, de le soulever. »

Ilya de Mourom essaie de soulever le couvercle du cercueil, mais que pourrait-il faire ? Alors parla le héros Svyatogor :

« Lève mon épée d'acier et frappe-en le couvercle par le travers. »

Lever l'épée d'acier de Svyatogor, c'était au-dessus des forces d'Ilya de Mourom. Alors le héros Svyatogor l'appela et lui dit :

« Penche-toi sur le cercueil, vers la petite fente qui s'y trouve et je te soufflerai mon souffle héroïque. »

Ilya se pencha et le héros Svyatogor lui souffla son souffle héroïque. Alors Ilya sentit que sa force ordinaire était triplée et levant l'épée d'acier, il frappa par le travers le couvercle du cercueil. De ce coup puissant jaillirent au loin les étincelles ; mais, où l'épée d'acier avait frappé, il se forma une chaîne de fer.

De nouveau le héros Svyatogor l'appela :

« J'étouffe, jeune frère, essaie encore de frapper avec l'épée, cette fois dans la longueur, le couvercle du cercueil. »

Ilya de Mourom frappa le couvercle en long ; là encore se forma une barre de fer.

De nouveau le héros Svyatogor s'écria :

« Le souffle me manque, jeune frère ! Penche-toi sur la fente, je soufflerai encore et te donnerai toute ma force. »

Mais Ilya de Mourom répondit :

« De la force, j'en ai assez, frère aîné. En aurais-je davantage, la terre ne pourrait plus me porter. »

Alors parla le héros Svyatogor :

« Tu as bien fait, jeune frère, de ne pas m'obéir cette fois. J'aurais soufflé en toi le souffle du tombeau et tu serais couché mort, près de moi... Et maintenant adieu ! prends pour toi mon épée d'acier, mais attache à mon cercueil mon bon cheval héroïque : nul autre que moi ne doit le posséder. »

Alors s'exhala par la fente son dernier soupir. Ilya dit adieu à Svyatogor, attachait son bon coursier au cercueil, ceignit l'épée d'acier de Svyatogor et fit route à travers la campagne.

LE BON MIKOULA (1)

O bon Mikoula, vaillant d'autrefois,
Avec *Front-Levé*, ta jument connue
Qui dressait la tête et touchait la nue,
O bon Mikoula, fils du villageois !

Tu t'en vins à Kief faire tes emplettes :
Deux outres de sel, chacune enfermant,
Quel poids ! — seize cents livres bien complètes,
Et tu les portais, fort allégrement !

Le bon Mikoula détruisait les herbes,
Arrachait les pins, creusait les sillons,
Y semait le seigle et liait les gerbes
Puis moulait le grain de ses épis blonds.

Moi, je brasserai la bière à ta gloire,

(1) Le Triptolème russe.

Avec mes amis, je ferai gala
Pour que nous puissions tous ensemble boire,
A ta santé boire, ô cher Mikoula !

Car, bon compagnon, tu te vantais d'être
Défricheur du sol et semeur du grain
Et nous te prenons pour père et pour maître,
Nous qui labourons le même terrain.

LA VENGEANCE DE LA RIVIÈRE

Le hardi compagnon arrive
Devant la rivière. Un moment
Il la contemple de la rive,
Puis lui parle courtoisement.

Il lui parle, il la complimente,
Comme s'il flattait de la voix
Une jeune fille charmante
Et capricieuse à la fois.

« O belle rivière, et limpide !
Aucune autre rivière n'a
Le lit creux et le cours rapide
Autant que toi, Smoradina !

« A ton gré, rivière profonde,
Ici s'arrêteront mes pas :
Comment passerais-je ton onde,
Si tu ne le permettais pas ? »

« — Tu parles de si bonne grâce
Et si polis sont tes saluts
Que je seconde tes vœux : passe,
Mon compagnon, n'hésite plus. »

Poussant dans les flots sa monture,
Sans obstacle il atteint le bord ;
Puis il rit de cette aventure,
Raille et se moque tout d'abord :

« Voilà cette rivière, celle
Dont j'entendis souvent parler !
Large, large, disait-on d'elle,
Et profonde à faire trembler !

« Ah ! pauvre rivière indolente !
Les yeux clos, je la passerais...
C'est une flaque d'eau plus lente
Et plus dormante qu'un marais ! »

Superbe, il se remet en route,
Mais la rivière, doucement :
« Hé ! brave compagnon, écoute
Et viens encor pour un moment.

« Un oubli : dès ton arrivée,
Sur le bord n'as-tu pas posé
Tes couteaux à lame gravée
De pur acier bien aiguisé ? »

Il entend, revient à la berge,
Rentre dans l'onde : au premier pas,
Le courant écumeux submerge
Son cheval qui ne nage pas ;

Le flot couvre la selle et même,
Au second pas, monte plus haut ;
Le bon compagnon, au troisième,
Est englouti tout aussitôt...

« — Non, ce n'est pas à la rivière
Que ton sort malheureux est dû,
Hardi jeune homme à voix si fière :
C'est ton orgueil qui t'a perdu ! »

**LA VISION DU PRINCE DMITRI, VAINQUEUR
A KOULIKOVO**

C'est dans l'Assomption, la cathédrale sainte,
Où le Métropolitte officie aujourd'hui :
Là Dmitri se recueille, et voici dans l'enceinte
La princesse, les chefs, les boïars près de lui.

Le prince tout à coup interrompt sa prière ;
Au tronc d'une colonne il se tient accoté ;
Les yeux de son esprit s'ouvrent à la lumière,
Hors du monde réel il se sent emporté.

Plus d'icônes brillant sous les flambeaux ; l'extase
Déroule à ses regards un spectacle nouveau :
Il voit la vaste plaine, une campagne rase,
Comme un champ de bataille, — et c'est Koulikovo.

Ici, voilà neuf ans, il acquit tant de gloire !
Les corps des combattants sont là, Russes, païens.

Il voit ceux des Tatars tout comme une poix noire,
Comme une cire blonde il voit ceux des chrétiens.

Et sur ce champ de mort passe la sainte Vierge :
Les anges du Seigneur, ailés, voilés de bleu,
Les apôtres du ciel, dont chacun porte un cierge,
S'avancent sur les pas de la Mère de Dieu.

Et tous chantent en chœur, chantent les litanies
Sur les guerriers chrétiens, tombés pieux et forts ;
La Vierge les encense avec ses mains bénies,
Des couronnes d'en haut descendent sur leurs corps.

« Le prince, où donc est-il ? » dit la Vierge. — « À
[la messe,
Lui répondit saint Pierre ; il entend aujourd'hui
Les offices sacrés, à Moscou ; la princesse,
Les chefs et les boïars sont tous auprès de lui. »

— « Il n'est plus, reprit-elle, à sa place sur terre ;
Il conduira les chœurs des martyrs dans le ciel.
La princesse ira vivre au sein du monastère
Où j'offre à mes enfants un abri maternel. »

La vision cessa... Sous les clartés ardentes,
Les Icônes partout jettent des rayons d'or.
Dmitri revient à lui. Des larmes abondantes
S'échappent de ses yeux ; il pleure et pleure encor :

— « Sachez que de ma mort bientôt sonnera l'heure ;
Bientôt vous me verrez couché dans le cercueil
Et, dès que j'aurai pris ma dernière demeure,
Au couvent la princesse ira porter le deuil. »

Le samedi 8 septembre 1380, Dmitri Donskoï remporta une grande victoire à Koulikovo sur le khan tatar Mamaï. En mémoire de ce jour glorieux, le vainqueur institua une fête anniversaire qu'on appela : le samedi de la Saint-Dmitri.

Les paysans russes donnent aujourd'hui ce nom à la fête qu'ils célèbrent, chaque automne, en commémoration de leurs morts. Déjà se sont fait sentir les premières gelées de l'année ; si le dégel survient ce jour-là, le peuple dit : « Ah ! nos parents vont avoir un peu de répit ! » car on eroit (ainsi que l'attestent de nombreux chants de funérailles) que les morts peuvent souffrir du froid aussi bien que de la faim.

Après le service religieux, chaque famille se rend avec des provisions sur la tombe de ses défunts ; on y loue, tout en pleurant, leurs qualités et leurs vertus et on boit, on boit longuement à leur repos éternel (1).

(1) Ralston.

LA PRISE DE KAZAN

Hôtes conviés, prêtez-moi l'oreille :
Guerriers réunis, faut-il à présent,
Faut-il vous chanter par quelle merveille
Le terrible tsar Ivan prit Kazan ?

Oyez tous : sous l'eau, sous la ville même
On poussa la sape ; on y renferma
Des tonneaux de poudre ; au moment suprême,
La mèche de cire enfin s'alluma.

Les Tatars debout, du haut des murailles,
En gestes narquois, en mots insultants,
Se moquaient du tsar : « Nous prendre ? tu railles !
Devant nos remparts attends-nous longtemps ! »

Lui se fâche et crie avec violence :
« Tous mes canonniers, qu'on les pende ici ! »
Mais alors, des rangs, sortent en silence
Des hommes sensés qui parlent ainsi :

« Tsar, que contre nous ton cœur ne s'irrite.
Avant de nous pendre attends un moment :
La mèche, qui brûle au grand air si vite,
Dans un souterrain s'use lentement. »

Le tsar n'a pas eu le temps de répondre
Que sur tous les points croulent les remparts ;
La ville en l'air saute, éclate, s'effondre
Et lance dans l'eau les maudits Tatars...

Maintenant le tsar est joyeux, dispense
Force compliments à ses canonniers
Et pour recevoir bonne récompense,
Ils ne viennent pas, certes, les derniers.

BAIDA

A Tsargrad, au marché, se tenait Baïda.
Il buvait l'hydromel, sans peur et sans envie ;
Il buvait l'hydromel, il buvait l'eau-de-vie,
Quand par un messenger le sultan le manda.

« Si tu veux devenir mon chevalier fidèle,
Ma fille, ô Baïda, je te la donnerai ;
Guerrier brave et fameux, je te désignerai
Pour être le seigneur de l'Ukraine avec elle. »

— « Sultan, dit Baïda, maudite soit ta foi !
Garde-la, s'il te plaît, je garderai la mienne.
Garde ta fille aussi, ce n'est qu'une païenne
Et, Dieu m'en est témoin, je n'en veux pas pour moi ! »

Le sultan, furieux, de sa voix la plus haute :
« Heïduques, qu'on le prenne et qu'on l'élève en l'air,
Qu'on le suspende vif à ces crochets de fer ! »
Ainsi fut Baïda pendu par une côte.

— « Apporte-moi, mon page, et l'arc et le carquois,
Mon bon arc, mon carquois avec sa garniture :
J'ai trois buts à viser que, tous trois, je le jure,
Toucheront mon regard et ma flèche à la fois. »

Il tient son arc ; voici déjà sa flèche prête :
Elle atteint le sultan qui s'abat et pâlit ;
La seconde a tué la sultane en son lit
Et, d'une autre, à leur fille il a percé la tête.

LA NAISSANCE DE PIERRE-LE-GRAND

Notre tsar Alexis sent naître
L'orgueil et la joie en son cœur :
Dieu lui donne un fils qui doit être
Pierre, le premier empereur !

Beaucoup passeront la nuit blanche ;
Car il n'est pas un charpentier
Qui ne polisse quelque planche
Pour le berceau de l'héritier.

Les suivantes, les jeunes filles,
Les nourrices veillent encor :
Il faut coudre à force d'aiguilles
Un linge en velours brodé d'or.

Et les prisons ? Elles sont vides ;
Et les greniers ? à tous ouverts.
Au palais, des festins splendides
Sont par le tsar au peuple offerts.

Pas une place inoccupée :
Près du prince, près du boïar,
Le peuple prend bonne lippée
A ces joyeux banquets du tsar.

L'HETMAN AU KREMLIN

Les Cosaques déjà sont sortis de la ville ;
Sur la route poudreuse ils chevauchent gaîment,
Tous nos frères, venus des bords du Don tranquille,
Sauf un seul : au Kremlin il entre à ce moment.

Il ôte son bonnet de noire zibeline,
Prie en passant devant l'icône et le voici
Aux quatre vents du ciel qui se tourne et s'incline ;
Devant les conseillers, son front s'incline aussi.

« Salut à vous, salut, conseillers de la ville.
J'ai besoin d'eau-de-vie et viens en demander
Pour cinq cents roubles, moi ; mes compagnons pour
Voilà les conseillers à s'entrecroquer : [mille. »

« Cinq cents roubles d'abord ! et puis mille ! quel homme !
Vit-on jamais pareil buveur ?... Assurément
C'est un Cosaque, il vient du Don, sans doute... En somme
Rien d'étonnant. Oh ! non, pour sûr : c'est leur hetman ! »

Qu'on apporte aussitôt la meilleure eau-de-vie !
Encore, encore ! — Il eut tout ce qu'il désira.
Allons, enfants, buvez, la table est bien servie,
Buvez à votre soif et tant qu'il vous plaira !

L'ANNEAU DE LA PRINCESSE

Sur la route qu'un rayon dore
Qui mène-t-on mourir ainsi ?
C'est plus qu'un marchand, plus encore
Qu'un boïar : le prince est ici.
Des deux côtés, soldats en armes ;
En avant le bourreau tout seul ;
Derrière, la princesse en larmes,
Pâle, pâle comme un linceul !

Ses pleurs, source amère qui coule,
Sourdent en rougissant ses yeux ;
Ils tombent, c'est un flot qui roule,
Voilant son visage anxieux.
— « Ma boïarine bien-aimée,
Qui, l'âme en deuil, suis tous mes pas,
Sèche ta paupière enflammée ;
Ne pleure pas, ne pleure pas ! »

— « Ne pas pleurer ce sort funeste !
Mes paysans, mon or, mon bien,
On a tout pris, rien ne me reste ;
Hors mon anneau, je n'ai plus rien ! »
— « Donne-le, dernier sacrifice,
Au bourreau qu'il rendra clément,
Pour qu'il abrège mon supplice
En me tuant plus promptement ! »

AU TOMBEAU DE PIERRE-LE-GRAND

O lune brillante,
Tu ne luis pas comme aux anciens jours,
Comme au temps passé, au temps qui n'est plus.
Depuis le soir jusqu'à minuit,
Depuis minuit jusqu'à l'aube grise,
Tu te voiles sous les nuages,
Tu te couvres d'une épaisse vapeur !...

A Pétersbourg, la cité fameuse,
Dans l'église de Pierre et Paul,
Au côté droit du chœur,
Au tombeau de l'empereur,
Au tombeau de Pierre premier,
Pierre premier, le Grand,
Un jeune sergent priait Dieu,
Pleurant sans cesse, comme le ruisseau coule,
Sur la mort récente de l'empereur,
L'empereur Pierre premier.

Et tout en sanglotant il s'écriait :
« Fends-toi, ouvre-toi, ô terre humide, notre mère,
De toutes parts,
Séparez-vous, planches du cercueil,
Ecarte-toi, brocard d'or,
Et lève-toi, Gosudar !
Debout, tsar orthodoxe !
Regarde ta chère armée,
Ta bien-aimée et vaillante armée !
Sans toi nous sommes tous orphelins,
Nous sommes orphelins et nous avons perdu notre
[force ! »

LES MATELOTS DE SPIRIDOF

Ce n'est pas le soleil qui luit sur l'eau sans voiles ;
Ce qui pare la mer, ce ne sont pas des fleurs :
Ce sont de fiers vaisseaux avec leurs blanches toiles,
C'est le pavillon russe aux brillantes couleurs.

Ce n'est pas un faucon qui plane sous la nue,
C'est le chef, Spiridof, qui vogue sur les flots
Et les mâles accents de sa voix bien connue
Rendent courage, espoir et joie aux matelots.

— « Ne vous désolez pas d'être loin de vos terres ;
Dans la Russie, enfants, nous rentrerons vainqueurs !
Nous ne périrons pas sur les flots : pères, mères,
Frères, sœurs, dont l'image est vivante en nos cœurs,

« Chers absents qu'aujourd'hui pleure notre tendresse,
Nos femmes et nos fils, nous les verrons un jour ! »
Et tous les matelots pensent avec ivresse,
Consolés, confiants, au bonheur du retour.

LA MORT DE FÉODOR BEZRODNY

Un Kosak, sans parole et la pensée éteinte,
Au bord du Dniéper va prendre son repas,
Près de son compagnon : ah ! leur âme est atteinte ;
Le malheur tous les deux ne les épargne pas !...
D'où vient ce bruit ? Du pré dont les saules gémissent ?
Non : courant sur l'hetman Féodor Bezrodny,
Par le fer, par le plomb que leurs fusils vomissent,
De ses vaillants exploits des traîtres l'ont puni.

Son compagnon est sauf, il a pu fuir leur rage,
Il revient vers l'hetman pour étancher son sang...
« Ami, lui dit le chef, vois le long du rivage
Qu'est cette rumeur sourde et qui va grandissant.
Si c'est le cri du cygne ou la clameur des oies,
Chasse tous ces oiseaux, chasse-les loin d'ici.
Si ce sont les chacals à l'affût de leurs proies,
Oh ! ne me laisse pas tout seul à leur merci !

« Si c'étaient les Kosaks naviguant sur le fleuve,
Dis-leur de débarquer, mande-les de ma part,
Car je voudrais les voir dans ma dernière épreuve ;
Qu'ils se hâtent pourtant, pour n'arriver trop tard. »
Et le bon serviteur s'empresse, il court, il crie...
Oui, les Kosaks sont là, voguant paisiblement ;
Il les hèle, agitant son bonnet, il les prie :
« Venez vite, abordez, venez vers votre hetman ! »

Les Kosaks entendant la voix qui les appelle,
Prennent terre et bientôt entourent Bezrodny
Qui peut encor louer son compagnon fidèle :
« O toi, mon serviteur dévoué, sois béni !
Merci pour tant de soins. Reste toujours le même
Et de chaque Kosak te viendra l'amitié ! »
Puis Féodor à tous disant l'adieu suprême,
Rend son âme au Seigneur : que Dieu l'ait en pitié !

De leurs sabres aigus creusant la terre ensemble
Et de sable emplissant leur manteau, leur bonnet,
Ils inhument l'hetman : bientôt dans l'air qui tremble
De soixante fusils la salve résonnait !...

— Ils le vantaient encor, les yeux gonflés de larmes,
A l'heure où le soleil quitte le firmament :
« Il a voulu mourir devant ses frères d'armes,
C'était un vrai Kosak, un vrai chef, un hetman ! »

LE CHAMP DE BATAILLE

Par delà la fameuse rivière Outva,
Au pied des hautes collines,
Dans une large vallée,
Il y a un champ labouré.
Ce n'est pas la charrue qui l'a labouré,
Mais les lances aiguës des Tatars.
Ce n'est pas la herse qui l'a hersé,
Mais les pieds rapides des chevaux.
Ce n'est pas de seigle ni de froment
Qu'il est ensemencé ;
Le champ est ensemencé
De têtes audacieuses de Cosaques.
Ce ne sont pas les pluies qui l'ont arrosé,
Pas les fortes ondées d'automne ;
Non, ce qui l'a arrosé,
Ce sont les larmes brûlantes des Cosaques.

LE DON FILS D'IVAN

Notre père, Don fameux et paisible,
Don, fils d'Ivan, notre nourricier,
Avec grande louange de toi l'on parle,
Avec grande louange et grand honneur.
Ton cours était rapide aux anciens jours,
Tu coulais rapide et clair.

Mais aujourd'hui, ô notre nourricier, tu coules troublé,
Troublé, ô Don, jusque dans tes profondeurs.

Alors répliqua le Don glorieux et paisible :
— « Comment ne serais-je pas troublé ?
J'ai fait partir mes brillants faucons,
Mes brillants faucons, les Cosaques du Don.
En leur absence, mes bords escarpés se dégradent ;
En leur absence, ma barre s'obstrue de sable. »

Le Don, la rivière chère aux Cosaques, est, suivant la légende, un ancien héros, fils d'Ivan, de même que Dounaï, un des paladins de Vladimir, devint, lorsqu'il se tua, un grand fleuve, le Danube.

PLAINTES DE LA CHIOURME

Musulmane Turquie, ô terre plantureuse,
Riche en or, en argent, en objets précieux,
Que chez toi, des captifs la vie est douloureuse !
Ils ne peuvent fêter le Christ, aux jours joyeux.

Toujours dans l'esclavage, aux bans de la galère,
Voguer sur la mer Noire !... Ah ! sans cesse vers toi,
Du fond des cœurs saignants s'exalte leur colère,
Maudissant, ô Turquie, et ta terre et ta foi !

C'est par toi qu'est rompu le lien des familles,
Par tes mains qu'est l'époux à sa femme enlevé,
Et le frère à sa sœur et la mère à ses filles ;
Par tes mains que le fils, de son père est privé.

Qu'une telle misère, enfin soit adoucie !
Arrachant les captifs au joug par toi brisé,
Grand Dieu, ramène-les dans la sainte Russie,
Au beau pays, parmi le peuple baptisé !

LE DÉPART DES TCHOUMAKS (1)

Mon bien-aimé s'est mis en route

Et moi, j'ai couru sur ses pas :

— « Ecoute, je t'en prie, écoute,

Mon bien-aimé, ne t'en va pas !

« Je t'en conjure, arrête, arrête !... »

Enfin il fait halte à mes cris ;

Moi, je retourne sa charrette

Et je détele ses bœufs gris :

— « O mon cher cœur, vois nos alarmes.

Tes parents meurent de douleur ;

Tes enfants sont noyés de larmes ;

Ne va pas chercher le malheur ! »

— « Ma mie, assez !.. vaine prière !

Pour longtemps nous voilà partis !

(1) Cosaques marchands qui allaient en caravanes s'approvisionner de sel et de poisson sec dans les pays musulmans.

Laisse pleurer la vieille mère,
Pleurer le père et les petits.

« Je reviendrai plus tard, sans doute.
Pour aujourd'hui tu sais qu'il faut
De la steppe prendre la route :
Contre le sort rien ne prévaut.

« Mais pour attirer sur ma tête
Ses faveurs, fais ce que je dis :
Chôme dimanche et chaque fête
Et jeûne tous les vendredis. »

Pauvre femme ! elle reste seule
Et va rejoindre à pas tremblants,
Près des enfants, la pâle aïeule,
Le père infirme à cheveux blancs.

LE COSAQUE MOURANT

Le vieux guerrier cosaque à chevelure grise
Sur un tertre est assis, jouant de la Kobza ;
Il jette à pleine voix sa chanson à la brise ;
Sous les fers et le plomb son cheval s'affaissa ;

Il est mort à ses pieds. — Lui, sa pipe est brisée,
Il a rompu son sabre, il ne lui reste rien,
Presque rien : fourreau vide et giberne épuisée,
Kobza, pipe et tabac, voilà tout, tout son bien.

Il allume sa pipe, et son chant qu'accompagne
Le son de la Kobza, s'élève tristement :
« Cosaques, compagnons, perdus dans la campagne,
Qu'êtes-vous devenus, frères, en ce moment ?

« Quand pourrez-vous, rentrés à la *setche* natale,
Chasser le Polonais maudit à coups d'épieux,
Imposer aux Tatars captifs la loi fatale
De vos fouets que vos mains feront siffler sur eux ?

« Jusqu'au dernier soupir si je pouvais vous suivre,
Pour réjouir vos cœurs je jouerais nos vieux airs ;
Mais seul ici, tout seul je vais cesser de vivre ;
Pas un chrétien pour m'enterrer dans ces déserts !

« Je ne peux faire un pas sans que tout mon corps plie.
Bientôt vont s'approcher les grands loups au poil gris :
De mon pauvre cheval ils feront chère lie
Et vite expédieront mes membres amaigris.

« Ma fidèle Kobza, de peintures parée,
Que vas-tu devenir ? Te brûlerai-je ici ?
Ou dois-je disperser ta cendre au vent livrée ?
Te placer au sommet du tertre que voici ?

« Les bises balayant le désert de la plaine,
Les bises, qui de rage et sans frein souffleront,
Te frôleront de l'aile ; alors, sous leur haleine,
En accents douloureux tes cordes vibreront.

« Peut-être, chevauchant dans la steppe sans bornes,
Le Cosaque entendra ces plaintives rumeurs
Et tout à coup ému, guidé par tes sons mornes,
Dirigera ses pas vers ce tertre où je meurs ! »

LA CONFRÉRIE DES PAUVRES DU CHRIST

Quand l'été brûlait la prairie,
La veille de l'Ascension,
Se lamentait la Confrérie
Des pauvres, pleins d'affliction.

« Christ, ô tsar du ciel, tu nous laisses !
Pain, chaussure, habits, qui voudra
Nous en donner ? Dans nos détresses,
Qui, la nuit, nous abritera ? »

Le Christ que nul en vain ne prie :
« Ne pleurez pas votre abandon ;
D'un mont d'or entier, Confrérie
Des pauvres, je vous ferai don.

« Vous l'emploirez à votre guise
Et vous pourrez, chaussés, nourris,
Vêtus, contents, narguant la bise,
Avoir la nuit de bons abris.

Mais Jean : « Christ, permets-moi de dire
Un seul mot pour les malheureux :
Ce mont d'or ne peut que leur nuire,
Au lieu d'être un profit pour eux.

« Qu'en feront-ils ? Les grands sans peine
Avant peu le découvriront :
Pour ces puissants la bonne aubaine !
Les seigneurs portant haut le front,

« Les marchands cupides et chiches
Auront bien vite pris le bien
Et, se partageant l'or, les riches
Aux pauvres ne laisseront rien.

« De là, vengeance et tueries,
Révoltes et massacres... Non !
Fais mieux, donne à la Confrérie
Des pauvres, donne ton saint nom.

« Ils s'en iront de ville en ville,
Louant le Christ à tout moment,
Chaussés, vêtus, le cœur tranquille,
Nourris, logés chrétiennement. »

Et le doux Christ, le roi céleste,
Répondit : « Jean, tu parles bien ;
Ta charité se manifeste
Et ton avis sera le mien.

« Pour cette parole attendrie,
Je te donne une bouche d'or... »
— Et nous, la pauvre Confrérie,
Louons le Christ toujours, encor !

LA FILLE RAVIE

Bois de chênes, dis-moi pourquoi sont tes murmures
Si plaintifs, ce matin ? — Les Tatars sont ici,
Galopant sous mon ombre, abattant mes ramures,
Et me trouant à coups de sabre sans merci.

Ils emmènent captive une fille d'Ukraine.
Le père les poursuit, le père à cheveux gris ;
Il aperçoit de loin sa fille qu'on entraîne,
Il l'appelle... elle entend, se détourne à ses cris.

La fille lui fait signe : « Hélas ! tu perds ta peine,
Mon père, arrête ici, retourne sur tes pas.
Tes chevaux tomberaient fourbus... poursuite vaine !
Regagne ton logis, tu ne m'atteindrais pas. »

LA MORT DE L'HETMAN

Notre hetman, à l'âme si fière,
Tombe, hélas ! aux mains du Tatar
Qui tranche cette tête altière
Et la pend à son étendard.

Les clairons chantaient sa victoire
Après tant d'efforts longtemps vains...
Mais un nuage en vapeur noire
S'éleva du fond des ravins.

Il couvrit la steppe en alarmes,
Voilant le pays éperdu
Qui versait des torrents de larmes
Sur le chef aujourd'hui perdu.

« Notre hetman, gémissait la bise,
Où donc l'avez-vous enfermé ? »
Et le grand aigle à l'aile grise :
« Où donc l'avez-vous inhumé ? »

Et l'alouette, vers la nue :

« Où l'avez-vous laissé, l'hetman ? »

— Dans une fosse froide et nue,

Au bord du pays musulman.

LA SŒUR DES VOLEURS

Dans la ville de Kief une veuve autrefois
Vivait, riche, au milieu d'une belle famille :
Près d'elle neuf garçons grandissaient à la fois ;
En outre, avec ses fils elle avait une fille,

Une fille, de tous ses enfants le plus cher :
Ses frères l'aimaient tant ! Dès qu'elle fut en âge,
Un jeune homme, habitant des rives de la mer,
Un opulent boïar la prit en mariage.

Au loin dans sa maison l'époux la conduisit.
Ils vécurent deux ans sans peine, sans épreuve ;
Mais la troisième année un ennui les saisit ;
Il leur fallut partir pour aller voir la veuve.

Ils allèrent pendant deux jours, à petits pas.
Le troisième, au milieu de la plaine déserte,
Ils durent s'arrêter pour cuire leur repas
Et laisser leurs chevaux paître dans l'herbe verte.

Tout à coup, comme un vol de corbeaux, à grands cris,
Sur eux de gens armés s'abat une brigade :
Les pauvres voyageurs se trouvèrent surpris
Par des voleurs postés au guet, en embuscade.

Et voilà les brigands, sans pitié, foi ni loi,
Tuant l'homme, jetant l'enfant dans l'eau profonde.
La femme demeura leur captive. Après quoi,
Ils s'en allèrent tous dormir le mieux du monde.

L'un d'eux pourtant ne put dormir. Il pria Dieu,
Puis vint interroger la jeune prisonnière :
« O femme de la mer, pauvre femme, en quel lieu
Vivais-tu ? Quittes-tu ton père ? As-tu ta mère ? »

— « Je suis de Kief, ma mère y vit, mon père est mort.
Ma mère a neuf vaillants garçons : je l'ai quittée
Pour suivre mon mari dans son pays, au bord
De la mer où, depuis trois ans, je suis restée !

« L'ennui nous prit loin d'elle et nous allions la voir,
Confiants, sans penser aux obstacles contraires. »
Il écoutait, tremblant, pâle de désespoir...
Il s'écria soudain : « O mes frères, mes frères,

« L'homme mort de nos mains, l'enfant dans l'eau jeté,
C'est l'époux, c'est l'enfant de notre sœur chérie
Et la femme aujourd'hui prise en captivité,
C'est elle, notre sœur, dont le cœur saigne et crie !

« De ce jour de malheur, chère sœur, ne dis rien :
O ma sœur, que toujours l'ignore notre mère !
Nous te remarierons et te donnerons bien
Une autre dot, plus riche encor que la première ! »

Mais elle répondit avec les pleurs aux yeux :
« Si riche soit la dot que vous m'aurez servie,
Où sera mon trésor entre tous précieux ?...
Ah ! vous ne rendrez pas mon époux à la vie ! »

LA VISITE DES TATARS

Pourquoi ces vêtements de deuil et cet air sombre,
Hetman ? — J'eus cette nuit des visiteurs : dans l'ombre,
Les Tatars sont venus. Ils ont en un moment
D'abord tué ma mère et pris ma femme ensuite...
Sellez mon cheval noir... et vite à leur poursuite !
Que j'enlève ma mie au démon musulman !

Les Tatars ont fait halte au milieu de la plaine ;
C'est l'heure où, sur le feu, bout la chaudière pleine ;
Les chevaux broutent l'herbe, et le maître du camp,
Le seigneur mécréant qui porte haut la tête
Se pavane à côté de sa belle conquête,
Dont la main s'abandonne à la main du brigand.

« Ma mie, éloigne-toi. Je le tuerai, de rage ! »
— « Ah ! si tu le manquais, ami, mon esclavage
Deviendrait bien plus rude encore qu'aujourd'hui ! »
... Allons, mon cheval noir, reprenons notre route.
Toi, belle, tu n'es plus mon épouse, sans doute ;
Je t'aimerai pourtant toujours... reste avec lui !

**LA MÈRE CAPTIVE CHEZ SA FILLE DEVENUE
TURQUE**

Pourquoi n'avez-vous pas veillé, gens du village ?
Poutquoi, vous, coqs, pourquoi n'avez-vous pas chanté ?
Les Turcs sont là, les Turcs mettent tout au pillage ;
Nos hommes avec eux vont en captivité.

Un Tatar en partage obtint sa belle-mère.
Liée à son cheval, il la traîne aux fourrés,
Où son sang qui ruisselle emplit toute l'ornière ;
Les voraces corbeaux s'y sont désaltérés.

« Salut, ô dame turque, ô dame que l'on vante !
Nous amenons pour toi du pays étranger
Une esclave de choix ; prends-la pour ta servante,
Donne-lui du travail, et sans la ménager.

« Qu'elle ait en même temps à faire triple ouvrage :
Avec la main filer le lin de son fuseau,

Avec ses yeux garder les moutons au pacage,
Avec ses pieds bercer notre enfant au berceau. »

Or après quelque temps, la captive chrétienne
Tout en berçant l'enfant chantait pour l'endormir :
« Fils de ma fille, dors, ta lignée est la mienne. »
La dame turque entend, bondit, se sent frémir :

« Que dis-tu là ? Comment m'as-tu donc reconnue ? »
— « L'autre jour, te mettant au bain, soudain je vois
Une marque de feu sur ta poitrine nue,
Signe que je touchai si souvent autrefois. »

— « O ma mère, c'est toi, toi que j'ai tant pleurée !
Quel hasard te révèle à mes regards surpris ?
Toi, par ces haillons vils ainsi déshonorée !
Quitte-les, revêts-toi d'une robe de prix.

« Désormais près de nous, tu vivras en maîtresse,
Avec noble parure et riches ornements. »

— « Laisse-moi mes haillons, j'aime mieux ma dé-
[tresse,
Que ton luxe, ton or et tes beaux vêtements. »

GRÉGOIRE

« Ne va pas, la nuit, à leurs jeux, Grégoire ;
Elles sont vraiment sorcières, crois-moi !
Prends garde à la fille à prunelle noire
Ou bien le malheur tombera sur toi. »

Grégoire, ah ! Grégoire !

Dimanche la fille arracha la plante,
Elle la plongea dans l'eau le lundi ;
Le mardi, servit la boisson bouillante ;
Voilà l'homme mort dès le mercredi.

Ah ! pauvre Grégoire !

Jeudi, du dernier linceul on l'habille ;
Vendredi, sous l'herbe on le met pourrir ;
Samedi, la mère a battu sa fille ;
« Maudite, pourquoi l'as-tu fait mourir ? »

Ah ! pauvre Grégoire !

— « Quelle déraison, ma mère, est la vôtre !
Il en trompait deux, je l'ai châtié !
Nous ne l'atrons pas, ni l'une ni l'autre ;
A la terre humide il est marié !

« Ah ! traître Grégoire !

« Oui, je t'ai payé selon ton mérite :
Des planches, un trou sans air et sans jour...
Leçon pour ceux dont la langue hypocrite
A deux filles offre un menteur amour !

« Ah ! traître Grégoire ! »

LE FRÈRE QUI VEND SA SŒUR

Un homme s'appelait André. Dans sa maison,
Il n'avait que sa sœur, la petite Marie ;

Il la vendit au Turc, sans pitié ni raison,
Pour sept cents pièces d'or, plus un lot de soierie.

André, marché conclu, dans sa maison rentra,
Puis il dit à sa sœur d'un ton sans répartie :

« Le Turc, le premier Turc qui se présentera
Sera ton fiancé, tiens-toi pour avertie. »

En cousant ou brodant, la sœur, le cœur serré,
De temps en temps tournait les yeux vers la fenêtre :

« Il faut pour ta maison une servante, André,
Car, demain, des maçons j'irai trouver le maître.

« Sur le bord du Danube est leur chantier, là-bas ;
Je me ferai murer dans le mur qu'ils bâtissent.. »

— Mais arri vent bientôt les Turcs. Avec fracas
Ils entrent dans la cour où leurs cris retentissent.

Droits sur les étriers, tous clament à la fois :
« Sors, petite Marie, et viens ouvrir la porte. »

Ils l'appellent en vain, elle est sourde à leurs voix ;
Au lieu d'elle, paraît une servante accorte.

Elle franchit le seuil, s'avance ; la voici
Qui, près des cavaliers, se tient tête baissée...

« Ce n'est point là Marie, et que veut celle-ci,
Avec cette couronne ? Est-ce une fiancée ?

« Écoute, frère André, montre-toi vite et sors.
N'as-tu pas mérité la corde pour te pendre ?

« Il n'est pas suffisant d'empocher nos trésors :
Amène-nous ta sœur qu'il t'a plu de nous vendre. »

— « Rendez-vous sur le bord du Danube : à coup sûr
Ma sœur est là ; sans quoi je vous l'aurais livrée.

« Vous verrez des maçons qui bâtissent un mur ;
Demandez-leur de l'en tirer : ils l'ont murée ! »

LA FEMME DU BRIGAND.

Femme, quel boïar t'a donc épousée ?
— Sellant son cheval dès que le jour fuit,
Pour le brigandage il part à minuit
Et revient à l'aube, avec la rosée.

« Allons, lève-toi, belle au sourcil noir
Et de l'enclos vite ouvre-moi la porte !
Sais-tu quel butin aujourd'hui j'apporte ?
Neuf vaillants chevaux !.. belle, viens les voir. »

Lui, le fier brigand, monte le dixième.
« Femme, va laver ce linge au ruisseau ;
Sans le déployer plonge-le dans l'eau,
Car la peur pourrait rendre ton front blême. »

C'est une chemise, oh ! rouge de sang !
Les yeux voilés, pâle et perdant haleine,
Les cheveux dressés sur son front, à peine,
A peine elle peut dire en frémissant :

« Ah ! mon cher époux, je te suis soumise,
Mais dois-je te voir meurtrier ainsi ?..
Sous tes coups mon frère est mort, car voici
— Je la reconnais — sa fine chemise ! »

— « Sa tête serait encor sur son cou
S'il s'était montré quelque peu plus sage :
N'aurait-il pas dû me livrer passage ?..
Il ne valait pas, du reste, un licou ! »

LA SŒUR EMPOISONNEUSE

Pourquoi tous ces copeaux sur le feu, jeune fille ?
De quel mets délicat presses-tu la cuisson ?
Dans le vase bouillant sur la flamme qui brille,
Des serpents venimeux distillent leur poison.

Et pour qui ce breuvage apprêté par sa haine ?
— Pour son frère. Elle va le trouver dans la cour,
De son cheval s'approche et tend la coupe pleine :
« Bois, frère. » — « Bois d'abord, puis ce sera mon tour. »

— « Non, bois : je ne suis pas à boire la dernière ;
Déjà, tout en versant, je bus à ta santé. »
Mais une goutte alors, tombant sur la crinière
Du cheval, la brûla... le piège est éventé.

Le jeune cavalier d'un bond s'élance à terre,
Prend son sabre, à la fille il tranche net le cou :
« Non, tu n'es pas ma sœur, la fille de mon père ;
Tu n'es rien qu'un serpent venu je ne sais d'où. »

Apportez à milliers des fagots sans attendre ;
Dressez-les en amas au milieu de la cour ;
Que, de ce corps, le feu ne laisse qu'une cendre ;
Que le vent la balaie et la sème alentour !..

Bientôt le corps n'est plus que poussière fumante,
La bise la disperse au loin... tel est le sort
De la fille au front blanc : mais nul ne se lamente,
Le frère n'a permis ni pleurs ni chants de mort.

LE CONSEIL DU CORBEAU

Sur le steppe roule une épaisse brume.
Un fier cavalier chevauche à travers
Le brouillard rampant sur les gazons verts
Et fait halte au pied du tertre qui fume.

« Pourquoi, ce matin, tertre, es-tu voilé,
Toi qu'on voit toujours brillant et superbe ? »
— « Cosaque aux yeux noirs, c'est que sur mon herbe
Le sang, le sang rouge à flots a coulé... »

Les corps des guerriers gisent dans la plaine :
Une mère en pleurs par le vaste champ
Erre, maudissant sa vie et cherchant
Le corps de son fils : sa recherche est vaine.

Un corbeau, perché sur le roc noirci,
Croasse près d'elle en hochant la tête :
« Je connais ton fils, ô mère inquiète ;
Je mange son corps tous les jours ici.

« J'ai tiré les yeux du fond de l'orbite,
J'ai tiré le cœur du fond du sein blanc...
Va-t'en, vieille mère au pas chancelant,
Retourne au logis, femme, va-t'en vite.

« Emporte en ta main du sable menu
Que tu sèmeras dans ta cour : à peine
Il aura germé, fleuri, porté graine,
Tu verras ton fils chez toi revenu ! »

LE CAPTIF DANS LA TOUR

Alouette de mai, sur la branche fleurie
Tiens-toi perchée et chante une chanson d'amour...
— Le jeune homme est assis, prisonnier dans la tour ;
Il écrit à son père, à sa mère chérie :

« Mon père, écoutez-moi, seigneur compatissant,
Et vous, dame au cœur tendre, ô ma mère, ma mère !
Rachetez le captif qui souffre peine amère,
Délivrez votre fils, le sang de votre sang. »

Mais le père dit non, même la mère, et toute
La famille refuse : « Ah ! dans notre maison,
Nous n'avons jamais eu de coureur de grand'route ;
Qu'il reste, celui-là, qu'il reste en sa prison ! »

Alouette de mai, sur la verte ramée
Tiens-toi perchée et chante une chanson d'amour...
— Le jeune homme est encor prisonnier dans la tour ;
Il écrit de nouveau, c'est à sa bien-aimée :

« Belle fille, vers qui vont mes regrets constants,
Ma douce fiancée, ô mon âme et ma vie,
Rachète-moi, rends-moi la liberté ravie... »
La jeune fille a lu, puis, sans perdre de temps :

« Mes servantes, allons, empressez-vous, dit-elle,
Vous, ma mère, apportez bien vite ma clef d'or
Et, pour me racheter mon fiancé fidèle,
Dans mes coffres de fer prenez tout mon trésor ! »

L'ÂME DU MORT

A son désespoir il succombe ;
Le beau jeune homme est mort d'amour
Et voici qu'une rose, un jour,
Fleurit vermeille sur sa tombe.

Une jeune fille en passant
S'écrie : « Ah ! quelle belle rose ! »
Elle cueille la fleur, éclore
Sur le corps à ses pieds gisant.

— « Quelle rose je viens de prendre,
Mère, sur le tombeau là-bas !
De plus belle, je n'en sais pas,
Et quel parfum subtil et tendre ! »

— « Hélas ! ce n'est pas une fleur,
Ma fille, c'est une âme, l'âme
Du jeune homme au cœur plein de flamme,
Mort d'amour et de grand'douleur. »

LA FILLE NOYÉE

La belle fille tombe et disparaît sous l'onde.
Trois jeunes gens sont là, s'agitant sur le bord :
« Secourons-la, » dit l'un. L'autre : « Sondons d'abord
L'eau du lac, pour savoir combien elle est profonde. »

Le plus jeune des trois ne dit mot ; mais voici
Que de son cheval bai dans le lac il s'élance.
Il nage... vains efforts ! inutile vaillance !
Le beau garçon fléchit, cède et se noie aussi.

« O mon beau cheval bai, compagnon de voyage,
Rentre seul au logis ; de mon sort ne dis rien
A mon père ; à ma mère, hélas ! cache-le bien ;
Dis-leur que me retient au loin mon mariage.

« Triste hymen ! pour l'église on a le fond de l'eau ;
Les poissons, pour témoins de la fête brillante ;
Pour jeane mariée aimable et souriante,
Un cadavre glacé : voilà quel est mon lot. »

LA MÉCHANTE BELLE-MÈRE

La mère se lève à l'aurore
Et sa bru s'éveille à sa voix :
« Les bœufs brament, tu dors encore !
Vite, mène les veaux au bois ! »

Sa belle-fille à la pâture
S'en va conduisant les veaux roux.
Ce jour même, par aventure,
Revient de loin son cher époux.

Il l'aperçoit de quatre lieues :
« Est-ce un coucou là-bas passant,
Près du bois dans les brumes bleues ?
Ou ma mie et ses veaux paissant ? »

Il arrive en sa cour et crie :
« Attendez mes meilleurs chevaux,
Pour chercher ma femme chérie
Qui dans le bois garde les veaux. »

Il part ; bientôt tous deux reviennent ;
La mère est là qui les attend
Sur le seuil même et ses mains tiennent
Deux verres pleins qu'elle leur tend.

L'un est pour sa bru qu'elle abhorre,
L'autre pour son fils bien-aimé ;
Ici, la funeste ellébore ;
Là, le romarin parfumé.

Hélas ! tous deux ont par méprise
Bu l'ellébore : en un moment
Leur sang froidit, leur cœur se brise ;
Ils tombent raides, lourdement.

« O Seigneur, à deux créatures
J'ai versé le poison mortel !
Où donc placer leurs sépultures ?
Elle au dehors, lui sous l'autel. »

Dans l'église, on mit sur la bière
De l'homme un platane argenté ;
Sur l'autre fosse, au cimetière,
C'est un tilleul qui fut planté.

Le platane, ô merveille ! passe
A travers le mur impuissant,
Atteint le tilleul et l'embrasse
De son branchage caressant.

LA CHANCE

Il s'assit et but l'eau-de-vie
Et son cœur s'abreuva d'ennui :
Hey !

C'est qu'en aucun jour de sa vie
Le bonheur ne brilla pour lui.

Un mauvais sort le fit-il naître ?
Est-ce malechance ? Il y a
Hey !

Quelque sortilège peut-être
De l'aubergiste Nastia.

Oui, que lui versa-t-elle à boire,
Que lui servit-elle à manger,
Hey !
Pour qu'il voie en son humeur noire
Souci partout, partout danger ?...

Le voilà qui se met en route
Pour chercher un meilleur destin.

Hëï !

Il rencontre un vieillard : « Ecoute,
Guide mon esprit incertain,

« Bon vieillard, où donc m'en irai-je
Pour trouver ma chance ? En quel lieu ?

Hëï !

A la setche qui nous protège
Ou dans le steppe, au grand ciel bleu ? »

— « Cosaque, ton sort ne t'appelle
Ni dans la plaine ouverte à l'air,

Hëï !

Ni dans la setche maternelle :
Va de ce côté vers la mer. »

Longtemps il marche, vagabonde
A la recherche de son sort,

Hëï !

Atteint la mer ; dans l'eau profonde
Il tombe, hélas ! en mal de mort.

Avec son mouchoir qu'il agite
Il fait signe qu'il va périr ;

Hëï !

Personne ne quitte son gîte,
Pas un ne vient le secourir.

Or, cruche en main, sa mère arrive,
Aperçoit son fils se noyant,

Hey !

Puis voit des pêcheurs sur la rive ;
Elle les appelle en priant.

« Pêcheurs, amis, ma peine est grande !
Secourez mon enfant si cher !

Hey !

De grâce je vous le demande,
Jetez vos filets dans la mer.

« Pêcheurs, amis, qu'il soit en vie
Ou qu'il soit mort, vous recevrez

Hey !

Tout, tout ce que j'ai d'eau-de-vie,
Si des flots vous le retirez.

« Pêcheurs, amis, moi, pauvre mère,
Je vous promets un ducat d'or

Hey !

Si vous tirez de l'onde amère
Mon fils ; que je le voie encor !

« Pêcheurs, amis, allons ! courage !

Vous aurez des sous en monceau,

Hey !

Si vous l'amenez au rivage...

Ah ! voyez-le, comme il est beau ! »

Le Cosaque git sur le sable ;

De sa bouche un filet d'eau sort

Hey !

Et, tourterelle inconsolable,

Sa mère, hélas ! pleure son sort.

L'INFANTICIDE

Souffle, rude vent, de la cime altière !
Le vieux forgeron pleure ses soucis !
Il n'a plus — sa femme est au cimetière —
Qu'une fille, brune aux épais sourcils.

Une erreur est tôt faite !... Pauvre fille,
Elle a mis au monde un fort beau garçon.
Elle l'emmaillotte en une guenille
Et le jette au fond d'un puits, sans façon.

Elle plante autour des rosiers sauvages,
Puis au vent terrible elle parle ainsi :
« Souffle des ravins, épuise tes rages,
Amasse la nue au ciel obscurci.

« Souffle sur le puits, pousse, entasse, dresse
Décombres, débris, poussière en monceau,
Si bien qu'aux regards vite il disparaisse
Et que nul ne vienne y puiser de l'eau.

« Jamais plus les gens n'en boiront, j'espère,
Grâce à ton secours, âpre et rude vent !
Ils réveilleraient mon petit Ivan
Et raconteraient mon crime à mon père ! »

LA COURONNE

La fillette marche et rêve
Près de l'eau. Soudain et prompt,
Le vent d'un coup d'aile enlève
La couronne de son front.
Il l'emporte, la balance
Sur le fleuve transparent :
Dans le Danube il la lance
Et l'abandonne au courant.

La fillette qui regarde
Voit venir dans les flots verts
Trois poissons : « Que Dieu vous garde !
Rendez-moi ce que je perds.
C'est ma couronne ; je pense
Que vous avez dû la voir. »
— « Oui, mais quelle récompense
De toi pourrons-nous avoir ? »

— « Le premier, je lui destine
De mon doigt l'anneau doré ;
Le mouchoir de toile fine
Dont mon cou blanc s'est paré,
Je le réserve au deuxième ;
Et le dernier de vous trois
Aura la fillette même,
Pareille aux fraises des bois. »

LA MAUVAISE RACINE

A travers la prairie elle s'en alla
La méchante fille ;

Elle arracha une mauvaise racine.

« J'ai arraché la mauvaise racine,
Profonde, profonde en terre.

J'ai lavé la mauvaise racine,
Blanche, toute blanche.

J'ai fait sécher la mauvaise racine,
Sèche, bien sèche.

J'ai broyé la mauvaise racine,
Menue, bien menue.

J'ai accommodé la mauvaise racine,

Je l'ai accommodée et destinée
A mon cruel amoureux.

Sur la nourriture de mon cher frère

Tomba cette mauvaise racine

Et mon frère, le soir,

Commença à se plaindre.
A minuit, mon frère
Appela pour demander le prêtre.
A l'aube, mon frère
Trépassa.
« Enterre-moi, ma sœur,
Entre trois routes,
Celle de Pétersbourg, celle de Moscou
Et celle qui mène à Tver.
Tous ceux qui passeront par là
Prieront Dieu
Et sur toi, ma sœur
Jetteront une malédiction. »

III

KHOROVODS

DANSES — JEUX



LE MILLET SEMÉ

Des jeunes gens forment deux chœurs qui sont en face l'un de l'autre et qui avancent ou reculent alternativement en chantant :

LE 1^{er} CHŒUR COMMENCE :

Nous avons semé, nous avons semé le millet,
O Dido Lado, nous avons semé.

LE 2^e CHŒUR RÉPLIQUE :

Mais nous l'écraserons, l'écraserons,
O Dido Lado, l'écraserons.

1^{er} CHŒUR

Et avec quoi l'écraserez-vous,
O Dido Lado, l'écraserez-vous ?

2^e CHŒUR

Les chevaux nous y mettrons,
O Dido Lado, nous y mettrons.

1^{er} CHŒUR

Mais nous prendrons les chevaux,
O Dido Lado, nous les prendrons.

2^e CHŒUR

Avec quoi les prendrez-vous ?
O Dido Lado, les prendrez-vous ?

1^{er} CHŒUR

Avec une bride de soie,
O Dido Lado, avec une bride.

2^e CHŒUR

Mais nous racheterons les chevaux,
O Dido Lado, nous les racheterons.

1^{er} CHŒUR

Avec quoi les racheterez-vous,
O Dido Lado, les racheterez-vous ?

2^e CHŒUR

Nous donnerons cent roubles,
O Dido Lado, cent roubles.

1^{er} CHŒUR

D'un mille nous ne voulons pas,
O Dido Lado, d'un mille.

2^e CHŒUR

Que voulez-vous donc,
O Dido Lado, que voulez-vous ?

1^{er} CHŒUR

Ce que nous voulons, c'est une jeune fille,
O Dido Lado, c'est une jeune fille.

Une des filles du second chœur passe alors dans le premier.

2^e CHŒUR

Notre groupe a perdu,
O Dido Lado, a perdu.

1^{er} CHŒUR

Notre groupe a gagné,
O Dido Lado, a gagné.

Le jeu finit quand toutes les filles d'un groupe ont passé dans l'autre.

LA RENCONTRE

Le printemps est de retour et avec lui reviennent au village les jeunes gens qui sont allés chercher du travail à la ville pendant l'hiver. Les jeunes filles s'en vont dans la prairie, elles y *rencontrent* les nouveaux arrivés. Il se forme une ronde qui tourne autour d'un jeune couple en chantant :

Par une rue vient un jeune homme,
Par une autre une belle jeune fille.
Ils s'approchent l'un de l'autre,
Se font un profond salut
Et ainsi parle le brave jeune homme :
« Comment te portes-tu, ô belle jeune fille ? »
La jeune fille répond en souriant :
« Je me porte bien, cher ami ;
Comment t'es-tu porté loin de moi ?
Il y a longtemps que je ne t'ai vu,
Longtemps que nous nous sommes quittés ! »

LE REGRET DES JEUNES FEMMES

(Khorovod de printemps)

Les belles jeunes filles sont sorties,
Ont franchi les portes pour s'éloigner.
Elles ont emporté avec elles un rossignol
Et ont mis le rossignol sur l'herbe,
Sur la terre gazonnée, sur les fleurs bleues.
Le rossignol éclatera en chansons
Et les belles jeunes filles commenceront à danser ;
Mais les jeunes femmes verseront des pleurs :
« Amusez-vous, ô vous, belles filles,
Pendant que vous êtes encore en liberté
Dans la maison d'un père,
Pendant que vous vivez encore à votre gré
Dans la maison d'une mère ! »

A TSARGRAD

J'irai, j'irai,
J'irai à Tsargrad ;
Je renverserai, je renverserai,
Avec ma lance je renverserai la muraille ;
Je roulerai, je roulerai,
Un baril de trésors je roulerai ;
Je le donnerai, je le donnerai
A mon dur beau-père.
Sois bienveillant, sois bienveillant,
Pareil à mon cher père.

J'irai, j'irai,
J'irai à Tsargrad ;
Je renverserai, je renverserai,
Avec ma lance je renverserai la muraille ;
J'apporterai, j'apporterai,
Une pelisse de peau de renard j'apporterai ;

Je la donnerai, je la donnerai
A ma dure belle-mère :
Sois bienveillante, sois bienveillante,
Pareille à ma chère mère.

Ce chant de Khorovod de printemps est antérieur à l'époque où Tsargrad (Bysance), dont il parle en termes hostiles, devint la capitale vénérée des Slaves convertis (1).

(1) Ralston.

LA HAIE ENTRELACÉE

Les danseurs se tiennent debout en ligne, par couple, en enlaçant leurs mains. Les chefs du chœur commencent à chanter, et tous continuent :

Enlace-toi, ô haie, enlace-toi !

Replie-toi, ô tuyau d'or !

Enroule-toi, ô damas qui fais froufrou !

De derrière les montagnes la jeune fille a chassé les ca-

Viens à la maison, petit canard, [nards ;

Viens à la maison, canard gris...

Alors les premiers en tête lèvent leurs mains jointes et tous passent sous l'arc ainsi formé, tandis qu'on chante :

Délace-toi, ô haie, délace-toi !

Déplie-toi, ô tuyau d'or !

Déroule-toi, ô damas qui fais froufrou !

CHANSON DE DANSE

De ta main accorte,
De ton bras si blanc,
 Oï do lelire,
Vite, ouvre la porte,
Ouvre à ton galant.
De loin il t'apporte
Un message heureux,
 Oï do lelire,
De loin il t'apporte
Son cœur amoureux.

— Comment ouvrirai-je ?
Je ne le peux pas,
 Oï do lelire,
Le vent rude assiège
L'huis avec fracas.
La pluie et la neige

A coups furieux,
Oï do lelire,
La pluie et la neige
Me cinglent les yeux.

LE SOLDAT ET SON CHEVAL

(Chœur pour danser)

Ah ! sur la montagne un pin se dresse,
Ah ! cher Seigneur ! un pin se dresse.

Sous le pin un soldat est étendu,
Ah ! cher Seigneur ! un soldat est étendu.

Sur le soldat un noir coursier se penche,
Ah ! cher Seigneur ! un noir coursier se penche.

Avec son sabot droit il creuse la terre,
Ah ! cher Seigneur ! il creuse la terre.

Il cherche de l'eau pour le soldat son maître,
Ah ! cher Seigneur ! pour le soldat son maître.

« De l'eau, mon cheval, tu n'en trouveras pas,
Ah ! cher Seigneur ! tu n'en trouveras pas.

« De sur la terre le soldat ne se lèvera pas,
Ah ! cher Seigneur ! ne se lèvera pas.

« Galope, mon cheval, par monts et par vaux,
Ah ! cher Seigneur ! par monts et par vaux.

« Par monts et par vaux, galope vers ma maison,
Ah ! cher Seigneur ! galope vers ma maison.

« Là viendra à ta rencontre une dame à cheveux gris,
Ah ! cher Seigneur ! une dame à cheveux gris.

« Cette dame à cheveux gris est ma chère mère,
Ah ! cher Seigneur ! c'est ma chère mère.

« Là viendra à ta rencontre une belle dame,
Ah ! cher Seigneur ! une belle dame.

« La belle dame est ma jeune femme,
Ah ! cher Seigneur ! c'est ma jeune femme.

« Au devant de toi viendront de tout jeunes maîtres,
Ah ! cher Seigneur ! de tout jeunes maîtres.

« Ces tout jeunes maîtres sont mes enfants,
Ah ! cher Seigneur ! ce sont mes enfants.

« Ils t'aborderont en te caressant, mon cheval,
Ah ! cher Seigneur ! en te caressant, mon cheval.

« Ils t'aborderont en te questionnant, mon coursier,
Ah ! cher Seigneur ! en te questionnant, mon coursier.

« Ne dis pas, mon coursier, que je suis gisant dans mon
Ah ! cher Seigneur ! gisant dans mon sang. [sang,

« Dis-leur que dans ma troupe je sers, ô noir cheval,
Ah ! cher Seigneur ! je sers, ô noir cheval.

« Dans ma troupe je sers, je gagne mon avancement,
Ah ! cher Seigneur ! je gagne mon avancement. »

C'est sa mort qu'il gagne, le soldat sous le pin,
Ah ! cher Seigneur ! le soldat sous le pin !

LA MÉSANGE ET LE BOUVREUIL

Un jeune garçon qui représente le Bouvreuil marche à l'intérieur du Khorovod, cherchant une fiancée parmi les jeunes filles qui chantent en dansant :

Au-delà de la mer vivait la Mésange ; sa condition
N'était pas somptueuse : elle brassait la bière,
Achetait le malt, empruntait le houblon.
Le Merle brassait, l'Aigle gris distillait.
« Accordez-nous, Seigneur, de bien brasser la bière,
Bien brasser la bière et distiller l'eau-de-vie.
Nous inviterons comme convives les petits oiseaux. »

La veuve Chouette vint sans être invitée.
Comme le Bouvreuil allait par les couloirs,
La Chouette lui caressait les plumes de la tête
Et les oiseaux se mirent à dire :
« Cher Bouvreuil, pourquoi ne t'es-tu pas marié ? »
— « Je me marierais volontiers, si je trouvais une fiancée.

Prendre la Linotte ? elle est ma mère.
Prendre la Mésange ? elle est ma sœur.
Prendre la Pie ? elle jacasse tant !
Là, au-delà de l'eau, vit la Caille ;
Elle n'est ni ma mère ni ma tante,
C'est elle que j'aime et veux épouser.

On dit que ce chant remonte à l'époque d'Ivan-lé-Terrible et qu'il fut alors interdit à cause de certaines allusions à la vie d'un boïar influent (1)

(1) Ralston.

LE BANC DE CHÊNE

Une jeune fille s'assoit, triste et soucieuse, au milieu d'un cercle de jeunes gens qui, se tenant par la main, tournent autour d'elle en chantant :

Au bord de la rivière,
Il y a un banc de chêne,
Une planche de chêne.
Sur ce banc de chêne
Est assise une belle jeune Suédoise,
Avec sa pelisse bleue
Et sa ceinture de soie.

Plusieurs des jeunes gens quittent le cercle et viennent lever les mains sur elle. On chante :

Il est venu des dragons,
Jeunes cavaliers ;
Ils ont fait prisonnière la Suédoise,

L'ont mise dans une voiture,
L'ont menée sur les bords de la Moskowa.

La prisonnière se prend à pleurer ; quelques garçons la consolent ;
d'autres commencent une musique joyeuse et le reste danse avec
entrain :

La Suédoise s'est mise à pleurer piteusement,
Mais les dragons la consolent ;
Ils battent du tambour,
Jouent du fifre.

La gaité se communique à la prisonnière qui, oubliant ses chagrins, va
se joindre aux danseurs, et le chœur chante :

La Suédoise est devenue gaie,
Elle a commencé à danser
Et ayant dansé, s'est inclinée profondément.
Très bien ! Vous, dragons,
Vous savez comment prendre une Suédoise ;
Pour consoler une Suédoise, il n'est que vous !

Ce chant remonte évidemment à l'époque de la guerre entre *Pierre-le-Grand* et *Charles XII*.

L'AMOUR DE LA FEMME

Un jeune homme et une jeune fille (ou plutôt deux filles dont l'une est coiffée d'un chapeau d'homme) se placent au milieu de la ronde. Ils représentent le mari et la femme :

Femme, je m'en vais
Me promener au bazar...
Femme, ma petite femme,
Tu as le cœur dur.
Femme, je veux t'acheter
De la mousseline, pour une manche...
Femme, ma petite femme,
Tu as le cœur dur.

Vois, femme, voici
La mousseline pour une manche.

La femme ne veut même pas jeter les yeux sur le cadeau que lui offre son mari ; il insiste, elle le lui arrache des mains et le jette à terre. On chante :

Bonnes gens, voyez !
Elle n'aime pas du tout son mari.
Elle n'est jamais d'accord avec lui,
Jamais ne se courbe devant lui,
Elle s'en détourne.

Le mari achète ensuite un anneau d'or, mais il n'est pas mieux accueilli que la première fois. Il reprend :

Femme, je veux aller,
Je veux aller au bazar,
Femme, je veux t'acheter
Une cravache de soie...

Il apporte son nouveau cadeau :

Voilà, femme, voilà
Un nouveau cadeau.

La femme le regarde avec tendresse ; il lui donne un coup de cravache ; elle s'incline profondément, puis l'embrasse. On chante :

Voyez, bonnes gens,
Comme elle aime bien son maître.
Elle est toujours d'accord avec lui.
Toujours se courbe devant lui,
Elle l'embrasse.

Et le mari chante pour conclure :

Femme, ma petite femme,
Tu as le cœur tendre.

LE DON IVANOVITCH

Ce *jeu dansant* se rapporte à la tradition suivant laquelle le Don est fils du lac Ivan. — On forme une ronde autour de laquelle marche celui qui représente Don Ivanovitch et l'on chante :

A présent notre jeune homme
Est venu le long de la rue jusqu'au bout ;

Ah ! Don ! notre Don !

Don, fils d'Ivan !

Ils ont appelé le jeune homme,

Ils ont appelé le hardi jeune homme ;

Ah ! Don ! notre Don !

Don, fils d'Ivan !

Pour festoyer au banquet,

Pour s'asseoir dans l'assemblée,

Pour prendre part à nos jeux ;

Ah ! Don ! notre Don !

Don, fils d'Ivan !

Le chant et le jeu se confondent ensuite avec le jeu suivant : *le bonnet mourman*.

LE BONNET MOURMAN

Un *Pan* (1) ivre s'avance en titubant, suivi d'une jeune demoiselle. Son bonnet tombe, il ordonne à la demoiselle de le ramasser. On chante :

De chez le prince est venu un Pan ivre,
Il a laissé tomber son bonnet *mourman* ;
A la jeune *Panya* le Pan a crié :
Viens ici, viens ici, ô jeune *Panya* ;
Ramasse, ramasse mon bonnet *mourman*.

La demoiselle répond avec fierté :

Moi, seigneur, je ne suis pas votre servante,
Je suis la servante de mon père
Et de ma mère.

On chante :

De chez le prince est venu un Pan ivre ;

(1) *Pan*, monsieur, seigneur. — *Panya*, demoiselle, dame.

Il a laissé tomber son bonnet *mourman*.
A sa jeune dame le Pan a crié :
Viens ici, viens ici, ma jeune femme,
Ramasse, ramasse mon bonnet mourman de zibeline.

Dans l'intervalle, la demoiselle est devenue sa femme. Aussi s'empresse-t-elle d'obéir en répondant humblement :

Seigneur, je suis votre servante,
Je ramasserai votre bonnet mourman de zibeline
Et je le poserai sur votre vaillante tête.

LA BIÈRE BRASSÉE

En Russie, septembre est le premier mois de la saison triste : *Morose comme septembre*, dit-on. Et encore : *La tristesse de septembre l'a saisi ; il a des idées de septembre*. Alors commencent les jeux d'automne, tels que celui-ci :

Les plus jeunes femmes du village, suivies d'une foule joyeuse, s'en vont de chaumière en chaumière offrir du *braga* (1) d'abord aux vieillards, puis aux jeunes gens. Les femmes simulent l'ivresse, tout en chantant :

Sur la colline nous avons brassé la bière,
Mon Lado, Lado, nous avons brassé la bière.
Pour cette bière nous nous assemblerons,
A cause de cette bière nous nous séparerons,
Cette bière nous fera fléchir les genoux en dansant,
Cette bière nous fera coucher pour dormir,
Pour cette bière nous nous lèverons encore,
A cause de cette bière nous battons des mains,
Avec cette bière nous deviendrons ivres
Et à cause de cette bière nous nous mettrons tous en queue
[relle !

(1) Bière de millet.

RONDE

Le gazon tend sous le bois sombre,
Holi holi héli ouli,
Le gazon tend sous le bois sombre
Son vert tapis mol et soyeux.

Lentement s'y promène à l'ombre,
Holi holi héli ouli,
Jouant du violon à l'ombre,
Un Cosaque jeune et joyeux.

S'il joue ainsi sous les charmilles,
Holi holi héli ouli,
S'il joue ainsi sous les charmilles,
C'est qu'en son cœur brûle un désir.

Il veut trouver parmi les filles,
Holi holi héli ouli,
Il veut trouver parmi les filles
Une fiancée à choisir.

Une fillette se présente,
Holi holi héli ouli,
Une fillette se présente,
Svelte, blanche, au regard baissé.

« O jeune fille si plaisante,
Holi holi héli ouli,
O jeune fille si plaisante,
Me veux-tu pour ton fiancé ?

« Si tu refuses, prends bien garde,
Holi holi héli ouli,
Si tu refuses, prends bien garde ;
Va, tu te souviendras de moi. »

— « Attends donc, pour ma sauvegarde,
Holi holi héli ouli,
Attends donc, pour ma sauvegarde,
Que je m'informe un peu de toi.

« Ah ! dites-moi, chère voisine,
Holi holi héli ouli,
Ah ! dites-moi, chère voisine,
Puis-je en faire mon favori ? »

— « Il a bon cœur et bonne mine,
Holi holi héli ouli,
Il a bon cœur et bonne mine :
Prends-le sans crainte pour mari. »

The first of these is the
 fact that the book is
 written in a very simple
 and direct style.

The second is the fact
 that the book is written
 in a very simple and
 direct style.

The third is the fact
 that the book is written
 in a very simple and
 direct style.

The fourth is the fact
 that the book is written
 in a very simple and
 direct style.

The fifth is the fact
 that the book is written
 in a very simple and
 direct style.

The sixth is the fact
 that the book is written
 in a very simple and
 direct style.

The seventh is the fact
 that the book is written
 in a very simple and
 direct style.

The eighth is the fact
 that the book is written
 in a very simple and
 direct style.

IV
L'AMOUR
ET LE MARIAGE

THE
OF THE



LES DEVINETTES

Une belle jeune fille se promenait dans un jardin ;

Elle cueillait des fleurettes roses, la jeune fille.

Par le chemin vint à passer le fils d'un marchand :

« Dieu t'assiste, ô belle jeune fille !

Dieu t'assiste, toi qui cueilles des fleurettes roses ! »

— « Mille grâces, ô fils de marchand, mille grâces ! »

— « Te proposerai-je des devinettes, ô belle jeune fille ?

Six devinettes pleines de sens, te les proposerai-je ? »

— « Propose, propose, fils de marchand,

Jet'en prie, propose-moi ces six devinettes pleines desens. »

— « Eh bien ! jeune fille, qu'y a-t-il de plus élevé que la

De plus brillant que la lumière ?

[forêt ?

De plus épais que la forêt ?

Qui est-ce qui est sans racines ?

Qui est-ce qui n'est jamais silencieux ?

Qu'est-ce que personne ne peut deviner ? »

— « Je vais répondre, fils de marchand, je vais répondre,
A tes six devinettes pleines de sens je vais répondre :
Plus élevée que la forêt est la lune ;
Plus brillant que la lumière est le rouge soleil ;
Plus épaisses que la forêt sont les étoiles ;
Sans racines est la pierre ;
Jamais silencieuse n'est la mer, ô fils de marchand,
Et la volonté de Dieu, personne ne peut la deviner. »
— « Tu as deviné, ô belle fille, deviné juste,
A toutes les six devinettes pleines de sens tu as répondu.
Aussi est-ce avec moi que tu te marieras,
O jeune fille, tu deviendras la femme du marchand. »

Le printemps est la principale période des chansons d'amour. Le soir venu, dans chaque village de la Petite-Russie, depuis le commencement de mai jusqu'à la fête d'Ivan Koupalo (la Saint-Jean), il se forme des chœurs de garçons et de jeunes filles qui chantent, soit séparément, soit par couplets alternés, des chansons dont le thème est l'amour. Les chœurs se prolongent jusque vers minuit. Ces réunions prennent fin quand la moisson commence, après la fête de Koupalo. Le dernier jour, on cueille des fleurs, des branches de cerisier, etc. on forme des bouquets, des couronnes, qu'on jette finalement dans la rivière.

LES GAGES ÉCHANGÉS

Ce n'est pas un faucon qui vole dans le ciel,
Ce n'est pas un faucon qui écarte ses ailes grises ;
C'est un brave jeune homme qui galope par le chemin.
De ses yeux brillants coulent des pleurs amers.

Il est parti de sa maison,
Suivant le bassin où coule

Dans toute sa beauté notre mère Volga.

Il a quitté la belle jeune fille

En lui laissant pour gage

Une riche bague à diamant,

Et il a reçu d'elle en retour

Un anneau d'or pour engagement.

Tout en échangeant ces cadeaux, il disait :

« Ne m'oublie pas, ô chère amie,

Ne m'oublie pas, ô compagne bien-aimée !

Souvent, souvent, regarde ma bague ;

Souvent, souvent, j'embrasserai ton anneau,

Je le presserai sur mon cœur palpitant,

Fidèle à ton souvenir, chère amie.
Si jamais je pense à un autre amour,
L'anneau d'or se brisera ;
Et toi, si tu choisis un autre fiancé,
Le diamant de la bague se détachera. »

LES PRÉFÉRENCES DE KVEKLUNKA

Kveklunka tresse une guirlande
De fleurs, en plein azur du ciel,
Sur le mont. Sa mère la mande :
« Viens boire avec moi l'hydromel. »
— « De l'hydromel ? pas une goutte !
Non, je n'en veux pas faire un pas ,
Boire l'hydromel me dégoûte ;
Mais de tresser des fleurs, je ne me lasse pas. »

Kveklunka tresse une guirlande
De belles fleurs sur le coteau.
Samouska, son ami la mande :
« Avec moi viens boire de l'eau. »
— « Quoi ! de l'eau ? Quel plaisir d'en boire
Avec toi ! J'arrive à grands pas ;
Mais, Samouska, tu peux me croire :
Tresser des fleurs sans toi, cela ne me plaît pas. »

LA JEUNE FILLE ET LE COUCOU

Ma vallée aux belles prairies,
Ma vallée à l'aspect riant !...

Sur un arbre aux branches fleuries,
Là, se tient un coucou criant.

« Pauvre coucou qui te lamentes,
Pourquoi crier, crier ainsi ? »

— « Jeune fille qui te tourmentes,
D'où te vient donc ce grand souci ? »

— « A moins, coucou, d'être insensible,
Comment aurais-je un cœur serein ? »

— « Et moi, me serait-il possible
De ne pas crier mon chagrin ? »

— « Le jardin qui fait ma liesse,
Il se dessèche, il se flétrit ! »

— « Il va partir, seul il me laisse,
L'ami que mon cœur tant chérit ! »

EN ATTENDANT LE FIANCÉ

Soleil rouge, va-t'en plus vite et tout entier !
Mais toi, lune, parais, monte dans le ciel sombre,
Brille jusqu'au matin sans voiles, chasse l'ombre
Qui s'étend sur la route et couvre le sentier.

Prête à mon fiancé l'aide de ta lumière
Pour que mon cher Ivan ne puisse s'égarer,
Revenir sur ses pas, longtemps sans guide errer,
Perdu dans la forêt, mouillé dans la rivière.

Gare-le des méchants prêts à fondre sur lui,
Comme des chiens cruels flairant déjà sa piste...
Hélas ! que loin de lui ma vie est lourde et triste
Et que mon cœur est plein d'amertume et d'ennui !

SEULE

O triste nuit d'automne, épaisse, sombre nuit,
Ténèbres par qui sont toutes clartés voilées !
Nuit si noire et si longue aux âmes isolées !...
Pas une étoile même au firmament ne luit.

Et seule en cette nuit d'obscurité profonde !...
— A côté de mon père, en la tombe enfermé,
Ma mère aussi repose... et lui, mon bien-aimé
Ne m'aime plus, hélas ! je suis donc seule au monde !

LE RIVAL RICHE

Pourquoi, ô pigeon, es-tu si triste ?

— Comment, moi, pauvre pigeon, pourrais-je être joyeux ?

La nuit dernière, ma compagne était près de moi,

Elle était près de moi, dormant sur une aile,

Dormant sur une aile, m'embrassant de l'autre,

M'embrassant de l'autre, m'appelant son chéri,

Son cher bien-aimé : « Petit pigeon bleu,

Dors, ne dors pas encore, mon petit pigeon,

Seulement ne me perds pas en dormant, chéri ! »

Le pigeon s'est réveillé, sa compagne était partie !

De toutes parts, il erre, se précipite

Cà-et-là, chez les nobles,

Chez les nobles, les princes, les marchands.

Dans le jardin d'un marchand il a trouvé sa colombe,

Dans le jardin d'un marchand, sous un pommier,

Sous un pommier, blessée gravement d'un trait.

Le fils du marchand avait blessé ma colombe,

L'avait blessée avec une arme d'or.

LE MAUVAIS SONGE

O rudes vents d'Automne, allez
Vers l'Orient, au toit qu'habite
Mon bon ami ; portez-lui vite
Une nouvelle, ô vents ailés !

Dans les ennuis mon cœur se plonge.
J'ai peu dormi, beaucoup rêvé...
O vents, dites-lui comme, en songe,
Un grand malheur m'est arrivé.

Je voyais, triste et soucieuse,
Se rompre à mon doigt l'anneau d'or,
Tomber la pierre précieuse...
Je voyais en mon rêve encor

Se dénouer ma tresse blonde,
Mon nœud rosé se délaçant,
Mon nœud de ruban, cher présent
Du seul ami que j'aie au monde !

AU CHEVET DU BON AMI MALADE

Si Dieu voulait accorder la santé à mon ami,
Ne fût-ce que pour un jour,
Ne fût-ce qu'un jour, une petite heure,
Je voudrais me promener avec mon cher amour,
Marcher sur les gazons moussus,
Cueillir les fleurettes bleues,
Tresser une guirlande pour mon ami
Et la poser sur la tête de mon chéri.
Alors vers la maison le conduisant, contente et joyeuse,
Je dirais : « Mon espoir, mon amour,
Nous resterons tous deux ensemble, ami,
Nous ne nous quitterons, chéri, qu'au jour de la mort,
Quand nous dirons un éternel adieu à la lumière,
Laissant derrière nous le renom
De deux cœurs qui s'aimèrent tendrement
Et moururent ensemble, toujours fidèles ! »

LA FLEUR EFFEUILLÉE

Oh ! quel chagrin ronge mon cœur !
Car un autre a pour fiancée
Celle vers qui va ma pensée
Toujours, malgré son air moqueur.

Hélas ! elle rit de mes peines :
Je ne possède presque rien,
Mais je l'aime tant ! amours vaines,
On choisit l'autre : il a du bien.

A la fontaine transparente,
Où je la connus par malheur,
J'irai, puis cueillant une fleur
Et l'effeuillant sur l'eau courante,

Je verrai l'onde doucement
La lui porter vers sa demeure
Et là, jusqu'à ma dernière heure,
Je resterai dans mon tourment.

LE HOUBLON

Un pied de houblon sur la terre
Se traîne, au jardin, lourdement.

Une fillette chez son père
Sanglote et pleure amèrement.

« Pourquoi laisser ramper ta tige,
Sans l'élever, houblon en fleur ? »

— « Fillette, en ton cœur qui s'afflige,
Pourquoi nourrir cette douleur ? »

« Sans appui, le houblon qui ploie
Ne peut tenir son front dressé. »

— « La jeune fille n'est en joie
Qu'avec un jeune fiancé. »

NEIGE ET TRISTESSE

Comme un voile de blanche toile,
La neige couvre le sol noir
En silence, mais rien ne voile
Mon chagrin que chacun peut voir.

Je sais dans le champ solitaire
Un arbuste : il n'est pas orné
De feuilles penchant vers la terre ;
Il est sec et découronné.

Je lui ressemble, infortunée !
Pour mon bien-aimé que de pleurs
Perdus !.. La nuit et la journée
Ne m'apportent que des douleurs.

Bienheureux celui qui sans cesse
Ferme sa pensée aux amours !
Il ne connaît pas la tristesse
Et sans larmes coulent ses jours !

CONSOLATION

Les petits oiseaux sauvages sont venus volant
D'au-delà de la mer, la mer azurée.

Les petits oiseaux voltigent
A l'entour des buissons, dans la campagne rase :
Chacun a sa compagne et se réjouit dans l'amour.
Seul le brave jeune homme Alexandrushka,
Orphelin privé d'asile en ce monde immense,
Se désole comme un coucou languissant,
Et fond en larmes brûlantes.

Le pauvre garçon n'a pas une amie,
Pas une en ce monde immense, pour lui montrer de
Pas une pour réjouir le cœur de l'orphelin [l'affection,
En lui adressant de douces et tendres paroles.
Ira-t-il par la vaste plaine
Fouler aux pieds ses soucis,
Sa souffrance, ses désirs amers ?
Ses désirs, sa souffrance ne le quitteront pas.
Ira-t-il dans la sombre forêt ?

Son chagrin ne s'envolera pas.

Le cœur du bon jeune homme

Est rongé par le souci.

Il se flétrit, se dessèche dans cet isolement,

Comme un brin d'herbe dans le steppe aride ;

Jamais il ne bénit la lumière du bon Dieu.

Mais la chère Dunya a pris pitié

Du pauvre garçon, de l'orphelin.

Elle a montré de l'affection pour le jeune homme sans

Elle lui a dit des mots de tendresse. [asile,

La belle jeune fille s'est éprise

Du beau garçon Alexandrushka ;

Elle l'a couvert de son voile de soie,

L'a appelé son chéri, son bien-aimé :

Plus de chagrin ! plus de soupirs !

LOIN DU FIANCÉ

Nul roucoulement de colombe
Voltigeant sur la plaine en fleur ;
Pas d'horizon pourpré d'où tombe
Du couchant la chaude lueur.
Dans sa chambrette, en grand'tristesse,
La jeune fille pleure tant !
Elle pense, pense sans cesse
A son fiancé qu'elle attend.

« Mon fiancé, mon âme même,
Ah ! je t'appelle, où que tu sois !... »
Et dans son désespoir suprême,
Les sanglots étouffent sa voix...
« Serait-ce un serpent qui pénètre
Jusqu'à mon cœur envenimé ?
Non ; si je meurs, hélas ! c'est d'être
Si loin, si loin du bien-aimé !

« Je t'aurais vu partir sans larmes
Si je n'eusse aimé tendrement ;
Je ne serais pas en alarmes
Pour un sot et brutal amant.
Ah ! ma douleur ne fut pas feinte,
Mes pleurs coulèrent sans effort :
Sans toi, ma lumière est éteinte,
En toi sont ma vie et ma mort.

« Mon cœur, librement et sans crainte,
Tout d'abord à toi se fia.
Qui nous fiança ? la contrainte ?
Non, l'amour vrai seul nous lia.
Pas de promesse séduisante
Et pas de serment d'avenir ;
Tes regards, ta voix caressante,
C'en fut assez pour nous unir.

« Vois quelle était mon espérance
Et quelle est ma peine aujourd'hui.
Ma joie est morte, et la souffrance
Suit mon bonheur évanoui.
Si je m'afflige et me tourmente,
O mon bien-aimé, c'est pour toi !
Rends donc la paix à ton amante,
Rends-moi mon âme, oh ! rends-la moi ! »

INCONSOLABLE

Pâle est la lueur du jour, bien pâle ;
Personne ne peut voir le soleil.
Triste est la jeune fille, bien triste :
Personne ne peut dire son chagrin,
Ni son cher père, ni sa chère mère,
Ni sa chère sœur, blanche petite colombe !
Triste est la jeune fille, bien triste.
« Ne peux-tu pas trouver une consolation à ta douleur ?
Ne peux-tu pas oublier ton cher ami ?
Ni le jour, ni la nuit,
Le matin ni le soir, tu ne peux donc te ranimer ? »
Alors la jeune fille répondit dans son chagrin :
« J'oublierai mon bon ami,
Quand mes pieds rapides auront faibli sous moi,
Qu'à mes côtés mes mains seront tombées sans force ;
Alors que mes yeux seront remplis de cendre
Et que les planches du cercueil enfermeront mon sein
[blanc ! »

LE GALANT TROMPEUR

Bois de chênes, cher bois de chênes,
O mon vert bois de chênes !
Pourquoi gémir de si bonne heure,
Laisser pendre tes branches ?
De ton massif, ô bois de chênes,
Tous les oiseaux se sont-ils envolés ?

Un oiseau reste encore,
Le coucou si triste ;
Nuit et jour jetant sa plainte,
Il n'est jamais en paix.
Du faucon errant
Le coucou se plaint.
Il a brisé son nid chaud,
Dispersé ses petits,
Ses chers petits coucous.

Dans sa chambre haute
Une belle jeune fille est assise ;

A la fenêtre, elle pleure
Comme le ruisseau coule ;
Comme la source sourd, elle sanglote.
Du jeune homme voyageur
La jeune fille se plaint.
De la maison de ses père et mère
Il l'a attirée par leurre,
Dans une maison étrangère, éloignée,
Etrangère, éloignée, inconnue,
Il l'a attirée par leurre et maintenant
Il voudrait bien la laisser de côté.

LE CRI DE L'AIGLE

L'aigle criait planant au-dessus du flot noir :
« Triste sort d'être pauvre et d'aimer sans espoir ! »

Le malheur jusqu'au bout me tiendra dans sa serre ;
Ma mère m'enfanta dans un jour de misère.

Non, ce n'est pas dans l'or, dont le riche est gorgé,
Qu'est le bonheur : il est dans l'amour partagé.

Ma vie à l'abandon s'en va ; ma destinée
Est maudite de Dieu, maudite et condamnée.

Dans le steppe sans but j'erre ; au loin mon regard
Se perd, mais n'aperçoit ma belle nulle part.

Quand je songe aux doux mots d'amour que sur sa bouche
J'ai recueillis, je pleure, inconsolé, farouche...

Ouvrez-vous, creusez-vous, ô flots noirs de la mer,
Que je me précipite en votre gouffre amer !

LA MORT DE LA BIEN-AIMÉE

De sous la pierre, la pierre blanche,
Ce n'est pas le feu qui brûle ni la poix qui bout.
Mais c'est le cœur d'un jeune homme qui est brûlant.
Ce n'est pas pour son cher père ni pour sa chère mère,
Ni pour une jeune femme aimée,
Que se consume le cœur du jeune homme ;
C'est pour une fille bien-aimée,
Pour celle qui fut dès longtemps son amour.

« Il m'est arrivé de vagues nouvelles,
Que la belle fille était malade,
Bientôt a suivi une lettre,
Que la belle fille était morte.
Je vais entrer tristement à l'écurie,
Faire sortir mon bon, mon meilleur cheval,
Accourir à l'église de Dieu,
Attacher mon cheval à côté du clocher,
Frapper du pied la terre :

Ouvre-toi, notre mère, ô terre humide !
Séparez-vous en éclats, vous, planches du cercueil !

Replie-toi, ô brocard d'or !
Réveille-toi, réveille-toi, ô belle jeune fille,
O belle jeune fille, mes anciennes amours ! »

CONFIDENCE AU ROSSIGNOL

Rossignol dont la voix pure
Sait nous enchanter,
Dans quel abri de verdure
Iras-tu chanter ?

Comment, avec mon cœur tendre
Et si soucieux,
Rossignol, la nuit t'entendre
Sans pleurs dans les yeux ?

Parcours tous les coins du monde,
Tu ne pourras voir
Une douleur plus profonde
Que mon désespoir.

Car depuis que s'est brisée
Soudain, dans la nuit,
La bague à mon doigt passée,
Mon ami me fuit !

DÉPART POUR LA GUERRE

Le Cosaque a passé le Don large et tranquille :
La jeune fille, au bord, est debout tristement.

« Adieu, dit-il encore... et maintenant qu'on file,
Mes bons petits chevaux marrons... et lestement ! »

— « Reste ! vois de mes pleurs le ruisseau qui s'épanche ;
Me quittes-tu vraiment, mon bien-aimé, mon cœur. »

— « Sans frotter tes yeux bleus, sans tordre ta main
[blanche,
Attends que je revienne, enfin libre et vainqueur. »

— « Je ne veux rien que toi ; la terre tout entière
Peut périr, que m'importe ! un seul est mon ami. »

— « Le service du Tsar m'appelle à la frontière,
Mon devoir est d'aller combattre l'ennemi. »

— « On le battra sans toi, cher cœur ; je t'en supplie,
Ne va pas à la guerre, oh ! reste, reste ici ! »

— « Que dira-t-on si je recule et si j'oublie
L'ennemi, mon devoir, ma propre gloire aussi ? »

— « Hélas ! quel sacrifice !... eh bien ! pars pour la
[guerre,
Pour un an seulement... mais ton cœur m'oubliera... »

— « T'oublier ? jamais, tant que je serai sur terre,
Tant qu'un souffle de vie, un seul me restera ! »

DÉSESPOIR D'AMOUR

J'irai dehors
Dans les prés verts.
Avec un grand cri retentissant,
Au malheur j'appellerai :
« Venez ici, venez ici,
Vous, bêtes de proie !
Voici une nourriture savoureuse ;
Venez me mettre en lambeaux.
Seulement laissez intact
Mon cœur qui bat
Et portez-le
A mon cher ami.
Ah ! puisse-t-il voir alors
Comme je l'aimais passionnément ! »

MORTE D'AMOUR

Ne veille plus la nuit, cher amour,
Ne tiens plus ton flambeau allumé
Pour m'attendre à l'heure de minuit.
Hélas ! nos beaux jours sont passés,
Le vent d'orage a emporté nos joies
Et les a dispersées par la rase campagne.

Mon père exige,

Ma mère ordonne

Que je me marie avec un autre.

Il n'y a pas deux soleils au firmament,

Il n'y a pas deux lunes au ciel,

Le cœur de la jeune fille ne peut connaître deux amours.

A mon père j'obéirai,

De ma mère j'exécuterai les ordres

Et je me marierai avec un autre,

Avec un autre, avec la mort prématurée ;

C'est avec elle que je me marierai par contrainte.

Alors elle fondit en larmes, la belle jeune fille,
Et tout en pleurant elle s'écria :

« O toi, mon amour, délices de mes yeux,
Je ne serai plus vivante sous la lumière du soleil
Quand tu viendras, ô source de mon espérance !
La femelle du cygne ne connaît pas deux compagnons,
La colombe n'a pas deux amis,
Et moi je ne veux pas de deux amours. »

Elle ne veille plus dans la nuit,
Mais le flambeau brûle encore :
Sur la table est posé un cercueil neut
Et dans le cercueil est gisante la belle jeune fille.

REPROCHES AU BIEN-AIMÉ

Le vent souffle, souffle avec rage ;
Il lance, hurlant au travers,
La pluie en averse d'orage
Sur mon jardin aux recoins verts.

Là s'élève une hutte neuve,
Où demeure une veuve. A l'eau,
La fille accorte de la veuve
Va mener son cheval moreau ;

Son cheval à crinière noire,
Elle le conduit vers l'étang ;
Mais le cheval ne veut pas boire
Et bat la terre à tout instant...

— « D'où te vient conduite pareille,
Bien-aimé, pourquoi sans raison
Seller ton cheval quand on veille ?
Quitter à minuit ta maison ?

Et n'y revenir qu'à l'aurore,
De musiciens escorté,
Parlant haut ?... ton rire sonore
Jusqu'à ma chambrette est porté ! »

— « O belle, si ma voix trop forte
Te gêne, pour avoir la paix,
Il faut planter devant ta porte
Des cerisiers en rangs épais. »

— « Plante-les, toi, si bon te semble,
Divise la cour par moitié ;
Nous n'aurons donc plus rien ensemble
Et se rompra notre amitié. »

— « Quelle erreur, ma mie, est la tienne !
Ne dit-on pas, ô mes amours,
Qu'il faut que, moi, je t'appartienne
Et te possède pour toujours ?

« Qui nous ravira l'un à l'autre ?
Rien, si ce n'est, par le cercueil,
La mère de tous et la nôtre,
La terre humide, au jour du deuil. »

LA FILLE ÉGARÉE

Dans les bois, pensive,
Une belle fille se promenait,
Une belle fille, la chère petite Masha.
Masha recueillait noisettes et champignons.
Avant d'avoir fait sa récolte,
Elle perdit son chemin dans la forêt sombre
Et commença à appeler son cher ami.
« Ahoho ! ahoho ! mon cher ami,
Es-tu trop loin ? Ne veux-tu pas répondre à mon appel ? »
— « Je ne peux pas répondre à ton appel ;
Je suis surveillé,
Surveillé par trois sévères gardiens :
Le premier, c'est le père de ma femme,
Le second, la mère de ma femme ;
Le troisième, ma jeune femme elle-même :
« Nous le trouverons, nous le brûlerons dans le feu,
« Le brûlerons dans le feu, le jetterons dans le courant
[rapide. »

Oh ! toi, surgis, terrible nuit d'orage,
Frappe à mort le père de ma femme !
Perce sa mère de tes traits !

Fais mourir ma jeune femme sous la violence de ta pluie !

Mais épargne, épargne la belle fille,
La belle fille, mes anciennes amours ! »

LE SÉDUCTEUR

Où donc dormirons-nous cette nuit, jeune fille ?

— Là-bas, au pied du pin, tout au milieu du pré.

— Quelle couche aurons-nous sous l'étoile qui brille ?

— Le gazon tendre donne un lit tout préparé.

— Et de quoi nous couvrir dans cette herbe menue ?

— Le dais noir de la nuit tous deux nous couvrira.

— Comment nous éveiller, sitôt l'aube venue ?

— C'est le chant des oiseaux qui nous éveillera.

— Avec quoi, le matin, nous laver le visage ?

Pour nous laver les mains où prendrons-nous de l'eau ?

— La rosée à tes yeux s'offre pour cet usage ;

Moi, je prendrai mes pleurs coulant comme un ruisseau.

— Et de quoi pourrons-nous déjeuner, jeune fille,

Avant que sonne l'heure où je te quitterai ?

— Tu mangeras des fruits cueillis à la ramille ;
J'aurai ma honte, moi, dont je me nourrirai.

— Et maintenant, ma belle, où t'est-il agréable
Que nous allions ? Choisis ; n'importe où, je te suis.

— Toi, maudit séducteur, va-t'en, va-t'en au diable !...
Et moi, dans le bois sombre, infâme, je te fuis !

LE CHOIX DU FIANCÉ

Les paysans russes laissent souvent à leurs filles le choix de leur fiancé (1). Voici une chanson sur ce sujet ; elle est en l'honneur d'un fiancé du nom d'André Polikarpovitch, choisi par Avdotya Nikolaevna.

De son nid,
De son chaud petit nid
Un jeune oiseau s'est envolé.
De la branche d'un poirier
Il s'est envolé dans la campagne rase,
Dans les champs verts et les prés herbeux.
Là, il a arraché dans la racine un brin d'herbe
Et l'a mis de côté ;
Puis il a cueilli, le petit oiseau a cueilli
Une fleur de pavot
Et l'ayant cueillie, il s'en est épris.
Ainsi, hors du *térem*

(1) « Ce droit de choisir leur mari est vainement revendiqué par leurs sœurs des autres pays slaves ». (Ralston).

Hors du beau *térem* élevé,
Beau, élevé et brillant,
Quittant les soins de sa mère,
Est venue la belle jeune fille,
Elle est venue avec empressement,
La douce belle fille Avdotyushka.

Dans la vaste cour
Est venue la douce Avdotyushka,
Dans le vert jardin et le bosquet de cèdres.
La chère Nikolaevna s'est assise
A la table neuve de chêne ;

Ses regards ont fait le tour des convives, des nouveaux
[arrivés,

Des nouveaux arrivés, étrangers pour elle,
Et elle a choisi elle-même son fiancé.
Aucun de ceux-là ne lui a plu.

Avdotyushka a choisi,
La chère Nikolaevna a choisi pour elle
Toi, André, notre maître,
André Polikarpovitch.

Et maintenant qu'elle l'a choisi, elle s'est éprise de lui,
S'est éprise jusqu'à la passion.

« Oh ! comme je l'aime ardemment !
Oh ! comme il est cher à mon cœur !
Je ne peux me lasser de l'aimer,
Je ne peux pas assez le regarder,
Je n'ai jamais le désir de le quitter ! »

La chanson suivante se rapporte encore à ce choix du fiancé par la jeune fille :

La mère appelle Maryushka qui descend du *térem* ; elle la fait asseoir près d'elle, dans la chambre où sont réunis les jeunes hôtes et lui dit :

Choisis, mon enfant,

Choisis, ma chère fille,

Parmi ces hôtes étrangers un hôte connu,
Parmi ces jeunes gens un jeune homme au brillant cos-
[tume ;

Car avec ce jeune homme tu passeras ta vie,
Tu passeras ta vie et moi, ta mère, tu m'oublieras.

La jeune fille choisit et dit à sa mère :

Avec lui, chère mère, je passerai ma vie,
Mais toi, ma chère petite mère, je ne t'oublierai jamais.

LE CONSEIL DE LA MÈRE

La mère a conseillé sa fille Maryuska,
Elle a donné conseil à sa chère Efimovna :
 « Ne va pas, ma fille,
 Ne va pas, ma chérie,
Dans le jardin de ton père pour les pommes,
Ne prends pas les papillons bigarrés,
N'épouvante pas les petits oiseaux,
N'interromps pas le chant clair du rossignol.
Car si tu cueilles les pommes,
 L'arbre se dessèchera ;
Si tu saisis le papillon diapré,
 Le papillon mourra ;
Si tu effraies le petit oiseau,
 L'oiseau s'envolera ailleurs ;
Si tu interromps le chant clair du rossignol,
 Le rossignol se taira.
Mais poursuis et attrape,
Ma chère fille, attrape,

Le faucon brillant dans la campagne rase,
Dans la verte et vaste plaine. »

La chère Maryushka a pris,
Elle a pris, la chère Efimovna,
Le faucon brillant dans la campagne rase,
Dans la verte, la vaste plaine.
Elle l'a posé sur sa main,
Elle l'a apporté à sa mère :
« Ma mère, ma chère dame,
J'ai attrapé le faucon brillant ! »

LA FIANCÉE DÉSOLÉE

On m'oblige à épouser un lourdaud ;

Ma famille est pourtant nombreuse,

Oh ! malheureuse que jê suis !

J'ai mon père et ma mère,

J'ai quatre frères

Et trois sœurs,

Oh ! malheureuse que je suis !

« Chez nous, dit mon beau-père,

Chez nous vient un ours. »

— « Chez nous, dit ma belle-mère,

Chez nous vient une souillon. »

Et mes belles-sœurs vont criant :

« Chez nous vient une fainéante ! »

Et mes beaux-frères qui s'écrient :

« Chez nous vient un brandon de discorde !... »

Oh ! malheureuse que je suis !

LA NATTE DE LA FIANCÉE

La veille du mariage, les amies de la fiancée s'assemblent chez elle. Elles dénouent sa natte qui désormais sera séparée en deux tresses, et elles chantent : (1)

Quand j'étais chez mon père,
Quand j'étais chez ma mère,
Je vous peignais, ô mes cheveux roux,
En plein air, sous les chênes.
Je vous lavais, ô mes cheveux roux,
A la source d'eau fraîche.
Je vous séchais, ô mes cheveux roux,
Sur les hautes marches, devant la maison,
A la clarté rose du soleil levant.
Mais désormais, en un pays éloigné, inconnu,
Chez le père de mon mari,
Chez la mère de mon mari,
Je vous peignerai, ô mes cheveux roux,

(1) Gouvernement de Perm ; Oreste Miller.

Dans le coin, derrière le rideau ;
Je vous laverai, ô mes cheveux roux,
Dans le flot de mes pleurs amers ;
Je vous sécherai, ô mes cheveux roux,
Dans le souci de ma douleur !

LA BÉNÉDICTION

Avant de partir pour l'église, la mariée reçoit de sa mère la dernière bénédiction. La mère descend les Saintes- Icônes du *coin d'honneur* et bénit sa fille. A cette cérémonie se rapporte la chanson suivante :

« Ma petite mère, quelle est cette poussière dans la plaine ?
Chère dame, quelle est cette poussière dans la plaine ? »
— « Mon enfant, ce sont les chevaux qui ont galopé ;
Ma chérie, ce sont les chevaux qui ont galopé. »

— « Ma petite mère, voici des hôtes qui arrivent dans
[notre cour,
Chère dame, voici des hôtes qui arrivent dans notre cour. »
— « Mon enfant, sois tranquille, nous ne te livrerons pas,
Ma chérie, sois tranquille, nous ne te livrerons pas. »

— « Ma petite mère, les voici qui montent les degrés,
Chère dame, les voici qui montent les degrés. »
— « Mon enfant, sois tranquille, nous ne te livrerons pas,
Ma chérie, sois tranquille, nous ne te livrerons pas. »

— « Ma petite mère, ils entrent dans l'appartement neuf,
Chère dame, ils entrent dans l'appartement neuf. »

— « Mon enfant, sois tranquille, nous ne te livrerons pas,
Ma chérie, sois tranquille, nous ne te livrerons pas. »

— « Ma petite mère, à la table de chêne ils se sont assis,
Chère dame, à la table de chêne ils se sont assis. »

— « Mon enfant, sois tranquille, nous ne te livrerons pas,
Ma chérie, sois tranquille, nous ne te livrerons pas. »

— « Ma petite mère, voilà qu'on descend les Icônes,
Chère dame, voilà qu'on descend les Icônes. »

— « Mon enfant, sois tranquille, nous ne te livrerons pas,
Ma chérie, sois tranquille, nous ne te livrerons pas. »

— « Ma petite mère, vois, ils me bénissent maintenant,
Chère dame, vois, ils me bénissent maintenant. »

— « Mon enfant, puisse le Seigneur être toujours avec toi,
Ma chérie, puisse Dieu toujours être avec toi ! »

LE CHÊNE ET L'ORPHELINE

Sur la colline se dresse un chêne vert :
Pas de vent, et pourtant il est agité ;
Pas de pluie, et il est mouillé.
Le chêne vert a beaucoup,
Beaucoup de branches, grosses et menues,
Beaucoup de branches verdoyantes.
Seulement le chêne vert
N'a pas de cime dorée,
Pas de panache brillant,
Comme il en devrait avoir
 En ce moment,
Dans la saison du bel été,
Au temps fécond du printemps.

La belle jeune fille a beaucoup de parents ;
Elle est très riche en parents,
Elle en a beaucoup, beaucoup ;
Elle a beaucoup de sages amis,

Beaucoup de proches voisins.
Seulement la belle jeune fille
N'a pas sa mère chérie,
Sa mère dont elle a tant besoin
En ce moment
Pour la grande bénédiction du mariage.
Bien des gens lui donneront à manger et à boire :
Mais pour la bénir, personne !

L'ATTENTE DU PÈRE DÉFUNT

On me donnera à manger et à boire,
Mais qui me bénira ? personne,
Ni mon cher père qui m'a nourri,
Ni ma chère mère qui m'a enfanté.
Regarde, mon brillant soleil, mon petit frère,
Si de Nikolsk, le bois de chênes,
Ne vient pas le cher père qui m'a nourri.
Car il a promis, mon cher père,
Lorsqu'allait le saisir la mort si prompte,
A ses moments suprêmes,
Il a promis de venir pour l'union des mains,
Pour le dernier adieu,
Pour la bénédiction de longue vie.

Les morts peuvent sortir de leur tombe. Les uns, après une vie passée dans le mal, les sorciers particulièrement, parcourent la terre comme des êtres malfaisants, des vampires. Les autres visitent, sous les pâles lueurs de la lune, la douce maison, la chère famille qu'ils ont quittée. Un père, une mère, à leur lit de mort, promettent de revenir assister aux cérémonies du mariage de leur enfant et lui donner la bénédiction devant les Saintes Images, avant de partir pour l'église.

LES NOCES DE L'ORPHELINE

Si le père était là, comme les choses vite
Changeraient de tournure ! Il manque, on le voit bien :
Dans cette vaste cour l'assemblée est petite,
Je cherche mes parents et je ne trouve rien.

J'enverrai le coucou te quérir, ô mon père...
Hélas ! à l'opposé le coucou prend son vol.
« Toi, rossignol, veux-tu voler au cimetière ? »
Non, il n'écoute pas ma voix, le rossignol.

J'enverrai le coucou : « Va quérir à cette heure,
Cocou, va-t'en quérir mon père bien-aimé. »
— Le coucou gris refuse et mon père demeure
Aujourd'hui loin de moi, dans sa fosse enfermé.

— « Oh ! je serais heureux de sortir de la tombe,
De marcher en plein air, d'aller chez mon enfant,
De donner cette joie à ma douce colombe...
Hélas ! je ne le peux, la mort me le défend.

« Le cercueil m'emprisonne en ses planches clouées
Je cherche, mais en vain, à faire un mouvement ;
Mes bras sont enchaînés, mes jambes sont nouées ;
Il faut rester ici dans l'engourdissement ! »

Mon père voudrait bien assister à la fête,
Où sa fille est en pleurs parcequ'il ne vient pas...
La terre humide, hélas ! a pesé sur sa tête
Et s'est mise en travers pour arrêter ses pas.

CHANT DE NOCES

Cosme et Damien,
O Lado ! ô Lado !
Donnez-nous à boire à la noce,
O Lado ! ô Lado !
De chez Khalimon à la cour de Pierre,
Trois sentiers conduisent.
Par le premier sentier
Viennent Cosme et Damien ;
Par le second,
Le très Saint Rédempteur lui-même ;
Par le troisième
Vient Khvatei avec Alinya.
Il la prend par sa main droite
Et la mène à la cour de Dieu,
A la cour de Dieu, à la noce.

Ce chant n'a été christianisé qu'à demi. A côté du Saint Rédempteur, des Saints Cosme et Damien, on y trouve les noms de plusieurs divinités païennes,

LES TROIS DESSINS BRODÉS

(Chant de noces en l'honneur du père et de la mère du marié)

Notre jeune maîtresse a passé par la chambre,
Elle porte à la main son châssis à broder :
Sur le velours tendu, couleur de rose et d'ambre,
Sont brodés trois dessins, charmants à regarder.

Elle a brodé d'abord, la jeune boïarine,
L'aurore et sa lueur qui blanchit ; puis encor
Les étoiles suivant la lune purpurine,
Le soleil radieux avec ses rayons d'or.

Chacun de ces trois beaux dessins est un emblème :
Que veut dire l'aurore et sa blanche clarté ?
C'est le parfait accord d'un ménage où l'on s'aime,
C'est des époux unis la paix et la gaité.

La lune, (1) c'est le père, et les claires étoiles
Sont les fils ; c'est le père et ses faucons vaillants.
Le soleil, c'est la mère, et les rayons sans voiles,
Ses filles ; c'est la mère et ses beaux cygnes blancs.

(1) En russe, la lune est du masculin et le soleil du féminin.

LA BEAUTÉ

Sur la table, devant la mariée, on place une couronne faite de fleurs et de rubans et connue sous le nom de *Beauté*. C'est comme le symbole de sa libre et joyeuse jeunesse. La *Beauté* doit être partagée entre ses compagnes ou donnée à l'une d'entre elles.

O mon amie, compagne bien aimée,
Où enverrai-je ma *beauté* ?
La laisserai-je aller dans les bois ?
Elle y perdra bientôt son chemin.
La laisserai-je aller dans les prés ?
Elle y errera longtemps.
La laisserai-je descendre dans la rivière ?
Ses pieds seront vite entraînés.
Je donnerai ma *beauté*
A cette douce jeune fille,
La chère Olinka.
Avec elle ma *beauté*
Trouvera un asile ;
La chère sera caressée à l'aise.
Elle a sa propre mère,
Son propre père ;
Elle a des frères, brillants faucons ;
Blancs cygnes sont leurs épouses.

LA MALMARIÉE

Parmi les groseillers
Coulait un ruisseau
Quand ma mère m'enfanta,
Moi, pauvre misérable.
Par un choix malheureux
Elle me donna un mari
Dans un lointain
Et inconnu pays.
Mon beau-père
Me gronde pour des riens ;
Ma belle-mère
Pour des niaiseries.
Je veux m'esquiver, m'enfuir.
Sous forme de coucou,
Je m'envolerai jusqu'à la maison,
A la maison de mon père.
Dans son vert jardin,
Je me percherai
Sur le pommier
Que ma mère aime tant.

Là, je crierai comme le coucou,
Je me lamenterai,
Jusqu'à ce que mes tristes plaintes
Fassent pleurer tous les yeux,
Jusqu'à ce que le jardin soit arrosé
De larmes amères.

Par les corridors
Ma mère accourt ;
Elle réveille
Ses belles-filles :
« Debout, debout, vite,
Mes chères filles !
Quel est cet oiseau
Dans notre jardin ? »

— « Je vais tirer et le tuer, »
Dit le fils aîné.

— « Je vais le chasser, »
Dit le cadet.
Le plus jeune dit :
« Je vais aller voir
Si ce ne serait point
Notre pauvre sœur
De chez les étrangers,

Du pays lointain, de chez les étrangers...

Viens, viens, ma sœur,
Viens dans notre maison ;
Raconte-nous tes peines
Et demande-nous les nôtres. »

PLAINTÉ DE LA JEUNE FEMME

O mon père,
O ma mère,
Quand avez-vous fait ma perte ?
Vous avez fait ma perte
Quand ma mère m'a enfantée
Et, m'ayant enfantée, m'a couchée dans le berceau
Et trois fois m'y a *balancée* :
La première fois, hélas !
Pour un pays inconnu ;
La seconde fois, hélas !
Pour un père inconnu ;
La troisième fois, hélas !
Pour une mère inconnue !

LA BRU MALMENÉE

LA FEMME

Que je serais heureuse de dormir, de rêver !
Ma tête pèse lourdement sur l'oreiller...
D'un bout à l'autre du couloir passe le père de mon mari ;
Il va, vient tout en colère.

LE CHŒUR

Cognant, grondant, cognant, grondant,
Jamais il ne laisse dormir sa fille.

LE BEAU-PÈRE

Debout, debout, debout ! holà ! saligaude !
Debout, debout, debout ! hé ! fainéante !
Souillon endormie et paresseuse !

LA FEMME

Que je serais heureuse de dormir, de rêver !
Ma tête pèse lourdement sur l'oreiller...

D'un bout à l'autre du couloir passe la mère de mon mari ;
Elle va, vient tout en colère.

LE CHŒUR

Cognant, grondant, cognant, grondant,
Jamais elle ne laisse dormir sa fille.

LA BELLE-MÈRE

Debout, debout, debout ! holà ! saligaude !
Debout, debout, debout ! hé ! fainéante !
Souillon endormie et paresseuse !

LA FEMME

Que je serais heureuse de dormir, de rêver !
Ma tête pèse lourdement sur l'oreiller...
D'un bout à l'autre du couloir se glisse mon bien-aimé ;
DouceMENT, sans bruit il glisse et parle bas.

LE BIEN-AIMÉ

Dors, dors, dors, ma mie,
Dors, dors, dors, ma chérie,
Pauvre malmenée, rebutée, trop tôt mariée !

LE RÊVE

La nuit, j'ai peu dormi, mais j'ai beaucoup rêvé ;
Dans mon sommeil j'ai vu choses étranges, même.
Un arbre en notre cour d'abord s'est élevé ;
Puis, tout auprès, il vint s'en dresser un deuxième
Et, sur le tronc de l'arbre, il me semblait encor
Voir croître des rameaux, rameaux d'argent et d'or.

— « Chère âme, dit le chef de la maison, écoute ;
Ton rêve, j'en comprends le sens mystérieux :
Ces deux arbres, c'est moi, c'est toi, sans aucun doute,
Moi qui suis tout à toi, toi qui m'appartiens toute ;
Et les rameaux que l'arbre étalait sous tes yeux,
Ce sont nos chers enfants, ces rameaux précieux. »

REQUÊTE AU MARI

Sur le Don est posée une planche étroite et inclinée,
Pas un pied ne l'a passée.
Moi, jeune femme de la colline,
Je la passais avec mon vrai cher ami.
Et à mon ami je disais :
« O cher ami, mon chéri,
Ne bats pas ta femme sans motif,
Ne la bats que pour un motif sérieux,
Pour une grave offense.
Bien loin est mon cher père,
Plus loin encore ma chère mère :
Ils ne peuvent entendre ma voix,
Ils ne peuvent voir mes larmes brûlantes. »

LE FLAMBEAU DE RÉSINE

Mon petit flambeau que j'allume,
Tu brûles paresseusement.
Pourquoi ta résine qui fume
Luit-elle si peu clairement ?

Au poêle t'a-t-on bien séchée ?
Sur toi, ma latte de bouleau,
Peut-être jalouse et fâchée,
La belle-mère a mis de l'eau...

Chères compagnes, mes amies,
Allez à vos lits chauds et doux ;
Restez-y sans crainte endormies :
Vous n'attendez personne, vous !

Mais ce n'est pas moi qui, de même,
Jeune épouse, ici dormirai ;
En attendant celui que j'aime,
Longtemps, longtemps je veillerai.

Mon bon ami, je dois l'attendre.
Une première fois, voilà
Que le sommeil m'est venu prendre :
Mon ami n'est pas encor là.

Je me suis endormie encore :
Mon bien-aimé n'arrive pas.
Je me rendors : voici l'aurore,
De mon ami j'entends le pas.

Il vient avec l'aurore blanche,
Celui que j'aime tendrement ;
Il entre, il entre ; sur la planche
Ses bottes craquent doucement.

Sa pelisse de zibeline
Fait frou-frou, dans le même temps
Que cliquètent sur sa poitrine
Ses petits boutons éclatants.

LE MALMARIÉ

Contre mon gré je me suis marié,
J'ai pris une méchante femme,
Une méchante, qui ne me plait
Ni d'esprit ni de cœur.
Vivre en amitié avec elle ? Oh ! non.

Je passerai la rivière,
Je courtiſerai les filles.
Quant à ma femme,
Je prierai pour qu'elle meure.

Sur le bord de la rivière,
La Mort, l'excellente Mort se présente :
« Holà ! chère Mort !
Retourne-t'en,
Fais une fin à ma femme ! »
A peine ai-je dit que la Mort
A commencé sa besogne avec ma femme ;
A peine le temps d'un coup d'œil,
Le corps est enseveli dans un drap blanc
Et déjà la cloche sonne.

LE MARI EMPOISONNEUR

Grâces, grâces à la cruche bleue !
Elle m'a débarrassé de mes soins, de mes soucis.
Je n'avais pas d'autres soucis
Pour m'affliger, que ma femme.
« Ma femme, n'as-tu pas été longtemps malade ?...
Porte-toi de mal en pis, femme,
Dépêche-toi de mourir.
Alors je mènerai une vie plus libre.
Je prendrai une cognée tranchante,
Je chercherai un vert taillis,
Je trouverai un jeune pin,
Je bâtirai une nouvelle chambre,
J'y mettrai un poêle vernissé
Et je prendrai pour moi une jeune femme,
Pour mes enfants une méchante belle-mère. »
Les enfants alors répondent par ces paroles :
« Puisses-tu brûler par le feu, toi, nouvelle chambre !
Et toi mourir, méchante belle-mère !
Mais toi, ressuscite et lève-toi,
O notre propre mère chérie ! »

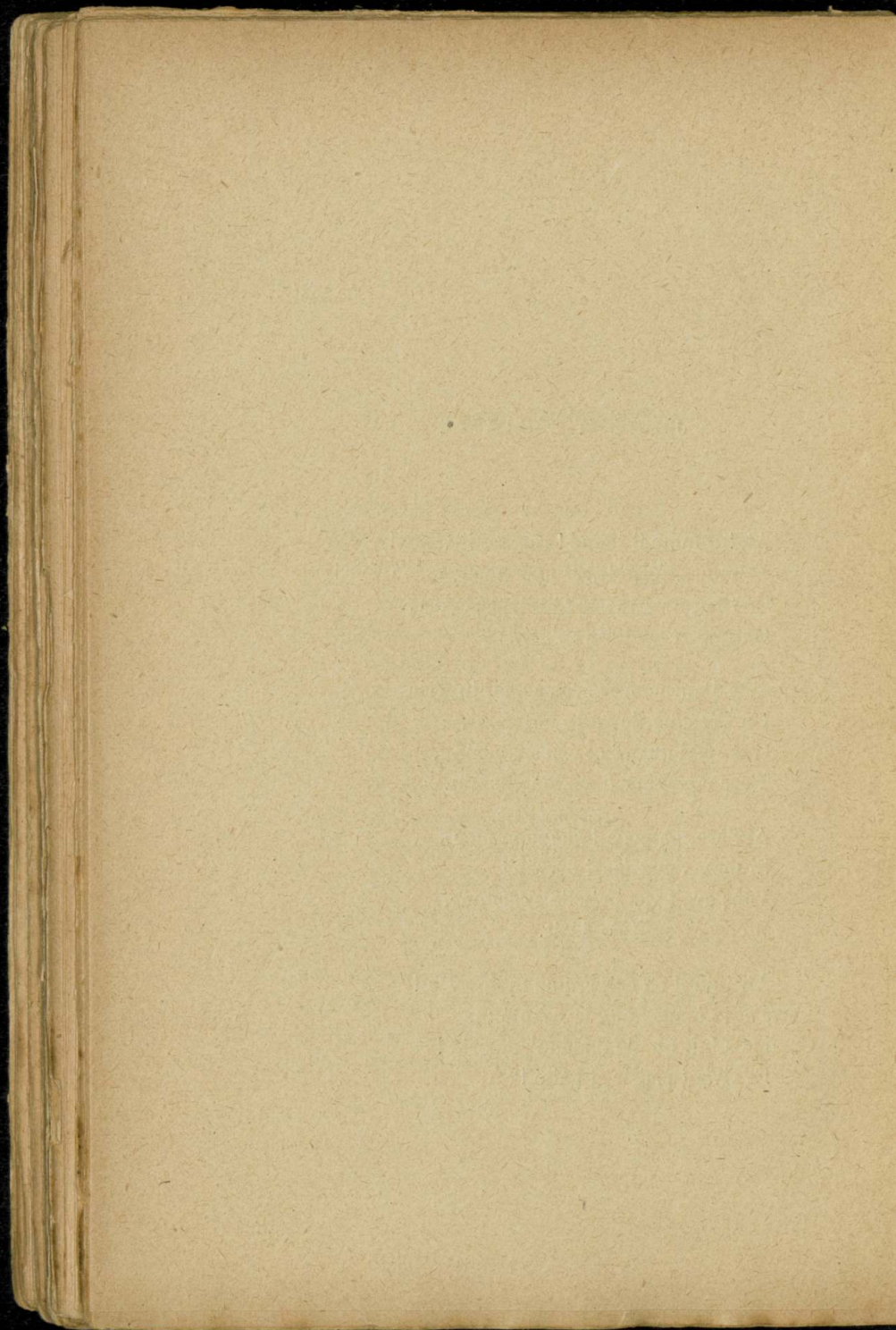
JEUNE ET GAILLARDE

Ah ! comme il tonne ! comme il vente !
Comme il pleut !... Temps maussade à voir !
Ce temps m'attriste et m'épouvante...
Qui me reconduira ce soir ?

— « Danse encor sans souci, lui crie
Un Cosaque, le verre en main ;
C'est moi qui veux ce soir, chérie,
T'accompagner dans ton chemin. »

Arrière, garçons ! sur mon âme,
Si mon vieux mari décrépît
Vous avait vus près de sa femme,
Il en crèverait de dépit.

Ah ! qu'il en crève, que m'importe !
J'ai la jeunesse et la beauté ;
Mais lui, que le diable l'emporte !
Et vivent plaisir et gaité !



V

CHANTS
DES FUNÉRAILLES



LAMENTATION DE LA MÈRE

J'irai tristement
Vers mon enfant, mon enfant aimé,
L'amour de mon cœur...
Maintenant, en ce jour,
Le soleil ne brûle pas comme en été,
Il ne chauffe pas comme au printemps.
De quelle hauteur suis-je tombée ?
Et quelle perte ai-je faite ?
Je veux aller en ce jour,
Dans les chagrins et les larmes,
Vers mon bien-aimé.
« Dis-moi, mon bien-aimé,
Pourquoi as-tu abandonné
Ta mère désespérée ?

Je ne peux pas obtenir un mot,
Une simple parole secrète
Pour mon cœur plein de douleur.
Oh ! écoute-moi, bien aimé,
Mon enfant, mon enfant chéri ! »
Maintenant je suis vraiment une mère
Née sous un mauvais destin,
Un coucou né sous une mauvaise étoile
Dans un vert sapin ;
Oui, je suis bien telle,
Née sous un mauvais destin, une malheureuse !

SUR LA TOMBE DU FIANCÉ

O vents, vents chauds,
Vents ardents d'automne,
Ne soufflez plus ; ici, vous n'êtes pas nécessaires :
A vous de vous élever, vents impétueux
Du côté du Nord !
Entr'ouvrez notre mère humide, la Terre ;
Sillonnez la plaine rase
Balayez la vaste campagne,
Découvrez à mes yeux les planches du cercueil,
Et laissez-moi pour la dernière fois
Dire adieu à mon bien-aimé !

LAMENTATION DE LA VEUVE

Quand le corps du défunt a été lavé et habillé, on le place sur une table ; les parents sont assemblés autour. Alors se tournant vers la veuve, ils commencent ce chant :

Étais-tu assise au chevet du lit de douleur ?
Étais-tu présente lors du départ de l'esprit,
A l'heure où l'âme se sépare du corps blanc ?
Comment la Mort rapide t'a-t-elle apparu ?
Vint-elle comme une mendiante, un vagabond boiteux ?
Comme un brave jeune homme vif et fort ?
Comme un vigoureux *bourlak* de Pétersbourg ?

La veuve répond :

Si j'eusse vécu dans une riche et large condition,
Oui, j'aurais été assise au chevet du lit de douleur
Et j'aurais pu voir la Mort rapide.
Fût-elle venue comme un vagabond boiteux ?

J'aurais dressé la table hospitalière,
J'aurais servi à manger au vagabond boiteux
Et elle m'aurait laissé mon époux.
Fût-elle venue comme un brave jeune homme vif
[et fort ?

Je l'aurais vêtu d'habits de couleur,
Je l'aurais chaussé de bottes de cuir de chèvre,
Je lui aurais donné une ceinture de soie.
Fût-elle venue comme un vigoureux *bowlak* de Pé-
[tersbourg ?

Je lui aurais donné de l'or sans compter
Et elle m'aurait laissé mon époux.
Mais comme je vis dans une condition maudite et
[malheureuse,

Avec de chers petits enfants, cause de maints soucis,
Dans notre maison il n'y a pas de table hospitalière,
Dans notre maison il n'y a pas de mets recherchés,
Il n'y a pas de vêtements pour un jeune homme,
Pas de bottes de cuir de chèvre pour les pieds,
Pas de fortune d'or à donner sans compter.
Aussi n'ai-je pu voir mon époux
Quand l'âme s'est séparée du corps blanc !

Trop lourde pour ses forces, est la peine de la paysanne ;
Trop grands pour son esprit sont ses soucis maudits !
Vraiment toutes mes pensées sont en désordre dans
[ma tête ,
Avant l'heure la lumière s'efface devant mes yeux .

Comment élever mes chers petits enfants
Sans mon mari, mon époux ?
Me perdrai-je dans la forêt obscure ?
Me jetterai-je dans quelque lac profond ?
Me noierai-je dans une rivière rapide,
Pour me débarrasser de ma grande misère ?

Non, nulle part, elle ne pourra s'en débarrasser ni dans la campagne rase, ni dans le lac, ni dans la rivière. Puis elle ajoute :

Je prendrai mes chers enfants (et verrai)
Si la Mère humide, la Terre ne s'ouvrira pas.
Si la Mère humide, la Terre s'ouvre,
Vite, mes enfants et moi, nous nous y ensevelirons,
Tant il m'est odieux, misérable femme,
De rester dans notre logis.
M'oublies-tu, ô mon cher époux ?
Toi et moi, nous prenions conseil ensemble,
Mais tu ne m'as jamais parlé de cette triste Mort.
Je ne t'aurais pas abandonné, ô mon époux,
J'aurais abandonné mes chers enfants
Et ainsi gardé mon cher époux.
Ouvre-toi, Mère humide, ô terre !
Ouvrez-vous, planches neuves du cercueil !
Venez en volant du haut du ciel, Anges et Archanges,
Et mettez l'âme dans le sein blanc
Et la parole dans la tête sage
Et la lumière blanche dans les yeux clairs !

Lève-toi, mon époux,
Je t'ai gagné en te demandant au Seigneur Dieu !
Fais le signe de la croix, selon qu'il est écrit,
Prosterne-toi, selon la manière du sage.
Paie-moi en me saluant !
Je n'étais pas seule à t'appeler,
Avec moi j'ai amené tes chers enfants,
Et laisse-nous retourner à notre logis,
Car maintenant cette vie est devenue une peine.
Il est clair que mon cher époux demeure fâché
Contre moi, qui ai dans la tête tant de misères...
Je suis restée dans la maison de mon mari,
Ni le pain ni le sel je n'ai regardé ;
Ma misère, loin de diminuer, s'est augmentée.
Il est certain que cela ne peut pas être,
Qu'un mort revienne du tombeau :
Orpheline je dois être sans mon mari !

LE MORT TRANSFORMÉ

Là-bas, vers l'Orient, germe et grandit l'orage ;
Les vents sont déchainés, pareils aux loups hurlants
Et le tonnerre gronde en dardant avec rage
Les traits multipliés des éclairs aveuglants.

Sur la fosse récente où l'on coucha mon père,
Une étoile est tombée, une étoile des cieux...
O foudre, fends la terre humide, notre mère !
Toi, terre, aux quatre vents éclate sous nos yeux !

Apparais, ô cercueil, et descelle tes planches !
Déroule-toi, linceul, découvre les genoux,
Laisse à nu le sein libre ! écartez vous, mains blanches
Qui pesez sur le cœur ! Lèvres, entr'ouvrez-vous !

Transforme-toi, mon père, en un faucon rapide,
Envole-toi d'un trait jusqu'à la mer d'azur ;
Descends vers la Caspienne et lave au flot limpide
La poudre du tombeau qui rend ton front impur !

Alors reprends ton vol, mon père, par la route
Qui mène à ta maison : n'en vois-tu pas le seuil ?
Arrête, c'est ton but... du haut *térem*, écoute
Nos lamentations et nos longs chants de deuil !

VI

CHANTS DIVERS



LE MALHEUR

Belle fille que je suis, où fuirai-je le Malheur ?
Si, pour l'éviter, j'entre dans la sombre forêt,
Le Malheur accourt sur mes pas avec une cognée :
« J'abattrai, j'abattrai les chênes verts,
Je chercherai, je trouverai la belle jeune fille. »

Si, pour l'éviter, je fuis à travers les champs,
Le Malheur accourt sur mes pas avec une faux :
« Je faucherai, je faucherai la vaste plaine,
Je chercherai, je trouverai la belle jeune fille. »
Où donc fuirai-je le Malheur ?

Si, pour l'éviter, je me jette dans la mer azurée,
Il accourt aussitôt comme un poisson monstrueux :

« J'avalerai, j'engloutirai la mer azurée,
Je chercherai, je trouverai la belle jeune fille. »

Si, contre lui, je cherche un refuge dans le mariage,
Le Malheur m'accompagne comme ma dot.
Si je me mets au lit pour lui échapper,
Il se tient à côté de mon oreiller.
Et quand je l'aurai fui dans la terre humide,
Il viendra aussitôt avec une bêche ;
Il se couchera sur moi, jetant un cri de triomphe :
« J'ai poussé, j'ai poussé la jeune fille dans la terre
[humide ! »

L'OISEAU YOUSTRITSA

Dans la mer Océan,
Sur l'île Bouyan,
Se tient l'oiseau Youstritsa.
Il se targue et se vante
D'avoir tout vu,
D'avoir mangé de tout.
Il a vu le Tsar à Moscou,
Le Roi en Lithuanie,
L'ancien dans sa cellule,
L'enfant dans son berceau,
Et il n'a pas mangé ce qu'il désire dans la mer.

Cette île de Bouyan est une terre de bonheur, une sorte de Paradis oriental. C'est là que vit le plus grand, le plus ancien des oiseaux, dont le bec est de fer, emblème de la Mort qui dévore tout. Là se trouve la maison du Soleil : il en part le matin et y rentre le soir. Là aussi la Mère des Abeilles, le Serpent lumineux, la pierre Alaty, etc.

LE COSAQUE ET SON CHEVAL

Sur le marché de Vilgova ,
Le Cosaque à pas lents s'en va
Menant son cheval par la bride :
« Mon bon cheval, je te vendrai ;
Cent ducats d'or je recevrai,
Plus un tonneau de vin, pas vide ! »

— « Ne me vends pas en ce moment,
Vante-moi plutôt ; dis comment
Les Turcs nous auraient pris peut-être,
Si je n'eusse, — élan furibond, —
Franchi le Danube d'un bond,
Sans me mouiller, ni toi, mon maître ! »

LA SŒUR DISPARUE

Un jeune homme dans son parterre,
Un jeune homme semait des fleurs.
Son front se penchait vers la terre
Et de ses yeux coulaient des pleurs.

« Quand se fend la terre embrasée,
Qui pourra, fleurettes d'azur,
Vous verser la fraîche rosée ?
Qui, vous garder du gel futur ?

« Mon père est vieux, vieille ma mère.
J'eus une sœur ; ma sœur, hélas !
Alla puiser de l'eau naguère
Au Danube et ne revint pas.

« S'est-elle noyée ? égarée
Dans le bois sombre, sur le tard,
Où le sfauves l'ont dévorée ?
A-t-elle trouvé le Tatar ?

« Dans le Danube bleu noyée,
L'eau sous le sable la roula.
Par la dent des louves broyée,
Ses os blanchissent çà et là.

« Si les Tatars l'avaient ravie,
Captive en pays inconnu,
Elle eût donné signe de vie
Et quelque bruit m'en fût venu. »

LES RECRUTEURS

Autrefois, le jeune conscrit ne partait de son village qu'au milieu des lamentations, non seulement de sa famille, mais de tous les habitants qui pensaient bien ne jamais le revoir. C'était à l'époque des longues guerres, où la durée du service était illimitée. Au moment où le jeune homme quittait la maison paternelle, tous les voisins rassemblés le conduisaient avec la chanson suivante (gouvernement d'Archangel) :

Chauffe, rouge soleil, chauffe !
Luis, brillante lune, luis !
Et vous aussi, claires étoiles,
En même temps que la lune brillante,
Afin que nous, les vieux larrons, buveurs de sang,
Nous puissions voir pour aller au cabaret,
Pour aller au cabaret et nous consulter,
Prendre chez le riche et ne pas rendre,
Prendre chez le pauvre et ainsi le ruiner.
Derrière le ruisseau, au-delà de la rivière,
Dans la maison d'une vieille veuve,
Se trouve son fils Ivanushko.

Nous en ferons un soldat :
Il est brave, d'un naturel charmant,
Bien venu auprès des filles
Et de bon service pour tout le monde.

LE HUSSARD

Braves hussards, à gorge pleine,
Chantons en chœur, disons gaiement
Quelle joyeuse vie on mène,
Camarades, au régiment !
La neige au loin blanchit la terre...
Salut, ô Tsarskoé-Sélo !
Salut, Russie, ô notre mère,
Le hussard a le meilleur lot.

De l'ennui notre cœur s'allège :
Braves sans peur, gais sans efforts,
L'exercice avec le manège
Nous tiennent tous dispos et forts.
Nous avons pris le Tsar pour père,
Pour mère la Tsarine aussi ;
Par eux notre sort est prospère,
Ils nous font libres de souci.

Quand notre régiment demeure,
Devant le Tsarévitch, de front,
Nous sommes heureux à cette heure
De le voir beau, fier, jeune et prompt.
Tout cousu d'or, droit sur la selle,
Lui, l'ataman, fixe sur nous
Ses yeux où la flamme étincelle
Et nous porte bonheur à tous.

Mais la bataille enfin s'engage,
Le bon hussard vole au combat !
De sa carabine il fait rage,
Sur l'ennemi son fer s'abat.
Tonne, fusil ! Luis, claire lame !
Le plus vaillant, c'est le hussard...
Camarades, le feu dans l'âme,
Vite à cheval !... et gloire au Tsar !

L'ORPHELINE

O mon doux rossignolet,
Ton ramage tant me plaît !
Distrains-moi, de ta voix tendre...
Perdue en lointain pays,
Que j'ai besoin de t'entendre :
Pas de foyer, pas d'amis !

Je n'ai ni père ni mère
Pour me gronder ! pas de frère,
De sœur pour m'accompagner...
Orpheline abandonnée,
Faut-il donc me résigner
A si triste destinée ?...

Je partirai, j'errerais ;
Du bonheur j'en trouverai !...
— J'ai gravi le mont austère :
De bonheur pas un lambeau !...

Voici le val solitaire
Où ma mère a son tombeau.

Là, d'une voix caressante,
Songeant à ma mère absente,
Je lui dirai : « Lève-toi
Du sein de la terre humide,
O ma mère, et donne-moi
Un bon conseil qui me guide.

« Que faire donc ? Travailler ?
Gagner pour mieux m'habiller ? »
— « Chère enfant, vaille que vaille,
Vêts-toi comme tu pourras ;
Selon tes moyens travaille
Et fais ce que tu sauras.

« A travers terre inconnue,
Comment donc es-tu venue
Pour m'avoir trouvée ici ?
As-tu suivi le nuage,
La pluie, ou peut-être aussi
Le flot du courant sauvage ? »

— « Pour me guider en ce lieu,
Nuage, pluie ou flot bleu
N'ont aidé mon indigence ;
J'y vins sans leur secours, mais
Seule avec ma malechance
Qui ne me quitte jamais ! »

LA VEUVE ET SA FILLE

Le blé verdoie aux champs gaiment
Et j'ai plus d'un ami fidèle :
Pourtant mon cœur est en tourment,
Car on va marier ma belle...
Va te marier, va, porte-toi bien !
Mes lèvres jamais ne te diront rien.

Sellez vite mon cheval noir,
Que chez la veuve je m'en aille !
Maroussia, sa fille, ce soir,
Travaille, sans répit travaille :
La voici, cherchant dans les coins, mettant
Tout propre au logis, balayant, frottant.

« Maroussia, ma fille, dis-moi,
Dis-moi, lui demande sa mère,
Quels hôtes attends-tu ? Pourquoi
Si bien ranger notre chaumière ? »

— « Ma mère, pourquoi t'enquérir ainsi ?
Ce n'est pas à moi de répondre ici. »

— « Tu ne veux pas répondre ? Aveu
Clair et sincère... Je souhaite
De te voir, ma fille, avant peu
Devenir tout de bon muette. »

— « Puisse Dieu t'entendre et combler tes vœux,
Si je vaux si peu, ma mère, à tes yeux ! »

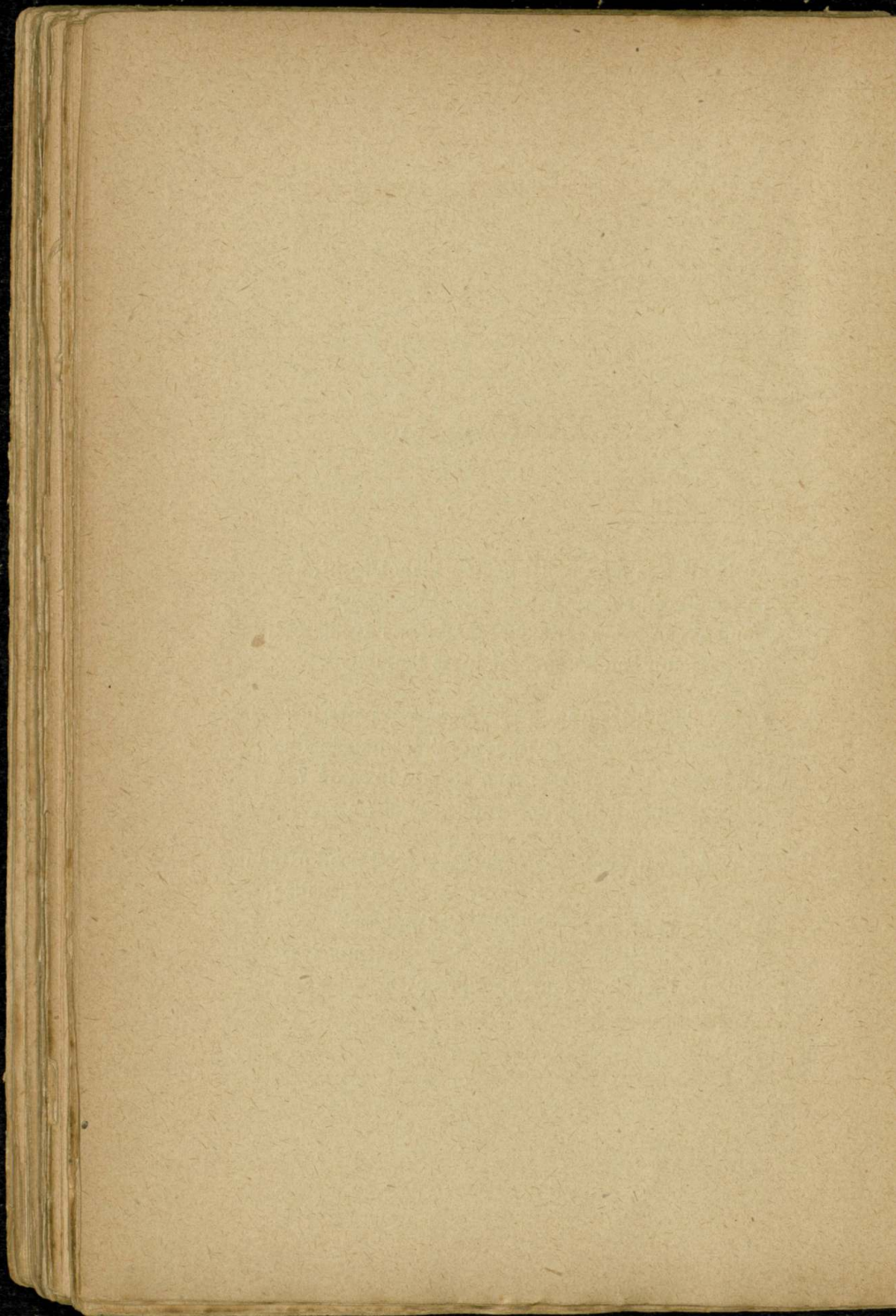
LE CHEVAL DU COSAQUE

Au bord de la forêt où les cygnes blanchissent,
La poudre du sentier flotte au vent doucement.
Montant son cheval gris dont les jarrets fléchissent,
Là, passe un bon Cosaque, il passe lentement.

« Mon cheval, trouves-tu ta charge trop pesante ?
Apprends-moi, mon corbeau, qui t'incommode ainsi ;
Qui te gêne : est-ce donc mon armure luisante ?
Est-ce le lourd butin que je rapporte ici ? »

— « D'où me vient mon souci ? Ce n'est pas, ô mon
[maître,

De voir que tu vas rire et boire et t'amuser ;
Non, mais c'est de penser que, relégué peut-être
Bientôt à l'écurie, il faut me reposer . »





TABLE

	Pages
Introduction.....	v

I

KOLYADKI. — CHANTS DES FÊTES ET DES SAISONS ANCIENNES COUTUMES

Kolyadki ou Chants de Noël :

<i>Kolyada est arrivée</i>	3
Les dons.....	4
Le bouc.....	5
Le pin.....	6
La gardienne de la vigne.....	7
La Lune et l'Aurore.....	8
Le départ pour la Horde.....	10
Les trois flûtes.....	11

Chants du nouvel an :

<i>Elie vient</i>	13
<i>O étoiles</i>	12

Chants de la Saint-Georges :

<i>Nous sommes allés</i>	14
<i>Saint Yury</i>	15
<i>Semaine de la Mort</i> (chant morave). ..	15
<i>Sourd, sourd, entends-tu</i>	16

L'arrivée du printemps :

<i>Printemps, beau printemps</i>	17
<i>Beau printemps</i>	18
<i>Toutes les filles</i>	18

	Pages
<i>Kostroubonko</i>	19
<i>Krasnaya Gorka</i>	20
Le seigle en épis :	
<i>L'épi est venu</i>	23
<i>L'épi parait</i>	23
Pour la pluie :	
<i>Tombe, pluie</i>	25
<i>Chère pluie</i>	25
Les <i>Roussalki</i>	26
Chants du <i>Semik</i> :	
<i>Bénis, ô Trinité</i>	27
<i>J'irai à la rivière</i>	28
<i>Ne vous réjouissez pas</i>	28
<i>Ah ! sur l'herbe</i>	29
Chant de la Saint-Jean	31
Le nid du rossignol	32
La <i>Talaka</i>	33
La <i>Ssouipchina</i> :	
La femme ivre	34
Petites chansons de <i>Posidyelki</i> :	
<i>File, ma fileuse</i>	36
<i>Le vert taillis</i>	36
<i>Souviens-toi</i>	36
La sorcière	38
Chants d'épizooties :	
Les trois anciens et les douze jeunes filles ..	40
<i>O toi, Mort-des-Vaches</i>	42

II

BYLINES. — CHANTS HISTORIQUES. — COMPLAINTES

LÉGENDES. — BALLADES

Svyatogor et Ilya de Mourom	47
Le bon Mikoula	53
La vengeance de la rivière	55

	Pages
La vision du prince Dmitri.....	58
La prise de Kazan.....	61
Baïda.....	63
La naissance de Pierre-le-Grand.....	65
L'hetman au Kremlin.....	67
L'anneau de la princesse.....	69
Au tombeau de Pierre-le-Grand.....	71
Les matelots de Spiridof.....	73
La mort de Féodor Bezrodny.....	74
Le champ de bataille.....	76
Le Don, fils d'Ivan.....	77
Plaintes de la chiourme.....	78
Le départ des Tchoumaks.....	79
Le cosaque mourant.....	81
La confrérie des pauvres du Christ.....	83
La fille ravie.....	86
La mort de l'hetman.....	87
La sœur des voleurs.....	89
La visite des Tatars.....	92
La mère captive chez sa fille.....	93
Grégoire.....	95
Le frère qui vend sa sœur.....	97
La femme du brigand.....	99
La sœur empoisonneuse.....	101
Le conseil du corbeau.....	103
Le captif dans la tour.....	105
L'âme du mort.....	107
La fille noyée.....	108
La méchante belle-mère.....	109
La chance.....	111
L'infanticide.....	115
La couronne.....	117
La mauvaise racine.....	119

III

KHOROVODS. — DANSES. — JEUX

	Pages
Le millet semé.....	123
La rencontre.....	126
Les regrets des jeunes femmes.....	127
A Tsargrad.....	128
La haie entrelacée.....	130
Chanson de danse.....	131
Le soldat et son cheval.....	133
La mésange et le bouvreuil.....	136
Le banc de chêne.....	138
L'amour de la femme.....	140
Le don Ivanovitch.....	142
Le bonnet <i>mourman</i>	143
La bière brassée.....	145
Ronde.....	146

IV

L'AMOUR ET LE MARIAGE

Les devinettes.....	151
Les gages échangés.....	153
Les préférences de Kveklunka.....	155
La jeune fille et le coucou.....	156
En attendant le fiancé.....	158
Seule.....	159
Le rival riche.....	160

	Pages
Le mauvais songe.....	161
Au chevet du bon ami malade.....	162
La fleur effeuillée.....	163
Le houblon.....	164
Neige et tristesse.....	165
Consolation.....	166
Loin du fiancé.....	168
Inconsolable.....	170
Le galant trompeur.....	171
Le cri de l'aigle.....	173
La mort de la bien-aimée.....	174
Confidence au rossignol.....	176
Départ pour la guerre.....	177
Désespoir d'amour.....	179
Morte d'amour.....	180
Reproches au bien-aimé.....	182
La fille égarée.....	184
Le séducteur.....	186
Le choix du fiancé.....	188
Le conseil de la mère.....	191
La fiancée désolée.....	193
Le natte de la fiancée.....	194
La bénédiction.....	196
Le chêne et l'orpheline.....	198
L'attente du père défunt.....	200
Los noces de l'orpheline.....	201
Chant de nocces.....	203
Les trois dessins brodés.....	204
La beauté.....	205
La malmariée.....	206
Plaintes de la jeune femme.....	208
La bru malmenée.....	209
Le rêve.....	211

	Pages
Requête au mari.....	212
Le flambeau de résine.....	213
Le malmarié.....	215
Le mari empoisonneur.....	216
Jeune et gaillarde.....	217

V

CHANTS DES FUNÉRAILLES

Lamentation de la mère.....	221
Sur la tombe du fiancé.....	223
Lamentation de la veuve.....	224
Le mort transformé.....	228

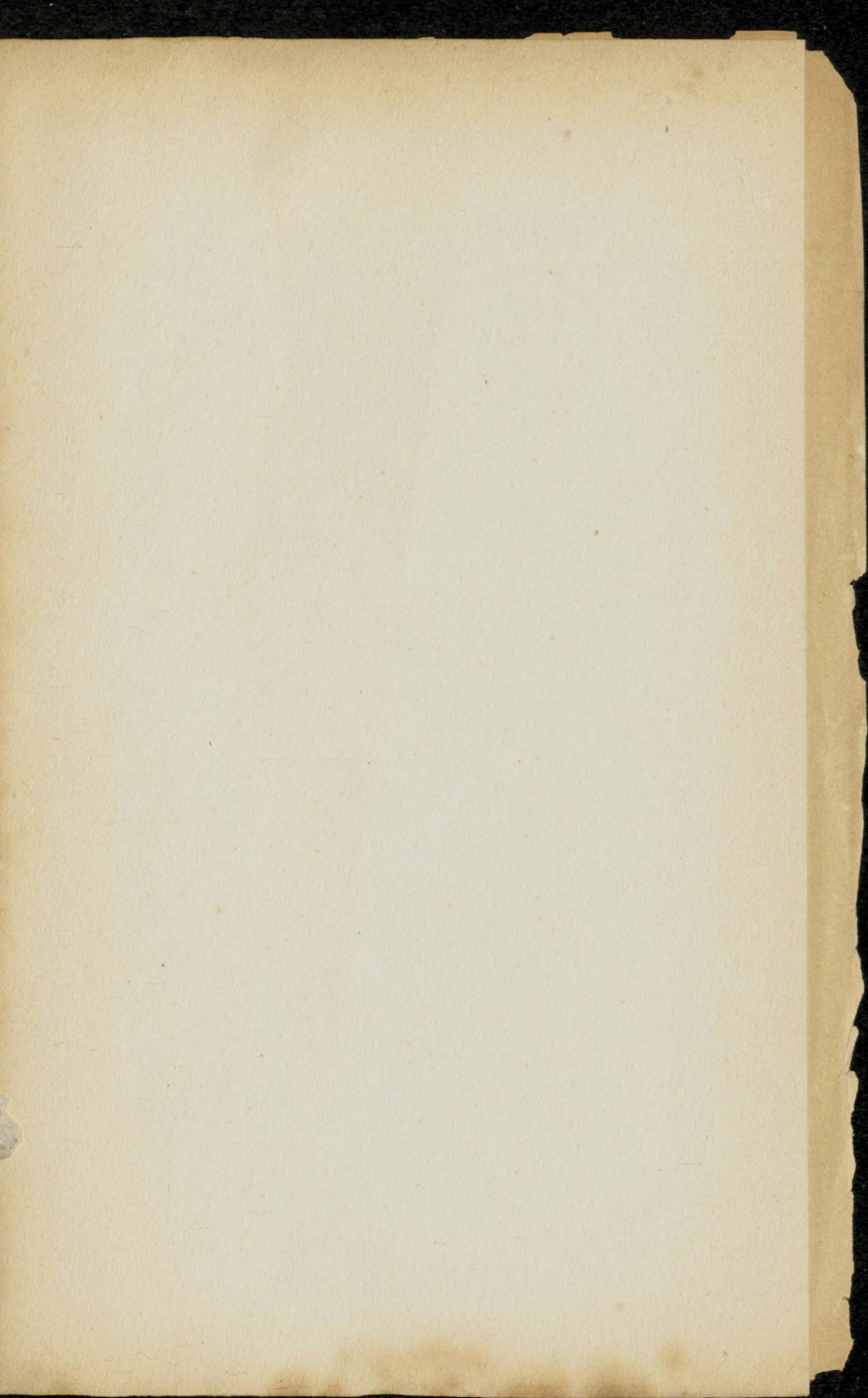
VI

CHANTS DIVERS

Le malheur.....	233
L'oiseau Youstritsa.....	235
Le Cosaque et son cheval.....	236
La sœur disparue.....	237
Les recruteurs.....	239
Le hussard.....	241
L'orpheline.....	243
La veuve et sa fille.....	245
Le cheval du Cosaque.....	247



Cosne. — Imprimerie A. Bureau.



1500

DU MÊME AUTEUR :

- La Moisson**, 1860 1 vol.
Chants agrestes, 1862 1 vol.
La Gerbe, 1863 (recueil collectif avec Emm. Gonzalès, L. de Laincel, etc.) 1 vol.
La Pierre-des-Elus (prose). 1 vol.
Les Poèmes de la Nuit, 1864. 1 vol.
 (Couronnés par l'Académie française).
Musettes et Clairons, 1867 1 vol.
Légendes d'aujourd'hui, 1870 1 vol.
Voix des Ruines, 1873 1 vol.
Poèmes et Sonnets, 1879 1 vol.
Le Flûteux (poème), 1881.
La Fille du Flûteux (poème), 1883.
Petites fables et légendes du Nivernais, 1887. (Tirage à part de l'*Archivio delle Tradizioni popolari*).
Chants populaires de la Grèce, de la Serbie et du Monténégro, 1891 1 vol.
Camoëns, nouvelle édition, 1892.
Christophe Colomb, 1892.
Fleurs de la Poésie étrangère : Poètes portugais, 1892.

Les Recueils parus de 1860 à 1873 ont été refondus en deux volumes de luxe, grand-jésus, ornés de nombreuses gravures à l'eau-forte. Ces deux volumes : *Premières Poésies* (1859-1863) et *Nouvelles Poésies* (1864-1873) se vendent séparément à la librairie Alph. Lemerre. Il en a été fait un tirage numéroté, avec épreuves avant la lettre.

EN PRÉPARATION :

- Ballades et chansons populaires des Tchèques** 1 vol.
La Terre natale, poésies.
La Légende dorée du Nivernais.
Littérature populaire et Traditions du Nivernais, contes, légendes, chansons, prières, incantations, proverbes, sobriquets, devinettes, coutumes, superstitions, croyances médicales, etc., recueillis et annotés par *Achille Millien*. — 8 vol. gr. in-8°, illustrés de dessins. — Les airs de tous les chants ont été notés par *J.-G. Pénavaire*.